

**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

N° 72

OCTOBRE 1986

VOL. XIV - XIX^e ANNÉE

**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la

SECTION ANDRÉ GIDE

Centre d'Études Littéraires du XX^e Siècle

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER III

avec le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

VOL. XIV

1986

Le
BULLETIN DES AMIS D'ANDRE GIDE
revue trimestrielle fondée en 1968 par
Claude MARTIN
publiée par la
SECTION ANDRE GIDE
du
Centre d'Etudes Littéraires du XXème Siècle
UNIVERSITE DE MONTPELLIER III
paraissant en janvier, avril, juillet et octobre
est principalement diffusée par abonnement annuel ou
compris dans les publications servies aux membres de
l'Association des Amis d'André Gide au titre de leur
cotisation de l'année en cours
Tarifs: voir en dernière page de chaque livraison

REDACTION
composition et mise en page
Daniel MOUTOTE
307, rue de la Croix de Figuerolles
34100 MONTPELLIER
Tél. 67 75 57 66

Toute correspondance relative au B.A.A.G. doit être
envoyée selon le cas à:
Daniel MOUTOTE, directeur responsable de la Revue;
Alain GOULET: Rubrique "Entre nous...". 158, rue de
la Délivrande, F 14000 Caen. Tél. 31 94 58 78 ;
Pierre MASSON: Rubriques "Lectures gidiennes" et
"Gide et la recherche universitaire", 92 rue du
Grand Douzillé, F 49000 Angers. Tél. 41 66 72 51 ;
Claude MARTIN: Rubriques "Chroniques bibliogra-
phiques", "Publications", "Varia". 3, rue Alexis-
Carrel, 89110 Ste Foy lès Lyon. Tél. 78 59 16 05.

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
DIX-NEUVIÈME ANNÉE - VOL;XIV N° 72 OCTOBRE 1986

ASSEMBLEE GENERALE APPEL DE COTISATIONS	p.5
D.MOUTOTE D'une génération l'autre...	p.6
A.MILECKI André Gide en Pologne (1900-1985)	p.9
C.MARTIN Le Journal inédit de Robert Levesque	p.25
C.MARTIN Chronique Bibliographique	p.45
D.MOUTOTE L'affiche de Covigliaio	p.47
H.HEINEMANN Note sur Les Cahiers et les Poésies d'André Walter, éd.C.MARTIN	p.54
D.MOUTOTE Autre note sur le même ouvrage	p.55
H.HEINEMANN Souvenir de J.Chaine PRESQU'ILES,PRESQU'AMOURS,de R.MALLET	p.70
A.GOULET Promenade à travers la généalogie de Gide	p.71
P.FAWCETT Sur Amédée Fleurissoire,, Les Caves du Vatican et Les Faux-Monnayeurs	p.79
A.GOULET Gide , lecteur de Romain Roussel	p.81
Carol L.KAPLAN NARCISSE SE Baignant à la Plage (F.LEYBOLD) Pasternak et Gide	p.85 p.86
I.de BONSTETTEN Belles-Lettres,Les Caves du Vatican et Gide à Lausanne en 1933	p.87
J.-P.BORLE Souvenirs	p.89
I.de BONSTETTEN Lettre d'un des acteurs(Martin à Jéquier)	p.88
P.BEAUSIRE SCENE XIII ou "le point de vue du speaker"	p.92
C.MARTIN e.a. VARIA	p.95
D.MOUTOTE René CHEVAL IN MEMORIAM	p.97
(J.COTNAM) La Villa Montmorency	p.99
Cotisations et Abonnements 1986.	p.100
 Illustration Visage d'André Gide	 p.4

REVUE PUBLIÉE PAR LA SECTION ANDRÉ GIDE
CENTRE D'ETUDES LITTÉRAIRES DU XX^{ème} SIECLE
UNIVERSITE DE MONTPELLIER III
AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DES LETTRES

CERTES IL NE PEUT DOUTER DE NOTRE AFFECTION; MAIS IL NE
SAIT PEUT-ETRE PAS ENCORE BIEN TOUT CE QU'ELLE COMPORTE
DE FIERTE, D'AMBITION, D'EXIGENCE.

Feuillets(1913)

OEuvres complètes, VII, 598

Journal 1889-1939, 394

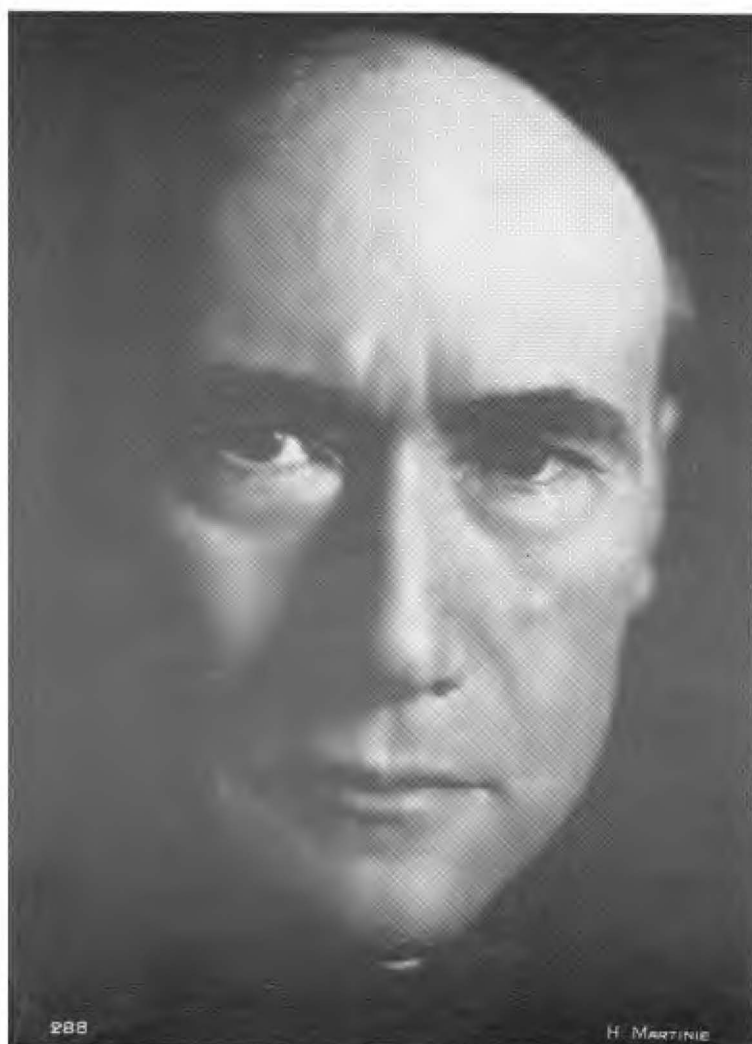
11 Juin 1914.

ME RÉPÉTER CHAQUE MATIN QUE LE PLUS IMPORTANT RESTE A
DIRE, ET QU'IL EST GRAND TEMPS.

OEuvres complètes, VIII,5

Seizième Cahier,Ouverture

Journal 1889-1939, 417



ANDRE GIDE

5

L'
ASSEMBLEE GENERALE DE
L'
A.A.A.G.

AURA LIEU A L'AMPHITHEATRE DE LA FACULTE DE THEOLOGIE
PROTESTANTE (83, BOULEVARD ARAGO, 75014 PARIS), LE
SAMEDI APRES-MIDI

15 NOVEMBRE 1985 A 16 H

ORDRE DU JOUR:

RAPPORT MORAL, par Marie-Françoise Vauquelin-Klincksieck,
Secrétaire Générale de l'Association.

RAPPORT FINANCIER, par Henri Heinemann, Trésorier de
l'Association.

PUBLICATIONS DE L'A.A.A.G., par Claude Martin, Délégué aux
Publications.

Le B.A.A.G., par Daniel Moutote, Rédacteur du B.A.A.G.

Les Membres de l'Association empêchés pourront adresser leur pouvoir
(ci-joint) à un Membre de l'Association de leur choix.

L'Assemblée Générale sera suivie d'un exposé de Daniel DUROSAY
SUR LE VOYAGE AU CONGO PREPARANT LA PROJECTION DE
DIAPOSITIVES SUR CE SUJET.

COTISATION 1986

NOUS LANÇONS UN PRESSANT APPEL A NOS FIDÈLES SOCIÉTAIRES
ET AMIS QUI NE SE SONT PAS ENCORE ACQUITTÉS DE LEUR
COTISATION 1986 AFIN QU'ILS LE FASSENT DANS LES MEILLEURS
DÉLAIS.

TARIFS 1986 A LA FIN DU PRÉSENT NUMÉRO.

D'UNE GENERATION L'AUTRE

Rencontres avec André Gide, qu'Albert Camus publia dans la N.R.F. de novembre 1951, à l'occasion de la mort d'André Gide, illustre admirablement l'aubaine que représente un grand homme pour un jeune esprit en peine de soi.

Le premier rendez-vous manqué des Nourritures terrestres prouve combien il est dur de s'arracher aux joies de la terre goûtées dans leur présence réelle:

"Ces invocations me parurent obscures. Je bronchai devant l'hymne aux biens naturels. A Alger, à seize ans, j'étais saturé de ces richesses; j'en souhaitais d'autres, sans doute. Et puis "Blida, petite rose...", je connaissais, hélas, Blida ! "

Un autre livre devait libérer Camus du poids d'un monde absurde qui l'accablait déjà. "La Douleur me fit entrevoir le monde de la création, où Gide devait me faire pénétrer." Et comme Gide, Camus connaît, à l'aube de sa vie littéraire, l'épreuve salutaire de la maladie. C'est alors que se situe la deuxième rencontre du jeune écrivain avec son aîné:

"Un matin, je tombai enfin sur les Traités de Gide. Deux jours après, je savais par coeur des passages entiers de La Tentative amoureuse. Quant au Retour de l'enfant prodigue, il était devenu le livre dont je ne parlais pas; la perfection ferme la bouche. J'en fis seulement une adaptation qu'avec quelques amis je portai plus tard à la scène. Entre temps, je lus toute l'oeuvre de Gide et je reçus, à mon tour, des Nourritures terrestres, l'ébranlement si souvent décrit."

Dans le bilan de cette rencontre, Camus donne le sens général de l'épanouissement qu'apporte un grand homme et le bénéfice particulier qu'il retira lui-même de l'exemple gidien:

"Gide a régné ensuite sur ma jeunesse et, ceux qu'une fois au moins on a admirés, comment ne pas leur être reconnaissant de vous avoir hissé jusqu'au plus haut point de l'âme ? Avec tout cela, pourtant, il ne fut pour moi ni un maître à penser ni un maître à écrire; je m'en étais donné d'autres. Gide m'apparut

plutôt, à cause de ce que j'ai dit, comme le modèle de l'artiste, le gardien, fils de roi, qui veillait aux portes d'un jardin où je voulais vivre. Par exemple, il n'est à peu près rien de ce qu'il a dit sur l'art que je n'approuve entièrement, bien que notre époque se soit éloignée de cette conception."

Camus explique ensuite comment il a dû oublier l'exemple de Gide pour conquérir sa place dans sa génération et comment il l'a retrouvé à la fin des "années noires":

J'occupais alors, à Paris, une partie de son appartement. C'était un atelier avec loggia dont la plus grande singularité tenait dans un trapèze qui pendait au milieu de la pièce./.../ J'étais installé dans cet atelier depuis de longs mois quand Gide revint à son tour d'Afrique du Nord. Je ne l'avais jamais vu auparavant; ce fut pourtant comme si nous nous étions toujours connus. Non que Gide m'ait jamais admis dans sa familiarité./.../ Mais son sourire pour m'accueillir était simple et joyeux et je ne l'ai jamais vu, avec moi, sur ses gardes."

Une lucarne s'ouvre alors sur la vie de l'immédiat après-guerre au Vaneau:

"/.../ quarante ans d'âge nous séparaient, et notre commune horreur de gêner. C'est pourquoi j'ai passé de longues semaines dans l'intimité de Gide, sans presque le voir. Il frappait parfois à la double porte qui séparait l'atelier de sa bibliothèque. Il apportait, à bout de bras, Sarah, la chatte, qui avait gagné sa chambre par les toits. Parfois le piano l'attirait. Une autre fois, il écoutait près de moi, l'annonce, à la radio, de l'armistice./.../ Les autres jours, je ne connaissais de lui, de l'autre côté de la porte, que des pas, des frôlements, le petit remue-ménage de la méditation ou des rêveries. Qu'importait d'ailleurs ! Je savais qu'il existait tout près de moi, qu'il gardait, avec sa dignité inégalable, le domaine secret où j'avais rêvé d'entrer, et vers lequel je suis toujours retourné, au sein de nos mêlées et de nos cris."

L'ultime rencontre est celle que ménage la mort de Gide, objet de tant de "vilain bruit":

"/.../ on lui dispute jusqu'à sa fin, on s'indigne d'une telle

sérénité./.../

Quelle unanimité pourtant aurait dû s'accomplir autour de ce petit lit de fer. Mourir est pour tant d'hommes un supplice si effroyable qu'il me semble qu'une mort heureuse rachète un peu de la création. Si j'étais croyant, la mort de Gide me soulagerait."

Albert Camus, poète et penseur de l'absurde, dont le "premier chef-d'oeuvre" romanesque, La mort heureuse (Cahiers Albert Camus, I, Gallimard, 1971) devait être un livre posthume, tout comme le "premier chef-d'oeuvre" de Gide, Les Cahiers d'André Walter, rend à André Gide son plus solennel hommage à l'occasion de leur ultime rencontre, celle de la mort:

"Le secret de Gide est qu'il n'a jamais perdu, au milieu de ses doutes, la fierté d'être homme. Mourir fait partie de cette condition qu'il avait voulu assumer jusqu'au bout. Qu'eût-on dit de lui, si, après avoir vécu au milieu des privilèges, il était mort dans le tremblement ? C'est alors qu'il eût démontré que ses bonheurs étaient volés. Mais non, il a souri au mystère, et offert à l'abîme le même visage qu'il avait présenté à la vie. Sans que nous l'ayons toujours su, nous l'attendions une dernière fois à cet instant. Une dernière fois, il a été fidèle au rendez-vous."

* Nous remercions vivement les Editions Gallimard et la Famille d'Albert Camus de nous avoir gracieusement autorisé à reprendre, pour nos lecteurs, ces admirables pages tirées de:

La Nouvelle Revue Française, Hommage à André Gide 1869 - 1951
Gallimard, 1951, pp.223-8.

Texte repris dans:

Albert Camus, Essais, Gallimard, 1965, Bibliothèque de la Pléiade,
pp.1117-21.

Daniel MOUTOTE

ANDRE GIDE EN POLOGNE

1900 - 1985

par

Aleksander MILECKI

Professeur à l'Université de Lodz

Le présent article se propose d'apporter quelque lumière sur l'accueil que l'oeuvre d'André Gide a reçu en Pologne. De par son objet, il s'inscrit donc dans le vaste cadre de recherches littéraires dont l'objectif général est de déceler, sinon toutes, du moins quelques-unes des manifestations de la présence de l'oeuvre d'un écrivain dans le système culturel d'un autre pays. Ne relevant que les faits de surface, l'apport de cet article à la connaissance de la fortune d'André Gide en Pologne sera, malheureusement, infime. Cela tient, évidemment, bien plus au volume requis de cet article qu'à la nature même de son objet.

Que l'oeuvre d'André Gide, sa pensée morale et esthétique continue à trouver un vaste écho dans divers milieux de lecteurs, nombre de faits le confirment dont certains ne manquent pas de piquant. Ainsi, pour n'en citer qu'un, lors de l'élection de Miss Poloniae de l'année 1985, une des candidates, interviewée, déclare que Gide est son écrivain préféré, et que, à son avis, il mériterait plus d'attention qu'on ne lui en prête dans son pays.

Aux opinions d'un public non-spécialisé s'ajoutent celles, peut-être moins spontanées, des ressortissants des Facultés de Littérature Française, qui, lors de leurs études, ont la chance de s'initier aux secrets de l'art littéraire d'André Gide, et dont certains, pour avoir fréquenté plus intensément son oeuvre dans l'optique de leur mémoire de fin d'études¹, ne manquent pas de reconnaître que c'est grâce à Gide qu'ils ont pu mieux comprendre le sens profond de la métamorphose du roman français au seuil de notre siècle².

Quoi qu'il en soit, il serait injuste de ne pas tenir compte de toutes ces opinions, qui, plus ou moins éparses et difficiles à relever, n'en témoignent pas moins de l'intérêt qu'on ne cesse de porter en

Pologne à l'oeuvre d'André Gide. Il y a mieux. Elles gagnent en acuité lorsqu'on les confronte avec celles de certains critiques professionnels qui, il y a plus de trente ans, déclaraient que l'oeuvre d'André Gide n'était plus à même de toucher le public polonais de l'après-deuxième-guerre mondiale, parce qu'elle appartenait bel et bien à des temps révolus une fois pour toutes.

Face aux controverses de ce genre /et l'histoire de la réception des livres d'André Gide en Pologne, comme en France, en fournit d'autres, et de plus graves / toute tentative de présenter, dans une perspective diachronique, l'ensemble des faits dont est tissée la fortune d'une oeuvre littéraire aussi riche et complexe que celle d'André Gide peut paraître irréalisable. En réalité elle l'est d'autant plus que le nombre de controverses qu'elle ne cesse d'éveiller semble augmenter d'une année à l'autre. Aussi la formule tenant pour infime l'apport de cet article à la mise à jour des aléas de la présence d'André Gide en Pologne est-elle loin de dissimuler une fausse modestie de son auteur et traduit son souci d'assigner aux données recueillies la place qui leur revient dans le vaste champ d'interrogations qui est celui de la réception critique d'une oeuvre littéraire à l'étranger. Et l'on sait que ce champ n'est pas seulement vaste, mais qu'il est également hétérogène. Pour ne pas en douter, il faudrait voir de plus près ce qu'il devient, depuis quelque temps, aux yeux de certains théoriciens.

Faute de place, rappelons au moins que depuis la récente irruption en Pologne, comme en France, des théories de H.-J. Jauss, d'aucuns cherchent à nous faire croire que les anciennes études littéraires /anciennes, au moins, dans leur appellation/ péchaient par un manque d'historisme, et que "l'esthétique de la réception", par l'attention portée au lecteur, vient redonner à la littérature une dimension historique et sociologique d'une part, et de l'autre, fraie un chemin totalement inconnu jusqu'à présent à travers les taillis de la recherche littéraire. Si l'on voulait suivre rigoureusement la méthode proposée par Jauss, si méthode il y a, l'analyse de la présence de l'oeuvre d'André Gide dans le contexte polonais devrait être réduite à celle des réceptions particulières de ses livres. C'est là que surgit la

difficulté à laquelle ne manque d'ailleurs pas de se heurter même ceux qui adhèrent de plein gré aux idées de Jauss. Car avant même de procéder à l'analyse de ces faits, il faudrait mettre au point la notion même de lecteur / et, sur ce point, les théoriciens sont loin d'être d'accord / ou, du moins, de préciser de quel lecteur on s'apprête à parler.

Il est certain, par exemple, que le lecteur / au sens individuel ou collectif / des "Faux-Monnayeurs" des années trente diffère à maints égards de celui de nos jours. Cela ne tient pas seulement au fait que le premier, faute de traductions, n'a pas pu faire connaissance d'un nombre plus ou moins grand de chefs-d'oeuvres d'autres littératures nationales, qui, devenues accessibles à tout lecteur de nos jours auraient pu influencer sur les "horizons d'attente" du second. S'il en est ainsi, c'est que, indépendamment de la culture de l'un et de l'autre, leur vision du monde, leur façon de concevoir les fonctions de la littérature ou de la culture en général, les systèmes de valeurs morales et esthétiques interférant dans l'acte de leur lecture ne sont pas forcément les mêmes.

Voilà donc un des aspects de la présence d'André Gide en Pologne dont cet article ne saurait nullement tenir compte. Cela serait d'autant plus difficile que les différences en question concernent aussi bien un simple destinataire qu'un destinataire au sens étroit / écrivain / ou large de ce terme /du traducteur jusqu'à l'éditeur et au critique /. Au point où en sont les recherches là-dessus, il n'est pas aisé de dire qui, en effet, est destinataire au sens étroit et qui est simple lecteur. Le traducteur d'une oeuvre est indéniablement un lecteur. Mais en même temps, et pour les raisons que l'on sait, il devient un des destinataires. Le champ qui s'étend devant un chercheur désireux de parler de la réception d'une oeuvre dans un contexte étranger semble donc mal défini, au point qu'il peut le décourager.

Ce qui nous encourage cependant dans notre entreprise, c'est l'idée que les postulats de Jauss et de ses disciples ne font, au juste, que révéler, une fois de plus, les vieilles déficiences de la recherche littéraire en général. Et c'est en cela que nous serions prêt à reconnaître le grand mérite du fondateur de l' "école de Constance".

Car il est vrai qu'il y eut des chercheurs qui, dans leurs recherches, passaient outre à la dimension historique ou sociologique de l'oeuvre littéraire. Pourtant n'en trouve-t-on pas d'autres aujourd'hui ? Qu'on pense au moins à tous ceux qui continuent toujours de s'adonner aux délices de l'en-soi du texte. D'autre part on ne saurait nier que plus on cherche - depuis plus de vingt ans - à cerner le champ propre à l'esthétique de la réception et élaborer des outils appropriés aux objectifs qu'elle se propose, plus on se voit obligé d'empiéter sur des terrains explorés depuis fort longtemps dans les recherches littéraires de tout ordre. Celles portant sur les "sources" /d'inspiration littéraire/ ou sur l'influence, l'inscription d'une oeuvre dans un texte étranger, auxquelles viennent de redonner vie les recherches sur l'intertextualité selon J. Kristeva ou transtextualité selon G. Genette; celles qui ont pour objet le rayonnement d'une oeuvre littéraire dans la culture d'autres pays; et - last but not least - celles qui se préoccupent de l'ensemble extrêmement complexe des ressorts extralittéraires susceptibles d'y contribuer. Bref, à regarder de plus près le champ sur lequel devrait opérer un chercheur soucieux de rendre compte de tous les aspects de la présence d'un écrivain dans un contexte étranger, force nous serait donc de ne pas reconnaître qu'il embrasse en réalité tous les domaines de la recherche littéraire, y compris ceux qu'on tient pour "externes".

Vu la complexité de la problématique à laquelle enchaîne cet article, il semble donc juste sinon nécessaire de préciser la nature des faits dont il y sera question. Disons d'abord que ce n'est pas un hasard si l'on évite, du moins dans le titre, l'emploi de vocables déjà consacrés, tels que "fortune", "image" et - à plus forte raison - "réception". C'est que en effet il s'agit là à peine d'un recensement de quelques documents témoignant de l'accueil dont l'oeuvre d'André Gide a joui en Pologne au cours des années 1900 - 1985.

Il va de soi que l'étendue de cette période constituerait un écueil même pour une étude plus exhaustive du phénomène en question. Elle l'est à plus forte raison pour un simple article où il ne peut pas être question de tenir compte de l'évolution qui à la suite des changements

d'ordre socio-politique s'est effectuée au cours de cette époque en Pologne aussi bien au niveau de la littérature /évolution des genres et du langage littéraire/ qu'au niveau du public /stratification des horizons d'attente, évolution du métalangage critique, etc./.

Voilà encore une raison parmi tant d'autres, pour laquelle les remarques recueillies dans cet article et faites, pour ainsi dire, en marge des données bibliographiques qui la suivent, ne peuvent nullement prétendre à apporter une vue complète sur la présence d'André Gide en Pologne. En définitive, il ne s'agit donc ici que d'un commentaire portant sur les faits dont tout chercheur qui va s'en occuper à l'avenir est censé tenir compte. Le commentaire même semble cependant d'autant plus important que faute d'en tenir compte notre inventaire des éditions polonaises des oeuvres d'André Gide pourrait passer, aux yeux d'un lecteur non-averti, en l'occurrence lecteur français, pour bien moins révélateur qu'il ne l'est en réalité, et la partie signalant les critiques et études consacrées à l'oeuvre de Gide risquerait de paraître dépourvue de tout intérêt.

Traductions et traducteurs polonais des oeuvres d'André Gide

La réception d'une oeuvre littéraire dans un contexte étranger s'effectue en principe à travers la traduction qu'on en donne. Il s'ensuit que celle-ci se situe au premier niveau de la rencontre avec une littérature étrangère. Pour ce qui est de l'oeuvre d'André Gide la rencontre ainsi conçue révèle déjà maintes particularités liées aux circonstances dans lesquelles elle s'effectuait en Pologne. C'est à ce niveau que va s'arrêter notre analyse bien qu'il y ait d'autres faits, indiscutablement plus intéressants, pour ne mentionner que ceux qui sont relatifs aux problèmes purement littéraires ou esthétiques /apports lexicaux, changements stylistiques, modification de genres au niveau du titre, etc./ dont il est cependant impossible de nous occuper dans les dimensions requises de cette étude.

Notre inventaire d'éditions polonaises des oeuvres d'André Gide groupe celles qui proviennent de deux périodes historiques. La

première est la période allant de l'année 1900 jusqu'au début de la deuxième guerre mondiale. La seconde s'étend sur les années 1945-1985. Arrêtons-nous d'abord sur la première période car elle nous permet déjà de révéler des faits dignes d'être mis en relief.

La première traduction qui vit le jour en Pologne encore privée à cette époque de son indépendance, est celle de "Prométhée mal enchaîné", parue à Lwów en 1904. Elle fut l'oeuvre de Miriam /son vrai nom est Zenon Przesmycki, la traduction est cependant signée de son pseudonyme/, poète du mouvement d'avant-garde connu sous le nom de " Młoda Polska" /La jeune Pologne/ ou "Modernizm" /le Modernisme/. Les représentants et les collaborateurs de celui-ci /parmi lesquels compte l'un des plus grands traducteurs polonais de la littérature française, Boy-Zelenski /, dans leur recherche de nouveaux moyens d'expression littéraire, s'inspirèrent entre autre des Symbolistes français et furent ouverts à toutes les nouveautés venant de l'étranger, et de France en particulier. Miriam joua un grand rôle dans ce mouvement non seulement en tant que poète, mais aussi en tant que traducteur d'oeuvres des poètes français /Baudelaire, Verlaine, etc./ et critique littéraire. Il y eut donc deux raisons qui l'amenèrent à s'intéresser au "Prométhée mal enchaîné" d'André Gide d'une part, vu l'intérêt que les tenants de la Jeune Pologne portaient aux mythes antiques, le thème de cette oeuvre de nature profondément poétique; d'autre part son caractère indéniablement symboliste qui s'harmonisait parfaitement avec les recherches des poètes du mouvement en question.

A nous en tenir aux renseignements bibliographiques sur les éditions étrangères que l'on trouve dans l'édition de la Pléiade tout nous fait croire que ce fut l'une des premières éditions étrangères d'André Gide et de "Prométhée mal enchaîné" en particulier. Si nous ne pouvons pas en être certains, c'est que la plupart des éditions étrangères dont il y est question /celle de Miriam est signalée sous son véritable nom dont l'orthographe est cependant légèrement déformée/ sont citées sans date. Les noms signalés à propos de cinq /; sur huit/ traductions de cette oeuvre permettent de supposer que seules les traductions de Papini /Italie/, de L.Rothermer /Angleterre/

et de Blei auraient pu être données, sinon aussi tôt, du moins avant 1918. Quoi qu'il en fût, il n'en reste pas moins significatif que la Pologne, privée à cete époque de son indépendance, compte parmi les quelques pays d'Europe dont les littérateurs et les critiques furent sensibles à l'écho encore à peine perceptible, éveillé en France par l'oeuvre d'André Gide.

L'édition en question fut évidemment le fruit, comme nous l'avons déjà signalé, d'un engouement général de certains milieux littéraires polonais pour la production littéraire des écrivains d'avant-garde de la fin du XIXème siècle.. Aussi serait-il faux d'en exagérer la portée en ce qui concerne le rayonnement en Pologne de l'oeuvre d'André Gide. Il y a d'ailleurs des faits qui confirment le caractère quelque peu éphémère de cet intérêt. D'abord la traduction n'a eu qu'une seule édition. Deuxièmement son tirage était fort modeste ce qui semble indiquer qu'elle visait le public particulier et restreint, celui de l'élite intellectuelle des plus grands centres culturels à l'époque: Lwów , Cracovie et Varsovie. Aussi fut-elle vite oubliée, au point que vers 1980 on procéda aux préparatifs de l'édition des premières oeuvres d'André Gide /dites symbolistes/ , elle ne fut ni reprise, ni même mentionnée par les auteurs des articles consacrés à sa nouvelle édition de 1984. Toutefois lorsque le deuxième livre d'André Gide parut en 1912, le nom de son auteur était déjà connu de bon nombre de lecteurs polonais.

Le deuxième livre en question est "La Porte étroite", traduit par Julian German, romancier et traducteur renommé. Il ne serait peut-être pas sans intérêt pour les éditeurs français de remarquer que la traduction de German n'a pas été relevée dans les renseignements bibliographiques dont il a été question tout à l'heure. Et pourtant elle compte parmi les plus anciennes traductions et éditions étrangères de ce roman, puisqu'elle parut à peine trois ans après la première édition française /1909, Mercure de France/, et celles qui furent données en d'autres langues lui sont postérieures. Il y a plusieurs faits qui me font insister sur cette circonstance.

Rappelons d'abord que lorsque Gide entreprend la composition de "La Porte étroite", il n'est pas encore connu du grand public en

France. Le livre prend forme pendant une période de découragement due, comme l'écrit J.-J.Thierry, "pour une part à l'incompréhension où ses livres - depuis André Walter jusqu'à L'Immoraliste - sont tenus, tant par le public que par les amis."² Le premier fait digne d'être retenu, c'est que la situation du public français face à l'oeuvre d'André Gide ne diffère pas beaucoup, toutes proportions gardées, de celle du public polonais: "La Porte étroite" est le premier livre qui connut un grand succès auprès du public en France; celui qu'il remporte trois ans plus tard auprès des lecteurs polonais peut-être tenu pour relativement plus grand. Autrement dit la découverte d'André Gide romancier et la consécration de son oeuvre se font à peu près en même temps dans les deux pays.

N'oublions pas non plus qu'il s'agit là d'un livre qui est le fruit d'une longue gestation, s'échelonnant sur plusieurs années et qui, restant en rapports implicites avec tous les précédents, constitue à la fois leur "raccourci et leur sommet."³ Ainsi grâce à la traduction de German , le public polonais découvre Gide non seulement au moment où sa célébrité commence à devenir un fait, mais encore à travers un livre qui, au dire de Gide lui-même, apportait le meilleur de ce qu'il avait alors à dire.

Sans négliger l'importance de la première édition de "Prométhée mal en chaîné" pour la diffusion ultérieure de l'oeuvre et de la pensée gidiennne en Pologne, il semble donc que c'est celle de "La Porte étroite" qui y a joué le rôle essentiel. En effet c'est avec cette traduction-là qu'elle prend de l'essor.

Il est vrai que le prochain livre d'André Gide, "Les Faux-Monnayeurs", ne paraît qu'en 1929, donc 17 ans après "La Porte étroite". Le temps mort qui sépare l'édition polonaise de ces deux livres est incontestablement dû en majeure partie aux conséquences de la première guerre mondiale.. D'abord comme dans la plupart des pays d'Europe, elle réduit au silence les Muses. Il ne faut pas cependant oublier que la situation de la Pologne est à cet égard tout à fait particulière. La fin de la guerre lui apporte, après 150 ans de partage, son indépendance avec toutes les difficultés que cela implique /la nécessité d'assurer au pays son intégrité territoriale,

démographique, politique, économique et culturelle/ et tous les périls auxquels elle est désormais exposée /la guerre de 1920, le coup d'état de 1926, la crise économique qui, comme dans d'autres pays, éclate définitivement en 1929,etc../.On ne saurait donc être étonné de voir la Pologne se replier désormais sur ses propres problèmes ni de constater que, dans le domaine de la vie culturelle, l'attention commune se porte d'une part à tout ce qui est national, y compris la littérature, et d'autre part à tout ce qui permet de parer au plus pressé.

Aussi en ce qui concerne les traductions des oeuvres d'autres littératures nationales, le regard des littérateurs se tourne-t-il d'abord vers les oeuvres des grands maîtres de l'époque, dont le prestige et la gloire se trouvent alors à leur apogée, tels que, pour la littérature française, P.Bourget, A.France, R.Rolland, ou vers ceux qui se font distinguer par leur titre d'académicien, tels que P.Benoit ou Cl.Farrère, dont la plupart des oeuvres romanesques sont l'objet de traductions qui suivent de près les éditions françaises.

Les plus grosses lacunes dans ce domaine une fois comblées,l'intérêt des milieux littéraires et du public commence cependant à se porter , dès 1930, à la production littéraire des auteurs qui entrent " sur scène " avec éclat au cours des années vingt. L'édition polonaise des "Faux-Monnayeurs", dans la traduction de Jaroslaw Iwaskiewicz, n'en constitue qu'une des manifestations. Paraissent alors les éditions polonaises des livres d'un grand nombre d'écrivains français, tels que, pour ne citer que quelques noms, H.de Montherlant, A.Malraux, F.Céline, G.Bernanos, Fr.Mauriac, M.Proust.Pour ce qui est de Gide, au cours de la décennie 1929-1939,ont été l'objet de traductions ses oeuvres romanesques et théâtrales, telles que: "Oedipe"(1933), "Perséphone"(1936), dans la traduction de Roman Koloniecki, "Les Caves du Vatican"/dans la traduction et avec la préface de T.Boy-Zelenski/ et "Retouches à mon"Retour de l'URSS"(1937), traduction de Halina Sztompkova.

Si l'on compare le nombre d'éditions polonaises d'André Gide avec l'ensemble de celles qui ont été données en d'autres langues, on voit

bien que la Pologne compte parmi les quelques pays d'Europe qui ont réagi le plus tôt à la parole d'André Gide artiste et moraliste. L'édition polonaise de sa somme romanesque paraît à peine quatre ans après son édition française; deux de ses pièces sont traduites et mises en scène l'année même de leur publication en France.

Ajoutons enfin que si dans le choix de ses oeuvres en prose la priorité est accordée aux "Faux-Monnayeurs", c'est que celui-ci correspond visiblement au désir des milieux littéraires de tenir au courant le public polonais de tout ce qu'il y a de plus marquant dans la vie littéraire en France. C'est ainsi que l'on peut s'expliquer le fait quelque peu étonnant que le livre le plus discuté au cours des années vingt en France, "Les Caves du Vatican", ne sera traduit en polonais qu'en 1937. Remarquons entre parenthèses que ce renversement de l'ordre dans lequel paraissent les éditions de ces deux livres, comme d'ailleurs beaucoup d'autres, aura des conséquences fort significatives/et plutôt fâcheuses/ pour la réception de l'ensemble de la réception de l'ensemble des oeuvres gidiennes en Pologne. Elles demeureront sensibles même beaucoup plus tard, lorsque, déjà après la deuxième guerre mondiale, la critique aura à se prononcer sur l'oeuvre d'André Gide lauréat du Prix Nobel.

D'autre part, confronté à l'ensemble des oeuvres d'André Gide, ce petit nombre d'éditions polonaises peut paraître infime. Et en réalité il l'est, ne donnant qu'une vue bien fragmentaire de toute sa production littéraire. Des livres aussi importants pour la bonne compréhension de son oeuvre que "Les Nourritures terrestres" ou "Si le grain ne meurt...", les premiers récits poétiques/excepté "Le Prométhée mal enchaîné"/ et ceux qui ont été écrits à partir de 1902/"L'Immoraliste", "Isabelle", le triptyque de "L'Ecole des Femmes", "La Symphonie pastorale" et d'autres/ ne seront traduits, excepté "La Porte étroite", qu'après la deuxième guerre mondiale. Et pourtant la portée des éditions dont il a été question tout à l'heure mérite d'être tenue pour capitale en ce qui concerne la fortune d'André Gide hors de France.

Pour s'en convaincre, il suffit de comparer ce petit nombre d'éditions polonaises de la période en question avec celui d'autres

éditions étrangères, et il ne s'agit en effet que de quelques pays d'Europe tels que l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la Hongrie ou la Tchécoslovaquie. Dans d'autres pays les traductions des oeuvres dont le public polonais a pu faire connaissance déjà avant la deuxième guerre mondiale ne paraîtront que bien plus tard. A ce point de vue, purement quantitatif et sans doute peu révélateur, parce qu'il ne constitue qu'un point de départ pour l'analyse de la réception d'André Gide dans un pays donné, la Pologne, comme il a été déjà dit, se situe incontestablement au rang des premiers pays récepteurs de l'oeuvre gidienne.

Ce qui compte cependant davantage, c'est que les traductions polonaises, tout en tenant compte des oeuvres les plus renommées, parce que les plus discutées, touchaient en plus le lecteur polonais au moment où l'oeuvre de Gide connaissait son rayonnement le plus grand et auquel du fait même elle ne manquaient pas de contribuer dans une certaine mesure.

Et elles le faisaient d'autant mieux, -pourquoi ne pas le reconnaître ?- qu'elles étaient l'oeuvre des plus grands littérateurs de l'époque. Or il est certain que Jaroslaw Iwaszkiewicz / l'un des deux traducteurs des "Faux-Monnayeurs" /, alors poète d'avant-garde, un des fondateurs du groupe poétique connu sous le nom de "Skamander" / c'est également le nom du périodique dudit groupe / tant par ses oeuvres poétiques et romanesques, qui lui ont valu une grande notoriété, que par ses traductions précédentes des oeuvres d'un P.Morant, d'un Claudel, d'un Montherlant et d'autres romanciers et poètes, contribua incontestablement à l'éveil de l'intérêt que le public polonais allait porter à la somme romanesque d'André Gide. A tout cela il faudrait ajouter la qualité, à tous les égards excellente, de sa traduction.

On peut en dire autant de Koloniecki, poète du même groupe et traducteur renommé dont les traductions des oeuvres de Claudel et de Paul Valéry lui ont valu en 1960 le prix du PEN-Club.

Enfin le prestige de Boy-Zelenski, traducteur des "Caves du Vatican" /1937/ était déjà confirmé depuis longtemps, comme en témoignent d'abord l'oeuvre monumentale qu'était son édition du

théâtre de Molière /1912 /et la série dont il était le créateur / connus sous le nom de Bibliothèque de Boy-Zelenski / dans le cadre de laquelle il faisait connaître au public polonais tous les chefs-d'oeuvre de la littérature française / plus de 140 volumes /, depuis la Chanson de Roland, l'oeuvre de Rabelais ou la poésie de Villon jusqu'à ceux des grands maîtres du XVIe / Montaigne /, du XVIIe /Pascal, Descartes, Molière /, du XVIIIe / Diderot, Voltaire, Rousseau /, du XIXe / Stendhal, Balzac et d'autres / et du XXe /Jarry, Proust et d'autres /. Si j'évoque ici toutes ces réalisations de nos grands littérateurs, dont la Pologne peut à juste titre être fière, c'est pour montrer que c'est grâce à la finesse de leur goût ainsi qu'à leurs hautes compétences que, dans tout cet ensemble des adaptations des oeuvres de la littérature française, les livres de Gide ont tenu si tôt la place qu'ils occupaient. C'est aussi pour mettre en relief le fait que, indépendamment du nombre assez limité des livres d'André Gide traduits en polonais, la réception de son oeuvre en Pologne a commencé bel et bien dans les années trente et même bien avant, chose dont il faudrait tenir compte dans une étude plus approfondie de sa fortune dans le contexte polonais. C'est enfin pour souligner la complexité de ce contexte qui fait qu'il n'est pas aisé d'évaluer tous les facteurs qui auraient pu contribuer, aussi bien dans un sens positif que négatif, à la fortune des oeuvres d'André Gide en Pologne.

Passons maintenant à la deuxième période de la réception d'André Gide en Pologne, celle des années 1945 - 1985. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur les données bibliographiques qui suivent pour constater que, jusqu'en 1956, aucune nouvelle édition ou même réédition des livres traduits avant 1939 n'a été donnée. Cet oubli, au fond apparent, n'a évidemment rien à voir avec l'intérêt porté à l'oeuvre d'André Gide par le public polonais au sens large de ce terme. D'ailleurs il n'est pas total, parce qu'on trouve au moins deux études importantes consacrées en partie à l'oeuvre de Gide et quelques articles épars publiés en 1947 à l'occasion de son Prix Nobel. Leur teneur est cependant marquée d'un parti-pris idéologique dû à la nouvelle "Polotique Culturelle" déployée désormais

dans la plupart des pays situés à l'est du fameux "rideau de fer". L'essentiel du parti pris trouve son expression dans les postulats du "réalisme socialiste" au nom duquel on préconise l'art dit progressiste, subordonné aux impératifs socio-politiques et idéologiques, tout en condamnant celui du "monde capitaliste, décadent" et "en voie de disparition" etc.

On comprend donc que si Gide est pris à parti, c'est qu'on le range, avec toute une pléiade d'autres écrivains français, parmi les décadents dont les oeuvres ne sont pas dignes d'être traduites ou rééditées. En ont cependant largement profité d'autres écrivains français tels que Balzac, Zola, Romain Rolland, France, Aragon ou Vercors, tenus soit pour progressistes ou "fossoyeurs du régime capitaliste", soit pour "défenseurs de la cause sociale".

Aussi dès les premiers signes du "dégel" dans le domaine de la vie politique / la mort de Staline en 1953 en est un / dont le point culminant en Pologne deviendra sensible à partir de l'année 1956, observe-t-on un "retour" massif à toute cette littérature proscrite. Pour ce qui est de Gide, plusieurs rééditions apparaîtront sur le marché du livre, suivies bientôt de nouvelles traductions. Ainsi avant qu'on arrive à en donner de nouvelles, ce qui demande un peu plus de temps, paraissent celles du "Procès" de Kafka dans l'adaptation de Gide ainsi que quelques fragments de ses écrits, tels que "Chopin", "Dostoïevski", "Oscar Wilde". Dès 1960, le public polonais peut déjà faire connaissance de tous les récits de Gide écrits entre 1911 / Isabelle / et 1936 / "La Symphonie âstorale", le triptyque de "L'Ecole des Femmes" et "Si le grain ne meurt...".

Il est assez curieux de constater que le fait va se reproduire au prochain tournant politique décisif, celui de l'année 1980. Verront le jour alors deux éditions importantes, celle des "Nourritures terrestres" /1981/ et avant tout celle qui apportera la traduction de tous les premiers récits et soties de Gide écrits entre 1891 et 1902 /de "Traité du Narcisse" à "L'Immoraliste" /.

C'est ainsi que presque toutes les oeuvres de fiction d'André Gide / sauf "Corydon" et "Thésée" / ont été traduites en polonais au cours de trois intervalles de la période 1904 - 1985: la décennie

1929-1939, les années 1956-1961 et enfin celles de 1981-1983. ce qui au total ne fait même pas vingt ans. Les causes du rythme auquel s'effectuait l'adaptation de l'oeuvre gidienne en Pologne ont été sans doute variées. On ne saurait cependant faire totalement abstraction de celles qui ne relèvent pas directement du domaine purement littéraire, comme en témoignent les circonstances déjà mentionnées dans lesquelles tel ou tel livre de Gide est devenu l'objet de traductions en polonais, en commençant par la première édition du "Prométhée mal enchaîné" jusqu'à celle en 1983 de ses premiers récits. Cela devient encore plus sensible, comme on le verra dans la suite de cet article, dès qu'on passe à l'analyse des textes critiques consacrés à chacune de ces éditions.

TRADUCTIONS POLONAISES DES OEUVRES

ET ECRITS D'ANDRE GIDE

1900 - 1985

1. Romans et récits

1904 - 1939

1. Le Prométhée mal enchaîné - Prometeusz zle spetany, traduction de Miriam / Zenon Przesmycki /, illustré par Stanisław Debicki. Lwow, 1904, Ed. Altenberg.

Prometeusz zle skowany, traduction d'Isabella Rogozinska dans L'Immoraliste et autres récits. Warszawa, 1984. Ed. Czytelnik /Lecteur/.

2. La Porte étroite - Ciasna brama, traduction de Juliusz German, Lwow, 1912. Ed. B. Poloniecki; Warszawa 1912, Ed. E. Wende et Scie; Réédition - Warszawa, 1958, Ed. Czytelnik.

3. Les Faux-Monnayeurs - Falszerze, traduction de Helena et Jarosław Iwaszkiewicz. Warszawa, 1929, Ed. Roj /Essaim/. Réédition Warszawa, 1958, Ed. Czytelnik, avec la préface de Julian Rogozinski, suivis de Journal des Faux Monnayeurs dans la traduction de celui-ci.

4. Les Caves du Vatican - Lochy Watikanu, traduction et préface de

Tadé Boy-Zelenski. Warszawa, 1937, Ed.Roj.Rééditions - Warszawa 1957, Ed.Czytelnik, 1962, Ed. PIW / Institut d'Editions d'Etat/; 1973, Ed.Czytelnik.

1945 - 1985

5. L'Ecole des Femmes - Skola zon / i inne opowiadanie / et autres récits /, traduction de Julian Rogozinski. Warszawa, 1960, Ed.Czytelnik. A part le triptyque de L'Ecole des Femmes, Robert, Geneviève comporte: Isabelle, La Symphonie pastorale.

6. Si le grain ne meurt... - Jezeli nie umiera ziarno, traduction de Julian Rogozinski. Warszawa, 1960, Ed.Czytelnik.

7. Les Nourritures terrestres - Pokarmy ziemskie, traduction de Maria Lesniewska. Krakow /Cracovie/, 1981, Editions littéraires.

8.La Symphonie pastorale - Symfonia pastoralna, traduction de Marian Miszalski, illustrée par Joanna Majchrowska. Warszawa,, 1982, Ed.PIW.

9.L'Immoraliste / et autres récits / - Immoralista i inne opowiadania, traduction d'Isabella Rogozinska, préface de Lech Budrecki. Warszawa, 1984, Ed.Czytelnik Outre L'Immoraliste comporte: Le Traité du Narcisse, Le Voyage d'Urien, La Tentative amoureuse, Paludes, Le Prométhée mal enchaîné.

2. Drames et autres écrits

1900 - 1939

1. Oedipe - Edyp. Tragedia w 3 aktach /tragédie en 3 actes/, traduction de Roman Koloniecki. Warszawa, 1933, Ed.Drukarnia /Imprimerie/ "Nowogrodzka", série Biblioteka Dramatyczna /Bibliothèque Dramatique/.

2.Perséphone - Persefona. Melodramat /Mélodrame/, traduction de Roman Koloniecki.Warszawa, 1936, Ed.Drukarnia Artystyczna.

Le Retour de l'U.R.S.S. - Powrot z ZSRR, traduction de J.E.Skiwski. Warszawa, 1937. Ed. Instytut Wydawniczy Biblioteka Polska / Institut d'Editions Bibliothèque Polonaise / Bydgoszcz/.

3a. Retouches à mon Retour de l'URSS - Powrot z ZSRR uzupełniony, traduction de Halina Sztompkowska: Wiadomosci Literackie / Nouvelles Littéraires - hebdomadaire paraissant à Varsovie entre 1922 et 1939/, n° 42 - 48.

1945 - 1985

4. Oscar Wilde - fragment traduit par Stanislaw Hebanowski. Tygodnik Zachodni /Hebdomadaire de l'Ouest /, 1957, n° 3, p.4.

5. André Gide, Jean-Louis Barrault, Le Procès - Proces. Sztuka w 2 aktach / Pièce en deux actes/ d'après le roman de F.Kafka, traduction de Tadeusz Ziemiński. Warszawa, 1957, Dialog /Dialogue - Revue théâtrale mensuelle/, n°11, pp.43-76.

6. Chopin - O Chopinie / fragment /, traduction de Anna Iwaszkiewiczowa. Warszawa, 1980, Tworczosc / Création - Revue littéraire mensuelle / n° 7, pp.44-55.

7. Dostoïevski - Dostojewski. Niekonsekwencje psychologii / les inconséquences de la psychologie/, fragment traduit par Konrad Eberhardt, Krakow, 1961: Zycie Literackie / la vie littéraire - hebdomadaire paraissant à Cracovie /, n° 9, p.4.

Notes :

1. Contrairement à ce qu'on pourrait croire leur nombre est assez grand bien que difficile à estimer dans l'ensemble. Ainsi dans la Faculté de Littératures Romanes de l'Université Jagellonne on en a préparé quatre au cours des années 1976 - 1983, dont deux: 1. "Le Voyage d'Urien" et "La Porte étroite" d'André Gide; 2. Le problème de l'antidéterminisme chez Gide et la structure des "Caves du Vatican", ont été dirigés par le signataire de ce texte.

2. A. Gide, Romans, Récits et Soties, Oeuvres Lyriques. Bibliothèque de la Pléiade, 1958, p.1545.

3. Ibid.

LE JOURNAL INÉDIT DE ROBERT LEVESQUE

CARNET XVII

(11 mars — 25 juin 1936)

Commencé le 11 mars 1936 à Lyon.

Reviens — il est déjà tard — d'une conférence de Jules Romains sur la paix. Alarmé, naturellement, par la récente violation du pacte de Locarno..., bien qu'admettant les droits de l'Allemagne. Inutile de redire le discours de Romains, je me trouvais d'accord avec lui presque sur tout. J'étais placé au premier rang. Je n'aurais pourtant pas reconnu Romains (je l'avais rencontré voici près de dix ans chez Adrienne Monnier). J'avais le souvenir d'un visage plus beau, plus dessiné, plus « médaille »... Les traits mobiles de ce visage où les rides n'ont pas encore trouvé leur vraie place, je ne sais quel manque de gravité dans la mine, et les yeux gris m'ont un peu déçu. Intelligence fort claire et vaste sans doute..., mais à Pontigny, par exemple, je crois avoir vu des esprits plus lumineux.

Beaucoup de jeunes gens dans la salle ; certains, assez nombreux, m'étaient connus. Je m'esquivai dès la sortie. Vieille sauvagerie, plaisir assez violent de rejeter les escortes..., surtout besoin d'être seul, dans la nuit assez belle. Rentré en essayant de penser à mon drame.

Comme je parlais à Mathieu de mon projet ancien d'écrire un *Sermon sur la vertu de pureté*, voici qu'il me raconte des souvenirs de collègue sur un certain Mgr Saint-Clair, prédicateur, maître chanteur, terroriste, tartuffe, goinfre, mythomane, obsédé, trafiquant de médailles, de carnets, etc... Vrai cabotin..., jongleur même... Ce qu'il m'a dit de ce personnage (il pourra m'en reparler) ne saurait plus sortir de ma mémoire. J'étais prédestiné à l'apprendre.

13 mars.

Le hasard, à la bibliothèque, met sous ma main un Hérodote. Je ne l'aurais pas demandé, crainte d'une longue lecture. Mais ainsi certains détails sur l'ancienne Égypte (comme peu différente de l'Orient que j'ai vu !) vont nourrir mon *Joseph*... Causé le même jour avec un aventurier arménien qui me décrit les inondations du Nil.

Inquiétude pour Mathieu, de plus en plus fatigué, épuisé. Il suspend tout travail, peut-être devra-t-il aller à la montagne. Depuis des mois, je lui disais de se soigner. S'il part, je perdrai mon meilleur compagnon..., mais ce garçon si précoce et profond, malgré ses dix-neuf ans, est encore un enfant. Mon influence indéniable sur lui m'obligeait, sous les paradoxes, à un certain tonus moral...

21 mars.

Relu pour mon *Joseph*, drame, la sourate de Joseph dans le Coran, et de vieilles notes sur le *Testament des Douze Patriarches* (Évangiles apocryphes) dont je me souviens à point.

Puisé surtout à la Bible. Tout le côté superstitieux, retors, du peuple juif m'est odieux, et me fait prendre encore plus en horreur la religion. Le Dieu des Juifs, souvent, ne vaut pas plus cher qu'eux.

Fait une classe au collège des Lazaristes (la troisième) pour remplacer Mathieu. Il m'amusa (ce que j'ai besoin d'apprendre) de faire régner l'ordre et d'essayer d'intéresser les élèves. J'y parvins assez bien, malgré leur nullité.

Devoirs que l'on me donne à corriger ; on commentait le proverbe : « Dis-moi qui tu hantes... ». Il faut désespérer de l'éducation religieuse. Quel bas moralisme moutonnier, bourgeois ! Le maigre sens du devoir, quel goût de la convention, mêlé d'hypocrisie pour plaire (croit-on) au professeur... Ce collège installé dans un ancien couvent, à la fois caserne et prison, sinistre, froid, immense, rappelle les pensions de Dickens. Les personnages qui y vivent sont, paraît-il, encore plus étonnants que les murs. Il n'eût tenu qu'à moi d'y vivre aussi... On voulait m'embaucher. Je reculai devant cette affreuse expérience — trop belle.

Accompagné (ainsi que sa fiancée), jusqu'à Vienne, Mathieu partant pour Pau. Le médecin l'y envoie. Intéressante visite de la ville. Temple d'Auguste (un peu noirci), moins beau que la Maison Carrée, mais non sans style. Église romane de St-André-le-Bas, abside, beau clocher, dans le chœur d'admirables colonnes corinthiennes. Beaux chapiteaux romans.

Donc, plaisir d'errer dans cette ville inconnue, où déjà l'on sent le Midi qui s'approche. Il faisait un jour de printemps. Je m'efforçais d'être joyeux pour ne pas attrister ce départ... Mais non, j'étais naturellement heureux, et de voir du nouveau, et d'être avec un ami. Je suis déjà parti trop souvent pour trouver un départ bien tragique. Par sympathie, je comprenais la peine de M. laissant sa fiancée et moi-même.

Nous étions tendrement liés. Mais sur le coup, résignation au sort, besoin de montrer du courage, je n'étais pas ému. J'ai compris depuis (et je le savais déjà) ce qu'il y eut d'exquis dans ces mois où je vis Mathieu si souvent. Nos repas dans de petits restaurants, nos promenades sur les quais, nos lectures, nos échanges... J'ai dit que j'eusse aimé avoir une telle amitié jadis. Je la trouvai enfin, puis ce fut pour la perdre. Du moins avons-nous fort profité de notre amitié, et je sais bien (cela, je ne l'ai pas cherché un instant) que Mathieu est maintenant marqué de mon passage.

Acheté une série de photographies de Fès. Cette ville où je fus heureux et dans quel printemps, que je quittai joyeux, sans nul regret, plein de reconnaissance et d'espoir..., après trois ou quatre ans mon souvenir s'en dépouille, et j'éprouve (moi qui avais jusqu'alors laissé dormir en moi le Maroc) le besoin d'y repenser. Mon *Joseph*, c'est alors que je le vivais, du moins que son cadre et l'Orient me parlaient. Il faut les faire renaître. Émotion à regarder mes humbles cartes de Fès.

Commencé par le complexe d'Italie. Maintenant, c'est le Maroc. On se fait vieux. Mais ces deux souvenirs ne se confondent pas. L'Italie est toujours haletante.

Mathieu me disait, avant de nous quitter (et ce n'est point par complaisance que je le note) : «Deux ou trois fois, pas plus souvent, je t'ai vu sourire d'un sourire extraordinaire ; alors tu es transfiguré, tes yeux agrandis se renversent. A personne je n'ai vu une telle expression, selon moi plus qu'angélique.»

Lu mes deux scènes à l'abbé Duperray, ami de Max, Picasso, etc.. Il les trouve bonnes. Me présente un jeune Chinois, que je reverrai.

29 mars.

Passé une journée entière à écrire, au courant de la plume, la scène de la Prison. J'en suis content. Joie d'écrire, de dominer, d'écouter. Certitude d'arriver sans effort. Ayant tout préparé (les rythmes, les tournants), j'étais sûr de moi, sans fatigue le soir...

Mais qu'on écrit avec son sang, je le vis bien les jours suivants. Je fus malade. Plusieurs nuits, je ne dormis presque pas. Je m'éveillais en pleine nuit sans pouvoir me rendormir, et tournais éperdument dans ma tête les scènes suivantes...

Écrit à Wahl, à Letellier. Cris de victoire... Écrit aussi à F., qui depuis tant d'années m'a vu me débattre et attendre. Enfin je sors de moi-même et du trouble épuisant... Cette vie nouvelle qui s'ouvre me bou-

leverse.

Dimanche dernier, le matin, sortie dans la campagne avec mon professeur de gymnastique et quelques sportifs. Joie de courir dans le printemps. Marche, course, exercices, ballon, sans aucune fatigue, et joyeux et pensant à mon drame que je sentais se nourrir de soleil... J'eusse aimé continuer encore ces jeux, cette purification.

Comme me lever de bonne heure, comme être chaste, je le savais d'avance, me devient facile quand j'ai un but.

30 mars.

Entendu hier pour la seconde fois *La Passion selon saint Matthieu*. La première fois, c'était à Paris voilà dix ans. Je peux déjà compter par dizaines... Longtemps j'aurai cru que j'avais vécu en vain, bien que je fusse parti de ce principe : il faut vivre le plus possible pour être le plus riche possible. Soudain, depuis peu de temps (depuis Lyon surtout), j'ai senti mon recul. Oh ! je suis encore un adolescent, et cependant je goûte aussi la première maturité. L'âge de vingt-sept ans, auquel Péguy attachait tant d'importance.

... Guère d'idées pour la suite de *Joseph* (je mis plus de trois semaines pour préparer la scène II). L'intuition, je crois la tenir ; un sentiment obscur de splendeur, de tendresse, qu'il faut nourrir de faits, me remplit. Nébuleuse... Plusieurs semaines sans doute de recherches, d'attente. Après Pâques, après mon voyage dans le Midi, je serai prêt, je crois.

Je m'aperçois — ce que je savais cependant, ce que j'avais voulu — que toute ma vie depuis des années était orientée vers une œuvre. Grand moyen de pacification : je veux dire que là du moins on est son maître, qu'on garde une province où la victoire vous appartient. Aussi se fait-on pour un temps moins difficile à l'égard de la vie. Martin du Gard, c'est pour se sauver de la mort qu'il se mit à écrire. Il paraissait peu me comprendre quand je lui disais que moi, je voudrais écrire pour déclarer mon amour... (L'histoire de Whitman. Comme il fut déçu...) Aussi — et je l'ai toujours cru — on finit bien par obtenir ce qu'on a désiré. A être moi-même, je m'y suis dès longtemps préparé.

3 avril.

Service inutile, par Montherlant. Belles pages, beaux endroits. Écrivain-né, sans doute, et qui parle fort ; manque de nuances, de goût, de tact. Grand art pour habiller les lieux communs. Du cynisme, de la

gloire, certaine cambrure. Cet écrivain m'attire, et m'effraie. Je veux dire que, lui ressemblant sur quelques points, je dois me garder de ses travers. C'est ainsi que les pages où il expose sa manière de vivre en Espagne, en Afrique, vie violente, voluptueuse, poussant à l'extrême le culte de soi-même et de la vie, etc., ressemblent fort à ce que j'écirais si je devais décrire ma vie... Mais je n'ai aucune envie de le faire. (Pas plus que ne le ferait Gide, par exemple, dont la vie, et l'œuvre aussi, avec plus de réserve ont autrement de grandeur.) Hanté par la grandeur, Montherlant. Tout son secret est là. Je vais faire comme Sainte-Beuve, dont je lisais hier les *Cahiers intimes*, j'amasse mes munitions et je fais des cartouches...

Dumazet à Rome, comme je lui donnais des autographes de Montherlant : orgueil, égoïsme, complexe d'infériorité (à base sexuelle), un lâche, un peureux, et *qui le sait* ; pas d'illusions sur soi-même. Très conscient. Intelligent (ce dont on ne se douterait pas toujours à le lire).

Un jour, paraît-il, comme il avait offensé la mémoire de Barrès, Philippe Barrès le provoqua en duel. Valéry, qui ne connaissait pas Montherlant, voit arriver chez lui un homme pâle et défait...

Bien amusé, un jour, à Ibiza, de tomber dans l'*Encyclopédie espagnole* sur la plus terrible critique de Montherlant, faisant chez nous figure d'hispanisant... On dit que là-bas, détesté ou inconnu (j'en ai fait l'expérience), il n'ose plus y remettre les pieds... De même en Italie, où selon Chuzeville il aurait eu à Rome une affaire particulièrement pénible. Montherlant, m'a-t-on dit, est «un type à histoires».

Gide a vu Montherlant refuser de monter en ascenseur : on ne sait pas, disait-il, ce qui peut arriver... Barocelli disait à Gide que lorsque M., aux Saintes-Maries, combattait le taureau, tout le village s'ttroupa pour rigoler... René-Jean Clot (peintre d'Alger) me parlait des *mauvais souvenirs* laissés par Montherlant en Algérie : insolences, mufleries, etc. Non content de «coucher dans tous les lits», il nous manquait à chaque instant de politesse, prenant les gens pour des idiots, etc. (Histoire de la place de théâtre qu'il avait demandée avec supplication à certain bourgeois : il se lève pendant la première partie, fait du bruit, s'en va, ne remercia jamais, etc.) A Tunis, où il se croyait un écrivain ultra-célèbre, il entreprend d'expliquer le secret de son art à de gros commerçants. Aucun sens du ridicule. Grand art de la mise en scène, de se faire valoir.

J'ai vécu au Maroc dans des maisons où venait de passer Montherlant. J'ai connu ses amis. Vivait sous un faux nom, point par un besoin d'indépendance et de secret, par peur de la police, par méfiance, par persécution...

Vu à Fès, chez Secret, tous les ouvrages de Montherlant, ses nombreux tirages de luxe, barbouillés de dédicaces grotesques, délirantes. D'Annunzio n'eût pas fait mieux.

Surpris de trouver dans *Service inutile* des négligences de style, mais le morceau intitulé *Pour le chant profond* unit la poésie, la grandeur, l'essence même de l'Espagne, du Maroc. Cela est d'un vrai voyageur, et d'un homme.

Petite initiation à la Chine. Perspectives de surprises... On me lut des poèmes (Duperray fait du chinois). Vu l'autre jour une petite exposition de vases Ming et Song. Je me serais, je crois, perdu, oublié dans l'émail vert sombre à reflet rouge qui paraissait profond, presque infini...

Menton, 15 avril.

Avant de quitter Lyon, l'après-midi du Jeudi Saint, visite au Musée Guimet, avec Lo-Ta-Kan, jeune Chinois. Quelques pièces de l'époque Song. Plaisir parfait. Ensuite, promenade au parc de la Tête d'Or, tout attendri par le printemps. Lo-Ta-Kan, jeune poète, est très au courant de la littérature moderne, davantage que moi ; il fait des traductions. Je lui raconte le sujet de *Joseph*. (Excellent exercice, je crois, d'éprouver un sujet sur autrui.) Nous regardons les animaux, les enfants..., puis nous asseyons au bord du lac où la tendresse du ciel, des arbres et de l'eau me plonge dans un grand délice. Des barques passent sur l'eau rose. Voici le soir, on nous apporte un vin de Beaujolais, que je bois presque à moi seul et qui augmente mon ivresse. Les eaux, les barques rappellent la Chine à Lo-Ta-Kan, et il s'étonne que je jouisse de mille nuances que l'Europe goûte peu...

Parmi les plus charmantes habitations que j'ai eues — dans les fleurs, sur des collines, près de la mer —, il faut compter l'auberge de Menton où je vais passer quelques jours. J'ai un balcon d'où je respire des fleurs d'oranger, le Cap-Martin et la mer sont à mes pieds. J'ai du travail..., une conférence sur la «Survie», le plan de mon *Joseph*. J'espère relire la *République* de Platon... Hier soir, accompagné Michel au train, erré dans Monte-Carlo... Erré dans la ville haute ; rassemblements nombreux des gens de maison.

Nice, 20 avril.

Quand, dans le calme, je serai de retour à Lyon, j'aurai plaisir à revoir ce voyage en le notant sur ce carnet... Michel est reparti ravi. Tout

était neuf pour lui. Je voyais tout avec ses yeux. Dieu merci, mes yeux s'ouvrent, et mon regard s'emplit. (Il faut à la fois que l'œil analyse et saisisse abruptement les ensembles.) En 29, quand je vis pour la première fois le Midi, M. Alléon m'accompagnait. Je comprends mieux maintenant le plaisir qu'il avait à me montrer tant de choses, et sa joie de sentir mon éblouissement. Comme en ce temps je voyais mal ! Je regardais de tout mon corps, mais je ne savais pas contempler. Je ne connaissais pas assez la peinture pour bien goûter les paysages.

Lyon, 26 avril.

Jour des élections. Que je me sens anachronique ! Oh ! je n'ignore pas la gravité de l'heure, que l'avenir en partie dépend de ce suffrage. Mes vœux accompagnent les «Gauches»... Cependant, laissant dans l'ombre les questions sociales, politiques, lassé précisément de leur importance, jamais je ne me sentis plus artiste. L'amour de la beauté m'envahit. Quand tout voudrait me prouver que ce souci est inutile, je deviens fervent d'art, de perfection, et sans mesure, et du fond de moi-même. J'y vois ma raison d'être. La beauté littéraire, surtout, devient mon but. Les phrases, les beaux vers, les grandes conceptions sont le ressort et l'appui de mes jours... Cela ne m'isole point tant, d'ailleurs, de mes contemporains que cela n'agrandit le champ du monde, supprimant les barrières du Temps. L'homme ne vit pas seulement de pain...

Lettre à Mathieu.

Je deviens parfois sentimental (c'est l'âge), mais autant l'avouer puisque tu peux en être cause. Quand le Rhône a une jolie couleur, je regrette de le voir seul... Quand le ciel au crépuscule se fait émouvant, c'est un ciel dépeuplé que je regarde. Il est si bon de partager des émotions, et à Lyon, avec personne comme avec toi j'ai pu échanger des éblouissements. Il n'est presque pas de joie où tu ne manques. J'avais retrouvé près de toi la fraîcheur que j'avais à ton âge et l'élan, marchant de découverte en découverte, vivant avec passion. Nous nous soutenions l'un l'autre et nous nous élevions. Ce qu'il y eut de merveilleux dans notre première amitié — du moins en avons-nous bien profité — il fallait peut-être nous séparer pour le connaître... Mais fermons les écluses...

Lettre à Gabilanex (critiques de Martin du Gard et de Gide).

Martin du Gard me disait en me rendant mon manuscrit : «C'est bien, c'est même très bien, mais il m'est impossible d'avoir un avis sur ce début. On voit qu'il y a beaucoup d'intentions, pourtant je ne sais

trop comment cela se rattache à vous. Là est la question. Quelle idée d'avoir pris ce sujet ! C'est un sujet de vieux. Je veux dire que, sans le *Saül* de Gide, la *Sémiramis* de Valéry, vous n'auriez pas eu telle idée. — On y sent donc des influences directes ? Je désirais que chaque phrase me fût personnelle. — Naturellement l'influence est diluée ; vous avez bien lu vos auteurs ; vous faites preuve de culture, d'une certaine maîtrise de style, trop grande peut-être (on sent des livres derrière vous), ou plus exactement on sent partout la *volonté*. Qu'il y ait là une certaine perfection, je le crois... J'apprécie beaucoup votre émotion contenue par la forme.» (Donc, reproche sur le sujet.)

«Aucun jeune auteur aujourd'hui n'aurait une idée pareille.» Reproche sur la forme, trop soignée — bien que Martin, l'homme du labeur, ait sursauté quand je lui eus dit que ces pages avaient quasi coulé au courant de la plume. Preuve de plus, trouvait-il, que j'écrivais avec des réminiscences ; au demeurant incapable, et il l'avouait, de trouver quelque détail à reprendre.

Bien que Gide goûtât peu l'objection sur le sujet, ni celle de son influence (je disais à Martin : Je ne peux pas supprimer Gide, ni me supprimer moi-même, et Gide disait qu'on pourrait aussi bien lui reprocher d'avoir subi l'influence de Stendhal), son avis, plus nuancé, plus riche, n'a pas été, au fond, très différent de celui de Martin. Pour Gide, ce que j'ai fait n'est pas très bien, mais *trop bien*. «C'est lisse, disait-il, la critique ne saurait y mordre. Quelques vétilles peut-être (il n'a pas dit lesquelles). Je comprends dans quel sens ce n'est pas une œuvre de l'époque ; j'y suis gêné par la trop grande retenue : sans cesse on sent l'esprit critique en éveil, qui ne veut laisser passer aucune scorie. Cela pêche par manque d'*abandon*. C'est trop parfait, cela manque de défauts. Dans les œuvres des jeunes, en général, ce qui sera plus tard les qualités, d'abord se manifeste sous forme de défauts. Grossissant ma pensée, je dirai que cela ne saurait faire partie de tes œuvres complètes. Pense aux œuvres de jeunesse de Flaubert. — Mais ne me trouvez-vous pas d'autres qualités de style ? — Sans doute, et c'est un essai intéressant, productif. Bientôt, d'ailleurs, tu le jugeras. Par effort, tu arriveras sans doute à posséder, comme disent les peintres, du métier. Mais il faudrait, en même temps que ce travail appliqué (je ne crois pas qu'il ait employé ce mot, mais sans doute le méritais-je), tu continues régulièrement à tenir un journal débridé. Ensuite, ce qui pourrait arriver très tôt, tu trouveras sans doute une bonne formule, à mi-chemin. Tous les jeunes aujourd'hui se laissent aller, écrivent n'importe quoi, ils n'ont aucune culture. Toi, c'est le contraire. — Martin du Gard, dis-je, ne me

reconnaissait pas dans ces pages ; et vous ? — Moi, oui, mais très vêtu. En te lisant, je n'ai pas eu cette impression d'étrangeté, d'émerveillement que donne une œuvre vraiment neuve, vraiment belle. A vrai dire, la scène du panetier et de l'échanson m'a un peu déçu ; c'est là que j'avais vu l'intérêt de l'histoire ; j'en parle dans une conférence. — Pour moi, le sujet est ailleurs. — Tant mieux, si tu as une idée virginale. Tâche de lire ce que Thomas Mann a écrit sur Joseph ; tu risquerais, sans le vouloir, de le plagier.»

Je lui raconte en quelques mots ma façon de comprendre Joseph ; il s'y intéresse ; trouve peut-être que ce serait plutôt un sujet de roman ou de récit, qu'en tout cas, pour en faire un drame, il faut sans cesse chercher le *conflit*. Trouve aussi que dans ce cas la forme gagnerait à être plus abrupte, non pas qu'il faille dès maintenant revenir sur ce qui est fait, mais plutôt pousser de l'avant. Gide, comme toi, reconnaissait l'émotion sensuelle..., mais je crois qu'il en eût préféré une autre, sans doute quelque chose de plus sauvage... Il ajoutait : «Tu as voulu faire trop bien ; c'est l'ambition du chef-d'œuvre qui t'a nui.»

Il concluait enfin... car Gide, qui commence par affirmer (mais avec force nuances, et c'est alors que son jugement est le plus sûr), finit toujours, au contact d'une autre pensée, par céder du terrain : «Au fond, je crois que ce que Martin du Gard et moi pouvons te dire est tout à fait inutile... Puisque tu as une idée, tu dois la suivre et sans nous écouter.»

P.S. Gide insistait pour que je continue à rédiger mon journal, afin que, devenant de plus en plus difficile pour moi-même, j'y trouve un contrepois...

Longtemps j'ai craint, n'ayant jamais été inspiré que par l'émotion sexuelle et n'ayant su écrire que sur ce sujet, de ne pouvoir en sortir... Ce qui m'a plu dans mon *Joseph*, c'est la catharsis que j'y ai trouvée... Je l'écrivais à F. (dont la lettre — malgré des critiques sur mon plan, c'est naturel, je n'en ai pas — me donne confiance, me trouvant en progrès, etc.) : *Joseph*, pour moi, n'est plus qu'un sujet d'études, une carrière à explorer, une glaise à gâcher. Très naturel, en somme, que pour la première fois que je me mets à une œuvre, j'aie beaucoup à apprendre. On n'apprend qu'en travaillant.

27 avril.

Mon voyage de Pâques.

Arrivée à Marseille à minuit. Logés au Continental, près du Vieux Port. Douce température. Nous avançons dans les mauvais lieux.

L'heure est un peu tardive ; les rues, déjà désertes. Mais du moins le sinistre, l'antique, le mystère s'y mêlent. Michel prend un bain de crapule ennoblie. Les ordures s'accumulent près de nous, ou tombent pesamment des fenêtres noires. Nous apprécions la rue Figuier de Cassis, qui m'est chère ; elle s'en va de guingois, malgré son étroitesse, les maisons qui la bordent ont tant d'envie de se toucher qu'un échafaudage noirci, terriblement vieux et compliqué, les sépare. J'oubliais de dire que cette rue est aussi une cascade ; de pavés en pavés, dans la rigole qui la partage, sautille une eau crasseuse... Quelques groupes de nègres, endimanchés, fleuris, vêtus d'étoffes claires, causent sur un mode perçant. Des maquereaux solitaires passent, traînant les pieds. Personne, dans ces rues sombres, qui ne nous donne un rapide regard ; le vice a de l'esprit... Rues des bordels où les antiques tenancières, — en toutes langues, car (venant de Lyon) nous avons l'air exotique, — essaient de nous embarquer pour Cythère. Ce qui toucha le plus Michel, ce fut deux pauvres filles peintes, assises sur leurs portes voisines, une chaufferette entre elles, recevant une étrange lumière, venue du fond des chambres...

Le lendemain matin, je fus bien davantage ébloui. Tout baignait dans l'azur. Nous courûmes au Vieux-Port. Quelle fête ! Notre œil venu du Nord s'extasiait. Chaque pan de mur, jaune ou rose, était un sortilège. Ciel et mer se mariaient, traversés de mâts, de lourds filets tendus. Tout était cri, étincelle. Le matin jeune se pâmait, mais dignement, sous un feu sans chaleur. Cependant notre peau de Lyonnais se fondait sous la caresse du climat. Des enfants circulaient, magnifiques. Certains pêchaient gravement à la ligne ou, sur le quai, triaient des coquillages ; des nervis désœuvrés les regardaient. On déchargeait, sous des cris, un sardinier. Activité n'allant pas sans lenteur... Déjà, sur d'autres bâtiments, dans des poses sereines, les hommes d'équipage vaquaient à leur corvée, ou prenaient du repos. La plus simple attitude, ou l'immobilité, tout, sous nos yeux, s'imprégnait de noblesse. Nous ne vîmes pas débarquer les tartanes d'Espagne pleines d'oranges. Les volets des maisons, bleus ou verts, chantaient ; le linge suspendu brillait d'un luxe insoupçonné. Chaque rue, en montant, perdait et retrouvait cent fois les rayons du soleil. Le plus beau nous parut, au bout du quai, la tour du Fort Saint-Jean que le soleil dorait. Cette tour banale, que toutes les villes d'Italie possèdent, paraissait à la fois vieil or et cendre rose. Rien n'était beau comme sa forme régulière, dentelée, pesante, et sa couleur d'aurore. Nous fûmes au marché ; fleurs, fruits, poissons passaient de mains en mains. Des cris d'extase jaillissaient du poumon des vendeuses. Des enfants couronnés de feuilles de choux-fleurs mena-

çaient, en courant, de renverser les éventaires. Les poissardes criaient ; des gamines, des vieillards, des mendiants, de l'échalotte ou du cresson disposés à leurs pieds, attendaient le client. Leur étalage ne valait pas dix sous... Pourtant ce monde ne semblait pas se plaindre. Un fatalisme oriental, une joie sourde, aussi, pesait sur ce marché désordonné, improvisé dans les rues tortueuses qui, la nuit, sont sinistres. A tout instant, des charrettes, des échelles, des planches, des chargements barraient la route ou terrassaient les passants, mais nul ne s'étonnait. Des femmes retroussées brassaient dans des bassins les costumes bleus de couil qui sont ici l'uniforme des hommes.

Un tramway circulaire nous mena voir la corniche. Mille plis, mille cris de joie, mille soubresauts brillants naissaient et renaissaient sur l'eau bleue. Les rochers gris et nus, les calanques où battait quelque écume ne brisaient pas le calme étincelant...

Arles.

La matinée passa. Ne perdant pas un instant, nous prenons le train d'Arles. La banlieue de Marseille dépassée, l'étang de Berre lui-même, la campagne devient belle. Chaque gare est fleurie, des arbres de Judée, des lilas surgissent de partout. Les amandiers timides, d'un vert d'amande, l'herbe nouvelle, tendre à voir, caressante, haute déjà, tout n'est que jeunesse, promesse. Les cyprès graves bordent les champs, impassibles, mais à leurs pieds le printemps s'épaissit, déjà la fusion de l'été se prépare ; mille fleurs des champs sortent des herbes..., rien de rouge, le vert seul domine, légèrement acide, pourtant doux. C'est une grâce ambiguë, indécise que celle de ces champs...

Je n'avais pas revu Arles depuis sept ans... Faire voir cette ville classique à Michel me transportait. Ici, l'Art est chez soi. Tout invite à penser. Ville méridionale où le soleil et la nature servent l'histoire, l'éternisent. Les grandes lignes d'Arles étaient dans ma mémoire. On n'oublie pas les villes d'Arcadie. C'est la campagne d'Arles (sur la route des Baux) qui me fit comprendre jadis les Anciens. Je décidai alors de m'embaucher comme berger... Errant dans le Val d'Enfer, je me souviens qu'un vieux berger, vieillard divin, s'arrêta pour me demander si je cherchais du travail... Mes souvenirs sont confus, mais je dus craindre que tous les bergers aujourd'hui ne fussent à barbe blanche...

Plaisir de contempler le porche de Saint-Trophime. Jadis je l'avais mal vu. Beauté de certains animaux fantastiques (des tarasques ?). La sculpture romane me ravit toujours. C'est la plus chrétienne qui soit, et aussi la plus proche du grand style. Colonnes, frises, fleurs, pieux personnages, scènes familiales, tout me transporte dans ce porche vétuste.

Grand charme dans le cloître où nous errons ; quelques restaurations. Le plus ancien côté est le plus beau. Ce cloître ne le cède en rien à ceux de Rome (pour la sculpture, il vaut davantage). «A quoi sert un cloître ? me demandait l'abbé de la Trappe. — A se promener ! — Ah ! voilà bien. Il sert à tout sauf à cela : nous y faisons des processions, des prières, nous y passons en range. C'est le centre de la maison...» (Une *Adoration* de Finsonius, fort belle, dans un bas-côté ; tout barrésien, jadis, je recherchais les Finsonius ; j'en avais vu à Aix, mais celui d'Arles m'avait échappé.)

Place de l'Hôtel de Ville, assez romaine et pure ; obélisque au centre, complétant l'illusion. Fameuse voûte plate de l'Hôtel de Ville. Musée lapidaire ; joie de revoir les Danseuses.

Enfin, nous descendons aux Alyscamps. On n'a pas, malgré tout, tant abîmé ces lieux — ou bien les souvenirs y restent si puissants qu'ils sont indestructibles. L'usine sacrilège se cache dans les feuilles. Dès l'arrivée dans l'Allée des Tombeaux, le pas se fait plus recueilli, plus lourd. J'eusse aimé plus de solitude ; quelques enfants joueurs profitaient des vacances. Les arbres sur les tombes, que je croyais des cyprès, sont des peupliers entremêlés d'aubépines, en ce moment fleuries. Le soleil perçait l'ombre, mais les pierres antiques pavant l'allée, les sépulcres rustiques, pierres grises, poreuses, ne resplendissaient pas. La mort ici s'ennoblit extraordinairement. Rien ne parle davantage à l'âme que ces sépulcres vides, alignés dans les herbes, parfois cachés par elles. Ceux qui bordent la route ont gardé leur couvercle massif, aux quatre coins relevés. Joie de trouver, dans le petit jardin précédant Saint-Honorat, une foison d'iris.

En Arles, par toute la ville, l'aventure sourd. Les gens paraissent s'ennuyer (le commerce est absent), mais la jeunesse et l'amour ne semblent point éteints... Des gardians endimanchés circulaient dans les rues (assez lourds..., rien qui rappelle ce que me disait M. G. après son séjour chez Baroncelli).

Le ciel par malheur se couvrait quand nous entrâmes au théâtre, et les colonnes si pures, si sonores, ne recevaient guère de lumière... La plus grande admiration de Michel, ce fut les Arènes. Je ne sais pas comparer mes joies, ni l'énormité des monuments, mais ces Arènes m'ont donné autant de bonheur que le Colisée vu cent fois. Le plus beau fut de voir, du sommet des gradins, la Provence. Douceur de l'horizon, nuances vertes et roses des terres, sillon du Rhône dans les champs.

Rentrés à Marseille le soir, nous nous livrons aux joies de la Cannebière et tournons dans le Vieux Port. Cafés où des Chinois sont atta-

blés ; coins où des nœris jouent aux cartes, nègres, arabes. Atmosphère de pègre où les metteurs en scène de cinéma n'ont qu'à cueillir.

Le lendemain, nous sommes à Toulon... Je ne saurais me lasser du quai Cronstadt, pour moi un des plus beaux endroits du monde. Je m'y baignai de lumière, de souvenirs. Nous ne fîmes qu'errer, et par les rues étroites montant vers le théâtre, et sur le quai, toujours, dont la splendeur attire. J'aurais aimé que Michel visite un bâtiment de guerre, mais l'heure ne s'y prêtait pas. Marins permissionnaires (nous étions samedi). (Point d'émotion à les voir.) Charmants bazars du quai. Nouveaux libraires, bouquinistes. Toulon devient intellectuel. Moins de figures crapuleuses qu'à Marseille... mais cependant ? La rade merveilleuse, où l'or du soir et les mâts composent si souvent des tableaux prodigieux, vient d'être déshonorée. Il y avait un banc de terre près de la passe faisant partie du «Petit Rang». On y a planté des cyprès (ou des mélèzes). Hérésie. Stupidité ! O marines de Claude ! ô végétal irrégulier !

Toulon-Nice par le train. Depuis Saint-Raphaël, Michel contemple Agay, Théoul, Anthéor, le Trayas, points peut-être les plus surprenants de la côte et pas encore déshonorés.

Marthe B. nous attendait à la gare. Dès qu'on arrive ici, la beauté de la race vous frappe. Les jeunes cyclistes sont nobles, air dégagé, distingué... Le boulevard de la Victoire, fête incessante, grouille. Après dîner, nous retrouvons place Masséna Roger Martin du Gard. Conversation et promenade exquises... Ma demande de renseignements sur le Maroc, où il aimerait aller vers l'automne, *Les Thibault* enfin achevés ; depuis près de deux ans que nous nous sommes séparés, il n'a pas arrêté d'y peiner. Nous parcourons la Promenade des Anglais. Nous pénétrons dans le vieux Nice, et finissons par nous asseoir dans un café populaire du boulevard des Italiens, où joue un orchestre charmant. Romains (qui habite Nice en ce moment) y vient souvent le soir. Martin en parle avec estime. C'est en vain que je fais des réserves. Parlons de Montherlant longuement. Je dis ce que je sais (Renaud Icard, l'autre jour, me parlait de lettres qu'il a de M., où lui-même se traite d'écrivain le plus considérable du jour..., et cela dès ses débuts...). Le côté «froussard» de M. intéresse Martin, qui lui-même, il l'avoue, est sensible à bien des craintes. Il excuse M. pour le nom qu'il porte, ses relations, le besoin nécessaire de camoufler... Prétend aussi avoir trouvé chez Montherlant certains accents de tendresse qu'il veut toujours cacher et qui le montrent sous un aspect bien différent de la légende. (Cela m'étonne un peu.) J'évoque l'Italie. Rien ne me touche davantage. Rien ne vit plus chaudement dans mon souvenir. Sans effort, là-dessus je peux être

éloquent. Je parle avec abondance et passion. Mes paroles peuvent brûler car moi-même je brûle (Michel me dit ensuite : «Martin te dévorait des yeux»). Je laisse en le quittant le manuscrit de *Joseph* à Martin, qui nous dit : «A demain».

Le jour de Pâques, avant midi, visite à T. Gab dans le pensionnat où il est employé. Il nous emmène à son café habituel. Impression de déchéance — il n'a pas l'air malheureux... Même ruiné par la boisson, la maladie, les débauches, un homme qui porte quelque étincelle se reconnaît, je pense. Un certain feu ne s'éteint point. Chez cet homme, hélas, nul souvenir de grandeur.

L'après-midi, nous la passons à Cannes. Plaisir de voir des yachts luxueux ; mais le plus beau — et cela reste une de mes plus grandes impressions de la mer — fut l'incursion que nous fîmes sur le môle qui entoure, à droite, le petit port. La mer se gonflait devant nous en vagues régulières et semblait prolonger les bords harmonieux des collines de la Napoule. La lumière, les ombres, le relief, tout composait un merveilleux paysage, un des plus beaux que j'aie vus.

Nous dînons le soir à Nice avec T. Gab, et retrouvons derechef, ensuite, Martin du Gard. J'ai cité plus haut ce qu'il me dit sur mon *Joseph*... Ce soir, il était moins excité (peut-être avait-il regretté ses excès de langage du soir précédent...). Il était d'ailleurs un peu las et fut moins brillant. Nous emmène à Riquier voir le monument aux morts taillé dans le rocher. Nous parle de Matisse, dont la villa dominant la mer est la plus belle maison de Nice ; nous raconte l'histoire d'une petite bohémienne qui devint modèle de Derain. Dans un petit café de la place Masséna, nous parlons de Gide. Martin lui reproche la peine qu'il a faite autour de lui (ceci pour excuser, peut-être, l'existence qu'il mène, lui, près de sa femme). Il ajoute que, moi si libre, si dégagé de tout (mon charme, pour lui, c'est ma franchise, mais il la trouve exagérée), je ne peux sans doute pas comprendre certaine crainte de peiner qui oblige à l'hypocrisie... «Oh ! dis-je, sur le terrain religieux, autrement grave que le terrain moral, je suis obligé de biaiser, mes parents croient que je pratique la religion, je fais semblant d'aller à la messe. Je ne peux pas leur faire une peine qui serait inconsolable... — Ah ! me dit-il, cela me fait plaisir de voir que vous aussi vous avez dans votre vie quelque chose qui vous oblige à jouer la comédie !»

Michel parla peu dans ces soirées avec Martin, mais écouta beaucoup. Peu d'hommes donnent une telle impression d'humanité, de maîtrise ; une certaine veine populaire se mêle en Martin à la pensée, au style. Il remplit l'entre-deux. (Mais c'est un *homme à principes*, malgré son

manque de préjugés.) Plusieurs fois, il regretta que nos soirées à Nice fussent toutes occupées par lui..., mais je le convainquis que les plaisirs que nous goûtions avec lui compensaient largement les autres.

Lundi de Pâques, pluie... Autocar jusqu'à Monte-Carlo. Route en partie voilée par la pluie. Descendons à Monaco. C'est le Grand Prix automobile. Bruit formidable des autos. Masse des gens venus des environs. Tous d'assez bonne humeur malgré le temps. Les beaux visages ne manquent pas. La pluie, le ciel noirci ne peuvent rien sur la beauté. Montons à la principauté : charmante place d'opérette, gardes en rouge et bleu, suisses pompeux, vieilles bombardes, tas réguliers de boulets. Descendons voir le Musée océanographique. L'aquarium, qui m'avait laissé un souvenir ébloui (regret de ne pas avoir vu celui de Naples...), m'enchantait encore davantage. Le luxe de ces poissons, la splendeur, l'éclat des écailles dont certaines éblouissent et dont d'autres confondent par leur délicatesse, est une fête. Leurs formes, toutes bizarres, imprévues, étrangement ciselées, surprennent, émerveillent. Certains poissons des mers de Chine, aux côtés découpés, pareils à des oiseaux, semblaient battre de l'aile. Teintes nacrées, couleurs vives bordées d'arc-en-ciel, couleurs se complétant, zébrures miraculeuses ; les cris d'admiration se multiplient sans se lasser. Coquillages, algues, plantes vivantes. Les actinies jouaient de l'éventail... (Je viens de lire, dans *La Mer* de Michelet, des pages sublimes sur la faune marine.) Ce qui me frappa le plus, ce furent les congrès. L'aquarium en possède beaucoup ; demi-enfouis dans les rochers (ici en forme de tuyaux), ils attendent, bouche ouverte, le passage des proies. Impression surnoise de cruauté : les gargouilles les plus féroces feraient moins peur. (Certains poissons fantastiques du Japon faisaient prendre en pitié un monstre imaginé sous forme d'homme et d'animal, rapporté du Japon peut-être, et conservé dans une vitrine.) Leçons de la nature.

La pluie toujours affreuse... Nous arrivons en car à Menton. Un hôtel assez médiocre, devenu «Auberge de la Jeunesse», nous reçoit. Promenade sous la pluie dans les rues désertes. Le lendemain est meilleur ; charme du port, de la ville toute italienne et rose. Visite à Mme V.. Sur le mur du salon, un portrait du colonel de La Roque nous fait peur.

... Curieux de tout, premier levé, jamais las. Est-ce le seul fait du voyage, ou l'air marin qui me change ? Allons en car jusqu'à Roquebrune, où une amie de Pontigny, Mme B., nous attend (Martin nous avait signalés). Villa charmante au-dessus de la mer ; jardin presque exotique. Sanctuaire qui serait merveilleux pour le travail, mais Mme B., femme sympathique, est, il faut s'en convaincre, une femme fourvoyée

dans les lettres, une cuisinière qui déraile. Malheureuse en ménage, embarrassée par des questions d'argent, elle vit seule ici devant une œuvre à faire, d'où, à mon sens, il ne sort pas grand'chose. Tragique, pitoyable. O rangs épais de ceux qui se figurent avoir une œuvre à faire ! Conversation d'ailleurs agréable. Elle nous montre un poème ; il est absurde. Reçoit la visite d'une amie, vraiment belle — genre sauvage, élégante. Flatté — faut-il l'être ? — de l'attention soutenue de l'amie. (Cette personne avait le culte des chats...)

A Monte-Carlo, Michel prend le train pour Lyon, ravi de son voyage ; moi, je rentre à Menton après avoir erré dans les fameux jardins... déserts.

Le lendemain, qui fut pluvieux, j'émigrai. Michel et moi, la veille, avions découvert une autre Auberge de la Jeunesse au milieu d'un jardin, sur la hauteur, dominant la mer. On me donna une chambre ravissante, dans un chalet au grand balcon de bois ; c'est là que j'écrivis certaine conférence sur la survie... L'hôtesse m'avait annoncé, pour le soir ou pour le lendemain, vingt ou vingt-cinq garçons et filles... Je me souviens du repas du soir. J'étais avec les hôtes à la salle à manger (j'entendais quelques campeurs, qui venaient d'arriver, dans une salle voisine). Ce soir-là, peut-être à cause du travail ou de la pluie, ou de l'éclaircie maintenant survenue, je me sentais plein de désirs variés... Je tirais mon carnet pour y noter des phrases sur *Joseph*, et je lisais dans Saint-Simon un passage étonnant sur la fondation de Marly et de Versailles qui me faisait sauter de joie. Par timidité, je ne trouvais rien à dire aux nouveaux arrivants, que j'entrevis à peine dans le jardin, — et je sortis rôder.

Le lendemain fut laid encore. J'en profitai pour lire du Platon, et le roman de Moravia (*Les Indifférents*) que m'avait prêté Mme B..

... Le soir, enfin, la troupe parvenue, je sortis avec deux jeunes gens. Sans intérêt, hélas ! Peut-être étaient-ils cependant les plus cultivés du groupe. C'était une bande d'instituteurs et d'institutrices qui, venus de Paris, n'avaient pas trouvé mieux que de se disputer en route..., et s'étaient fragmentés. Quel esprit de corps ! Quelle union d'intellectuels ! Des jeunes filles les accompagnaient. Beaucoup étaient vulgaires... Le lendemain matin, promenade fort longue sur le sentier du bord de mer qui de Menton court parmi les rochers jusqu'à Roquebrune. Je pensais en marchant que Gide vient souvent là en hiver... Je m'arrêtais pour lire ; trouvais en route des enfants « faisant de l'herbe ». Au début de l'après-midi, tout impromptu se décida une excursion en Italie. Je ne pouvais refuser. Un grand taxi nous emmena, trois institutrices, deux instituteurs et moi. Je promettais de faire l'interprète. Cette

plongée en Italie, où tout était symbole à mes yeux, où le moindre détail parlait à mon cœur, fut un délice. On fut à San Remo (par Vintimille, Bordighera, Ospedaletti). Ce qui frappe, aussitôt passé la frontière, c'est la différence du paysage, beaucoup plus rocailleux, plus grave. Finis les villas, les hôtels ; des cultures apparaissent sur les moindres morceaux de terre ; plus de jardins d'agrément (pourtant, quelques dattiers, parfois, d'une exubérance extrême, et aussi, dans les champs, des palmiers nains). Au sommet des collines, des villages suspendus, teintés de bleu, de rose, comme on en voit partout en Italie. Cette côte est sans doute moins belle que la française ; je crois pourtant la préférer, et pour sa gravité, sa pauvreté (ici on se sent plus prêt de la nature), et par amour de l'Italie. L'étalage des magasins, l'antiquité des boutiques, les devantures décolorées, tout disait la pauvreté ; les attelages archaïques, la rareté des autos, le costume des gens. Et cependant nous étions alors en « pleine guerre » éthiopienne, le peuple avait un air de bonheur, d'insouciance. Toute forme italienne aussitôt à mes yeux, à mon cœur évoque la volupté la plus brûlante. A San Remo, mes compagnons achètent des cartes postales patriotiques (photos somptueuses) dont la bêtise est grande, et de tonitruants portraits de Mussolini, qui chez nous passeraient pour des caricatures. Plaisir de manger une « cassata » dans un salon de thé. Je retrouve toute l'Italie... jusque dans la roublardise du gérant qui voulait nous extorquer dix lires. (Sur la route, petite panne ; nous descendons, plaisir divin de parler à deux petites filles.)

Bon nombre de séminaristes en promenade passaient ; mes compagnons hurlaient ; mais ces braves Italiens prenaient cela pour des amitiés, répondaient en riant. Plusieurs beautés — c'est inévitable — arrêtaient mon cœur. Rien que mettre le pied en Italie électrise. En noir, seulement le nom dans un livre me touche. Je ne suis amoureux de personne, mais je le suis de l'Italie. Chez un épicier, sur mon conseil, ces demoiselles achètent un « panetone », dont je reçois une partie comme un précieux viatique. A la frontière, un soldat bellâtre — carabinier — claquait sans cesse des talons, car nous avions d'abord paru l'admirer. Tout l'Italien était là, dans ce mélange de fatuité et de gentillesse.

Nouvelle promenade solitaire, le matin, au bord des eaux. Départ l'après-midi, arrêt à Roquebrune, puis à Monaco où je vais voir le jardin exotique, dans les rochers, dominant la ville. Vision prodigieuse de cactus géants aux formes les plus étonnantes, vraies forêts pétrifiées parmi lesquelles, comme dans les tableaux du Douanier, on s'attend à voir paraître un singe ou une bête féroce. Parfois aussi ces cactées poussent des fleurs vermeilles... Ivresse très particulière dans ce jardin très riche ;

tout dépaysé, on erre surpris, embarrassé aussi pour baptiser les choses qui n'ont plus de nom. L'art et le goût ici sont extrêmes. Rien que du sol amassé à grand prix. Très peu de terre. Des ponts jetés sur le vide vont de terrasse en terrasse et dominant la mer. Les jardins de Sémiramis ne pouvaient être plus surprenants... Je vais ensuite au casino de Monte-Carlo voir les salons de jeu, ou plutôt les joueurs — Gabilanez m'en avait beaucoup parlé jadis, puis Martin du Gard. Ces jeux sont un peu en décadence depuis la Crise. Je me représentais fort bien les vieilles passionnées, fossilisées, entourant les tables. Je fus un peu déçu. Les salons étaient pleins, mais surtout de touristes, de gens en vacances comme moi. Assez peu de joueurs invétérés. Je vis pourtant un homme dévorant dans un coin un sandwich, et quelques vieilles, dont l'une agitée de tics et couverte d'un chapeau de soie puce d'un âge inestimable. Une autre, fort myope, ornée de faux bijoux... Tout ce monde inscrivait les numéros sortants. Je m'attendais à mieux.

Dîner chez Marthe, où je trouve un mot déjà ancien de Martin m'indiquant l'hôtel (à Cimiez) où Gide descendait cette semaine, arrivant de Saint-Louis. Après dîner, comme nous arrivons, M. et moi, au pied du funiculaire de Cimiez, je reconnais dans le train qui descend un haut chapeau. Gide paraît avec Mme van Rysselberghe et Catherine. Ils vont voir jouer *Anna Karénine* et nous emmènent. Gide est bronzé ; il a très bonne mine. Au cinéma, il s'assoit près de Catherine (fort grandie) et lui communique ses impressions ; il lui signale jusqu'aux moindres détails. Elle-même fait d'ailleurs des observations très fines. On sent Gide désireux de la faire profiter de son goût, de son expérience, de la former enfin. Nous aimons assez peu le film d'*Anna Karénine* (Gide a le roman très présent à l'esprit). Ces dames aiment fort le petit garçon mièvre qui joue le jeune Karénine.

Le lendemain matin, assez tard, je monte voir Gide, fort bien installé à Cimiez, et lui porte *Joseph*. Il me raconte son séjour au Sénégal, où il a bien travaillé, où il a lu tous les drames historiques de Shakespeare... Gide s'habille d'un costume clair (un peu couleur raffia), et nous sortons. Il fait très beau. Nous allons à la poste, puis chez Martin du Gard, où nous trouvons Dabit (en tournée de conférences) et Mme M. du Gard. Je peux voir le bureau de Martin, célèbre pour la minutie des classements, l'ordre maniaque.

Gide et moi montons déjeuner avec Mme v. R. et Catherine. Conversation surtout littéraire ; Gide est d'abord un artiste, et il voit surtout l'homme à travers ses œuvres. Tous les livres que Gide a lus, tous ceux dont on lui parle, toujours font jaillir des comparaisons, des souvenirs,

des jugements qui vont au centre de l'œuvre. Alors que bien des gens de lettres (Ungaretti, par exemple) n'admirent et n'aiment quasi rien, la force d'admirer chez Gide est toujours jaillissante. Parle de Tolstoï au sujet du film d'hier, et de bien d'autres ; de Shakespeare, de Renard (m'engage à lire ce *Journal* qu'il faut prendre un temps comme livre de chevet), de *La Double Inconstance* de Marivaux qui vient de l'émerveiller... La petite Catherine écoute passionnément Gide, et le regarde avec ses grands yeux noirs. Peut-être, la regardant, puis-je avoir une idée de ce qu'était Gide adolescent.

Gide fait la sieste ; je le quitte. Dabit doit venir, et ensuite Romains. Ce tantôt, il doit lire un manuscrit à Martin du Gard et causer sérieusement. Il me prête un roman d'Herman Melville, *Billy Budd*, «Gabier de misaine», qui, me dit-il, malgré ses défauts, va me ravir. Il me demande de lui téléphoner le soir. Gide est tout de suite près de la misère, de toutes les misères...

Je monte à Cimiez vers huit heures. Gide achève de dîner. On s'était demandé à table si j'étais susceptible de colère. Mme v. R. me supposait très violent, très «soupe au lait» (quoique très bon, ajoutait-elle). Gide vantait mon impassibilité. Quant à Catherine, lorsqu'elle sut que j'étais professeur, elle pensa aussitôt (et ce n'était point sot) que je ne devais pas être assez sévère avec mes élèves. J'arrivai pour trancher le débat... J'avouai mon regret de ne pouvoir jamais me mettre sérieusement en colère, toujours me regardant du coin de l'œil, ne me prenant jamais au sérieux. Gide est d'ailleurs comme moi, il ne s'est pas mis trois fois en colère dans sa vie. Il ne sait pas ce que c'est que «ne plus se connaître»... «Je suis, dis-je, capable d'indignation... — Ça, je le sais, dit Gide, je le disais à Mme v. R., mais ce n'est pas de la colère.» Au sujet de mes élèves — puisqu'on me croit si bon — j'explique que les punir me faisait plus de peine qu'à eux-mêmes, et qu'ils savaient pleurer pour se faire enlever leurs punitions. Petit succès comique. (Que va penser Catherine de moi ? L'autre soir, elle m'a vu pleurer au cinéma, et l'a dit. Je trouvais pourtant le film bien médiocre. Greta Garbo, il est vrai, était admirable.) Voyons au cinéma un film exquis de fantaisie, où danse Fred Astaire. Je raccompagne à minuit mes amis. Malgré mon insistance, Gide ne s'arrêtera sans doute pas à Lyon au retour. Peu lui importent les gens que je lui vante, il trouve toujours moins de plaisir à causer ; il m'a vu, cela suffit ; il n'eût été à Lyon que pour moi. Nous nous quittons après quelques pas solitaires. Toujours Gide et moi avons de la chance ; cette rencontre l'un et l'autre, inespérée, nous enchanta. Attendons la prochaine. Sans doute, Gide un peu débordé n'était pas

bien libre (que sera-ce à Paris ?), cependant je profitai assez de sa parole, de son exemple (il ne fait, à mes yeux, que grandir), et puisai près de lui le modèle de l'homme qu'il faut être.

Je décidai brusquement de quitter Nice. Aussi bien, les vacances étaient finies déjà (Gide, le lendemain, serait absent)... Dernière promenade dans Nice, ma valise fermée. Je vais à la jetée dire adieu à la mer, et au marché aux fleurs prends une botte de roses rouges qui m'émerveille. Je l'offre à Marthe. Cette femme, à qui la fortune ne sourit plus guère et qui vit assez péniblement, sait vous verser des trésors d'amitié, de sollicitude... Je me sentais enveloppé de tendresse, d'attentions...

Long voyage de retour. Je quitte Nice à 13 h et serai à Lyon à 23 h. Je ne m'ennuie pas et trouve un grand plaisir à circuler dans les couloirs, inspectant les voyageurs des pieds à la tête... Je lis avec émotion *Billy Budd* que m'a prêté Gide, — mythe du héros sacrifié, histoire d'un merveilleux jeune marin que je n'oublierai pas. Sans femme, cette histoire, toute vibrante de l'amour d'un équipage pour un matelot, est pourtant chaste. Admirable exemple de ce qu'on peut écrire avec certain sentiment. Je finis le voyage, causant avec un jeune étudiant lausannois...

(à suivre)

par

Claude MARTIN

AUTOGRAPHES:

GIDE(A.) - Fragment de journal. Manuscrit aut. inédit daté 1895(avec différents jours de décembre). 7 pp. 1/2 écrites au crayon et à l'encre(certaines en recto-verso) sur 6 ff. petit in-4 de cahier d'écolier ligné.

(Catalogue de la vente publique du 24 mai 1986, Galerie Simonson, Bruxelles. Expert: M. Raymond DEGREEF).

Feuillets de tout premier jet, raturés, corrigés(à l'encre pour ceux qui sont écrits au crayon) et qui furent détachés de son carnet de voyage dont il publia un petit volume Feuilles de Route(Florence, Naples, Syracuse, Tunis...) imprimé à Bruxelles en 1897(et non 99 comme on l'écrit partout alors qu'il existe au moins deux dédicaces d'août et septembre 97) /L'erreur de datation, imputable à la Bibliographie Naville(1949) , n'avait pourtant pas été commise par R.Mallet, Correspondance Gide-Jammes(1948), p.322, qui précise la publication: à Bruxelles, fin 1897, par N.Vandersypen. N.d.l.R./ . Ces feuillets détachés étaient peut-être initialement destinés au volume, car en les relisant et corrigeant à l'encre Gide commet le lapsus de dater la première feuille de 1897, qu'il barre ensuite pour 1895, et il ajoute en tête "intercaler p.55". Le texte imprimé ne commencera qu'à: 15 décembre(1895) /Florence/

TRANSCRIPTION DE LA PHOTOCOPIE JOINTE D'UNE PAGE DE GIDE

(le texte en Titre entre barres obliques a été rayé par Gide) :

"/Cette affiche se trouva collée à la porte qui fermait le couloir d'entrée de l'auberge de Covigliano*/

Covigliano

Partis de Bologne à 8^h par un temps douteux, nous sommes retenus ici à cause du brouillard. Le soir s'y mêlant, on n'y voit plus. On se désole d'abord un peu de cette attente; après on bénit le contretemps.-Je regrette de n'avoir absolument pas pu,+++ dans la brume opaque, ~~com~~ comprendre la configuration du pays. A partir de Loiano, nous avons cessé de voir à plus de dix mètres devant nous - Les arbres sortaient des nuages ~~comme/des/fantômes~~ et y rentraient comme des fantômes;- des champs de neige ~~s'appelaient/de plus~~ au loin, /mais on n'en distinguait pas la forme; enfin/ puis comme dans

les Cévennes autour de Lamalou, sous les cultures anciennes des châtaigniers, parfois des parois inclinées de roches schisteuses - /granit je pense - quoique le terrain ailleurs soit schisteux - le rocher débarrassé de mousse et d'herbe, poli, parfaitement plan, /semblant usé par un frottement de glacier ou /la coulure/ l'écoulement d'un ruisseau."

*Il s'agit évidemment de Coviglião , comme plus loin de Loiano, sur la route de Bologne à Florence par le Pas de la Futa (Guide bleu: Italie. 1954, p. 286). C'est là que couchera Lafcadio, suivant à pied cette route dans les Caves (Romans, Pléiade, p. 822).

La description des 7 pp. 1/2 du manuscrit se poursuit en ces termes: "Il décrit la bonne auberge et ses hôtes, - et nous arrivons dans leur chambre, passage hautement évocateur de toute leur relation nuptiale: " Notre chambre est vaste; nos deux lits parallèles - un (léger/raturé/)rideau de simple toile les sépare de la chambre. Toute la nuit bruit incessant de la fontaine(...). Ce bruit qui gêne M. me berce au contraire et je dors profondément." Relisant en 1897 son manuscrit, il biffe M(adeleine) qu'il remplace par Em(manuèle) comme il l'avait déjà fait dans Les Cahiers d'André Walter (sauf pour les Chine) Juste avant d'arriver à Florence, son ancien séjour dans cette ville en 1894 avec Paul-Albert Laurens lui fait remonter à la mémoire ses ivresses campagnardes dans les collines de Fiesole et de Settignano. Maintenant, se promet-il, "il faudra donner toutes ses matinées à l'étude"(voyages de noces !), et le 13 décembre il entame sa visite des Offices "parcourues seulement", mais dont il détaille en une page "l'étourdissement de tant de joies promises"... N.B.: le premier feuillet commence abruptement par une affiche "collée à la porte qui ferme le couloir d'entrée de l'auberge de Covigliano". La phrase est biffée au crayon bleu. Cinquante-cinq ans plus tard, dans la conférence de Naples que nous décrivons ci-après, cette affiche trouvera son épilogue !

GIDE(A.) - A Naples. Manuscrit aut. très probablement inédit de juin 1950 (date de la dactylographie jointe). 13 ff. gr. in-4 (332 x 213) plus un f. bl. en papier vergé italien filigrané Polleri, écrits au recto à

l'encre d'une écriture descendante et tremblante. En 9 bis, un ajout d'une page in-8 de papier ligné. Est jointe la dactylographie complète de 11 ff. avec des corrections non aut. Elle ne reprend pas les passages raturés.

Conférence donnée à l'Institut français de Naples dirigé par Jean Pasquier. C'était lors du dernier voyage de Gide, au retour de Sicile, moins d'un an avant sa mort. Dans cette causerie, il veut s'acquitter d'une vieille dette de reconnaissance "envers sa chère Italie qu'il parcourut si souvent et dont il nous retrace ses voyages en rectifiant au passage une erreur de traduction dont il est responsable: le mot de Goethe arrivant en Italie et clamant: "Enfin je suis né" au lieu de "délivré". Sa découverte avec Paul Laurens, le voyage de noces dont il conte l'histoire de l'affiche citée brièvement dans son carnet de 95 (voir le ms. supra). Il avait cru comprendre en lisant "Qui è prohibita la bestemmia" que l'interdit n'était pas le blasphème mais les rapports avec les animaux. Il terrifia sa femme à peu de frais, dit-il! Il conte ses rencontres avec les écrivains Papini, d'Annunzio dont il brosse un amusant portrait. Mais c'est l'Italie ancienne qui l'attire avec Dante, Virgile. Il a préféré Florence avant Rome qu'il fit pourtant aimer à Maurice Denis. Il termine par des considérations générales sur l'Italie et la France.

/TRANSCRIPTION DE L'AFFICHE DE L'AUBERGE DE COVIGLIAIO:

"Qui e proibita la Bestemmia.

1° Il bestemmiatore e un villano che offende tutti popoli della terra, i quali riconoscono LO DIO come loro Padre e Re

2° e un ignorante che non conosce COLUI che offende, ne il disonore che arraca al proprio paese co suo stolto ed incivile parlare.

3° E un ingrato che offende il suo piu grande Bene Fattore.

4° E un Sacrilego che profana la cosa piu santa che vi sia in Cielo e in terra.

5° E un scandaloso che risegna agli altri offendere il Signore.

6° E un pazzo che opera senza alcun gene.

7° E una calamita che attira sopra di se, sopra la sua famiglia ed il popolo in cui abita, la maledizione del Signore.

Ogni uomo, e molto piu ogni cristiano, a il dovere d'impedire la bestemmia, come ogni soldati ha il dovere d'impedire l'offensa del suo re, ogni figlio quelle del suo proprio padre."

Affiche savoureuse d'un Catéchiste de bonne volonté. Un écho s'en trouve dans "ce que le curé de Covigliajo appelait: les bonnes actions." (Caves, Romans..., Pléjade, p. 822.

D.M./

Notre ami AKIO YOSHII a bien voulu nous communiquer quelques mentions de lettres inédites de Gide relevées dans des catalogues de ventes ou de marchands d'autographes.

Au catalogue de la vente du 6 décembre 1984 à l'Hôtel Drouot (Bibliothèque d'un curieux. Dix-neuvième siècle. Livres, documents, autographes. Première partie. Experts: MM. Claude Guérin et Thierry Bodin), n°140: ex. des Feuilles de route 1895-1896 avec envoi autogr. " à Jean Lorrain / puisqu'il aime aussi / l'Afrique / André Gide. / Juin 1900 " et l.a. de Gide jointe (7 juillet 1900, 2 pp. in-4): je ne connaissais pas l'article de J.L./.../ je veux prendre cela comme un hommage et penser: après tout... si moi je ne copie pas Lorrain, c'est peut-être simplement parce que je ne l'admire pas assez"...

Au catalogue de la vente du 4 mars 1986 à l'Hôtel Drouot (Autographes littéraires, lettres de peintres et de musiciens, quelques livres; expert: M. Christian Galantaris), n°79:

l.a.s. de Gide à M. Llona (Cuverville, 5 novembre 1923, 1 p 1/2 in-8 sur papier rose): au sujet de la publication en volume des Caves du Vatican: "Madame Bussy s'inquiète - et je m'inquiète avec elle -de ne pouvoir revoir les épreuves des Caves pour Broom/.../. N'avez-vous point quelque ami, là-bas, qui pourrait les revoir à ma place/.../ ce qu'on accepte pour une publication en revue n'est plus tolérable pour le volume, qui doit être correct. Car c'est d'après lui qu'on jugera. Faites-vous strict et exigeant..." (Lettre déjà signalée dans le B.A.A.G., n°33, p.91, mais sans aucune citation.)

Au catalogue de la vente du 9 avril 1986 à l'Hôtel Drouot (Collection d'un amateur. Livres et autographes; expert: M. Alain Nicolas), n°149 b: L.a.s. de Gide à un ami (2 mai 1936, 1 p 1/2 in-8). Il recommande de publier Ph. Berthelot dans Marianne et évoque la petite Catherine Van Rysselberghe.

N°153: L.a.s. à Bréal (Londres, 5 mai 1934, 4 pp. in-8): Gide a été très affecté par la terrible opération qu'a dû subir son ami Simon. "... Quel réconfort j'ai puisé dans ta lettre ! Je n'ai pas conscience de la grande "importance" que tu accordes à mes écrits. Ou du moins, je ne l'avais pas; et c'est ce qui me permettait de les

écrire . Durant près de quarante ans j'ai parlé dans le désert; à présent que je me sens écouté, je n'ose plus rien dire. J'ai cité plus d'une fois cette phrase de Renan: "pour pouvoir penser librement, il faut être sûr que ce que l'on écrit ne tirera pas à conséquence". /.../ Je me sens circonvenu et guetté de toutes parts; l'orthodoxie marxiste me paraît aussi préjudiciable à l'oeuvre d'art que la catholique; plus encore. Il y a là un conformisme qui me paraît, pour un temps, opportun; mais auquel mon esprit ne peut se soumettre; dont pourtant il est peut-être dangereux de dénoncer trop vite le danger." (Lettre déjà signalée dans le B.A.A.G., n° 59, p.447, mais avec une citation moins étendue.)

N° 154: L.a.s. à Auguste Bréal (Paris, 28 nov. 1937, 1 p. 1/2 in-4, à son en-tête, enveloppe): Son correspondant a récemment été victime d'un sérieux malaise cardiaque: "...j'ai lu ta lettre larmes aux yeux et coeur battant...cher rescapé ! /.../ Par le même courrier", il lui adresse " le petit volume de Thomas Mann que j'ai préfacé mais non pas traduit. Tu y verras des pages sur l'Espagne qui sans doute feront plaisir à Carmen et à toi."

N° 155:L.a.s. à Henri Van de Putte (Paris,s.d., 4 pp. in-12 sur papier deuil: Il vient de retrouver l'ouvrage de son correspondant, à son retour à Paris,"après le long voyage de délices". Il le remercie: "c'est parce que vous êtes jeune et que vous le sentez que votre sympathie m'est précieuse.Vous avez l'âme encore tout emplie de musique et de poésie voilà qui est nous plus "inné" que les tristes idées. Tout l'art est de savoir, en nous, joindre les mains des unes et des autres, autrement que pour les querelles, qui ne laissent notre maison habitée bientôt que par bien peu de soeurs.- Chez vous encore tout foisonne - et je m'y plais." /Note B.A.A.G. : Cette lettre est probablement à dater d'avril-mai 1896, après son retour de voyage de noces; Gide y remercie sans doute Vandeputte de son premier livre, le recueil de proses L'Homme jeune, qu'ont publié à Bruxelles les Ed. du Coq rouge. V. la "Correspondance Gide-Vandeputte" présentée par David Roe,B.A.A.G., n°36, 37, 40 et 50.)

La vente d'Editions originales modernes, grands papiers, envois et lettres autographes qui a eu lieu à l'Hôtel Drouot les 26 et 27 juin

derniers comportait 491 numéros - dont 56 de Gide(n°158 à 213). De belles reliures, des envois intéressants(à Marc de la Nux, Pierre de la Nux, Jean-Marc Bernard, Henry Lerolle, Henriette Roggers, Henri Van de Putte, Henri de Régnier, Eugène Montfort, Octave Mirbeau, Marguerite Audoux, Jean Bergue, Léon Bailby, André Suarès, Georges Gabory, Sam Quinchon et Simon Bussy); plusieurs provenaient de la grande vente de la collection du colonel Sickles en juin 1983(v. B.A.A.G. n°60, pp.565-8). On y remarquait surtout un exemplaire de la rarissime originale des Cahiers d'André Walter(n°158), un ex. des Feuilles de route 1895-1896 dédicacé en 1912 à Pierre de la Nux(n°163), un ex. du premier tirage ("presque entièrement détruit moins 12 exzemplaires") de La Symphonie pastorale (avec envoi autogr. à Suarès)(n°186)...A trois volumes étaient jointes des lettres de Gide, inédites: carte postale autogr. à Pierre de Lanux envoyée d'Espagne en 1910("Je serai de retour dans 3 ou 4 ou 5 jours.Vous recevrez un paquet de 20 ex. de l'Os. W. que vous garderez jusqu'au revoir...")(n° 176); l.a.s. à Pierre Dauze, fondateur en 1897 de la société "Les XX" ("...c'est une réussite merveilleuse, cette Isabelle inattendue...C'est dans votre belle édition que je me relirai, si j'atteins un âge où je prenne plaisir à me relire...", enveloppe conservée)(n°180);carte postale de Calvi(Vue prise de la plage), adressée à Sam H. Quinchon ("Calvi 15 sept.31. Hélas ! j'arrive ici trop tard. Et reviens par le premier bateau. A bientôt j'espère. Tout cordialement. André Gide") (n° 206).

Notre ami Bernard DUCHATELET (Brest) nous signale que les deux lettres (inédites) de Gide, dont le B.A.A.G. n°16 (juillet 1972, p.16) avait publié la description d'après "un ancien Bulletin d'autographes de la Librairie Charavay" de date inconnue, étaient en fait extraites du bulletin n° 696, de février 1957, de cette librairie, - et que ce numéro 26.182 décrivait une troisième lettre, également inédite; voici ce texte:

L.a.s. "A.G." à un ami, Berlin, 30 octobre 1932, 1 p. 1/4 in-fol.
"...Heureux que les Pages de mon Journal t'aient intéressé. Mais ce que tu me dis(à propos de la Russie) sur la lente évolution "comme en

C.MARTIN:CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

histoire naturelle" est terriblement controversable. Il n'est pas aujourd'hui d'adage plus combattu par les naturalistes eux-mêmes que celui qu'on tenait hier encore pour intangible vérité: "La nature ne procède pas par bonds" - Natura non fecit saltus..., c'est même sur ce point, tu le sais, que les théories de Darwin, à l'usage, se sont montrées le plus vulnérables. Il serait parfois périlleux de s'y cramponner. Beaucoup à dire là-dessus... Nous en parlerons un jour à loisir. Mais ne dis pas: "Je sais que seule l'évolution prudente permet les progrès solides"; car tu ne le sais pas du tout. La prudence est parfois de courir - ou de sauter..."

Relevé dans le Catalogue de la Vente publique du 24 mai sdernier, à la Galerie Simonson de Bruxelles (Expert: M.Raymond Degreef)

A QUI CETTE LETTRE ?

Notre sociétaire M.Jean PENARD (177, rue de Versailles, 92410 Ville d'Avray) a bien voulu nous communiquer la photocopie d'une lettre (inérite) de Gide, qu'il avait acquise en 1955 chez un libraire du Caire, privée de son enveloppe. Il souhaiterait (et nous souhaiterions avec lui) en identifier le destinataire. Problème apparemment difficile, mais peut-être la sagacité d'un de nos lecteurs nous mettra-t-elle au moins sur une piste ?... Voici le texte de cette lettre:

Cuverville-en-Caux

19 févr. 18

Cher Monsieur,

Je m'inquiétais - m'irritais même un peu, je l'avoue - de ne recevoir de vous aucune réponse. Mais votre aimable lettre de ce matin, en expliquant votre silence, témoigne d'un bon vouloir auquel je ne laisse pas d'être profondément sensible. Je vous renouvelle donc ici l'assurance de mes sentiments bien cordiaux.

André Gide.

EDITIONS ET REEDITIONS

Aux Editions Gallimard

André Gide, *Les Cahiers et les Poésies d'André Walter*, éd. établie et présentée par Claude Martin (Préface, pp.7-26; "Les Cahiers d'André Walter", pp.27-162; "Les Poésies d'André Walter", pp.163-180; "Journal inédit d'André Gide au moment de la composition des Cahiers d'André Walter", pp.181-218; Dossier: Chronologie de la vie d'André Gide, pp.221-231; Bibliographie, pp.232-238; Notes et variantes, pp.239-268; Index des noms cités dans *Les Cahiers d'André Walter*, pp.269-272; Documents (Textes complémentaires, Dossier de presse, Lettres), pp.273-312).

Gallimard, coll."Poésie/Gallimard", 1986. Un vol.br., 17,5 x 11 cm, 317 pp.

Dans la coll. "Bibliothèque des Idées" (vol.br., 22,5 x 14 cm, 623 pp.):

Auguste Anglès, André Gide et le premier groupe de "La Nouvelle Revue Française", t.II: *L'Age critique(1911-1912)*. Texte établi par Claude Martin, Pascal Mercier et Michel Raimond. Le t.III et dernier du grand oeuvre d'Auguste Anglès, *Une inquiète maturité(1913-1914)*, a été remis à l'éditeur et est en cours de composition, pour une parution prévue en octobre prochain.

Le livre d'Auguste Anglès a fait l'objet de nombreux articles. Citons: Jean Chalon, "André Gide: le grand manipulateur de la NRF", *Le Figaro littéraire*, 14 avril; Jean François Revel, "Au début était la NRF", *Le Point*, 21 avril; Raphaël Sorin, "Le souvenir d'Auguste Anglès", *Le Matin*, 22 avril; Bertrand Poirot-Delpech, "Anglès ou la part de l'ombre", *Le Monde*, 9 mai; etc...

Aux Presses Universitaires de Lyon

La critique a fait un accueil plus favorable encore à l'autre livre d'Auguste Anglès, paru en même temps aux PUL:

Circumnavigations(Littérature,voyages, politique 1942-1983). Avant-propos de Jacques Robichez (vol.br., 24 x 15,5 cm, 360 pp., ill.). Textes recueillis et présentés par Vital Rambaud, Pascal Mercier et Claude Martin. Parmi les quelque soixante-dix articles qui composent

l'ouvrage, une douzaine sur Gide ou la NRF.

Cinquième titre de la collection gidienne des PUL, La Correspondance André Gide - Francis Vielé-Griffin (1891-1931), éd. établie, présentée et annotée par Henry de Paysac (vol. br., 20,5 x 14 cm, 168 pp., ill.).

La collection s'enrichira l'hiver prochain de la Correspondance André Gide - André Ruyters (1895-1950), éd. établie, présentée et annotée par Claude Martin et Victor-Martin Schmetz (deux volumes d'environ 900 pp., ill., publiant 583 lettres inédites).

Au Centre d'Etudes Gidiennes

Vient de paraître, sixième volume de la collection "Gide/Textes" (vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 192 pp., ill.) la Correspondance André Gide-Théa Sternheim (1927-1950), éd. établie, présentée et annotée par Claude Foucart. Entièrement inédite, cette correspondance avec "Stoisy" se compose de 86 lettres.

Dans la même collection, à paraître à l'automne: la Correspondance André Gide - Anna de Noailles (1902-1928), éd. établie, présentée et annotée par Claude Mignot
En préparation, à paraître en 1987, l'édition procurée par Martine Sagaert, de la Correspondance de Gide avec la famille de Charles-Louis Philippe (plus de cent lettres 1909-1936, également inédites).

Aux Lettres Modernes - Minard

L'imprimerie caennaise des Lettres Modernes ayant été victime d'un attentat, la fabrication du livre d'Alain Goulet, Fiction et vie sociale dans l'oeuvre d'André Gide (qui doit constituer le "cahier" de l'AAAG pour 1984-85) subit un gros retard: le volume ne pourra paraître qu'en décembre prochain. Egalement retardé le, le cahier n°8 de la série André Gide, dont le manuscrit avait été remis à l'éditeur par Claude Martin en septembre 1985 et qui, sous le titre: Sur "Les Faux-Monnayeurs" (II), rassemble la première moitié des "actes du colloque de Paris" de janvier 1984 (textes d'Alain Goulet, Robert Mallet, Etienne, Marcel Arland, Daniel Moutote, Elaine D. Cancalon, W. Wolfgang Holdheim, Eric Marty, Josette Borrás, Raymond Mahieu,

Andrew Oliver, Pierre Masson et David Steel). Le directeur de la série s'efforcera d'obtenir de l'Editeur que la fabrication du vol.9(seconde moitié des "actes" du colloque: textes de Jacques Drouin, Jean-Louis Curtis, Dominique Noguez, Jean-Louis Backès, Catharine Savage Brosman, Alain Goulet, Patrick Pollard, Raymond Gay-Crosier et Christian Angelet) rattrape le retard pris...

(Signalons à nos Sociétaires que, malgré le retard de notre "cahier 1984-85", notre "cahier 1986" paraîtra bien l'hiver prochain: dans la série des Cahiers d'André Gide(vol.12) aux Editions Gallimard, éd. établie, présentée et annotée par Jean-Claude, avec une préface de Claude Sicard(le t.II, 1913-1949, vol. 13 des C.A.G., étant programmé pour 1947).

/Notes sur LES CAHIERS ET LES POESIES D'ANDRE WALTER, édition Claude MARTIN, N.R.F.

Si les qualités de la collection Poésie/Gallimard (clarté, rigueur, maniabilité) ne sont plus à vanter, on se doit de saluer ici tout particulièrement l'édition présentée et établie par Claude Martin des Cahiers et des Poésies d'André Walter. Les Gidiens les connaissent et bien sûr les reliront avec intérêt, mais n'en apprécieront pas moins l'excellent éclairage donné par le préfacier, quant à une oeuvre de jeunesse certes, mais qui contient déjà "les thèmes qui ne cesseront de reparaître dans tous les livres, jusqu'au testamentaire Thésée". Il était bon également, pour les non-initiés, de souligner à la fois les circonstances historiques, familiales, mais aussi intimes dans lesquelles l'oeuvre parut, les intentions de son auteur, ambitieux sans doute de réinventer le genre romanesque, et l'accueil réservé, en 1891, à un texte qui put paraître étrange, et à quelques-uns d'une richesse porteuse d'espérances.

Quant aux poèmes, "d'un clavecin grêle mais toujours accordé", qui n'y voit, dans l'alternance de fidélité classique, de liberté choisie et de souffle plus large en forme de prose poétique, les expressions contradictoires de notre siècle.

II

L'heureuse idée qu'ont eue les Editions Gallimard de republier l'ensemble des Cahiers et Poésies d'André Walter ! Que n'ont-elles réalisé leur projet jusqu'au bout ! Cette édition de modeste apparence, trop à l'étroit et trop au large à la fois dans une collection populaire, est précieuse à plus d'un titre. Si le texte en semble d'un autre âge, la Préface de Claude MARTIN, offerte à Michel DECAUDIN, si riche, précise et chaleureuse, fait ce qu'il faut pour le tirer de ses langes. Mais ce qui fait d'elle une édition sans prix, comme eût dit Charles Du Bos, c'est la bonne fortune qu'il a eue de publier en Appendice le Journal inédit d'André Gide au moment de la composition des "Cahiers d'André Walter" (p.181-218), soit l'intégralité du "Cahier 4" du Journal inédit d'André Gide, le plus significatif sans doute des douze Cahiers inédits du Journal 1889-1939.

Il est peu d'histoire plus captivante pour le critique littéraire et l'amateur du Livre que celle que font entrevoir les sept premiers Cahiers manuscrits du Journal, que Gide réserva dans la publication de ses Oeuvres complètes en XV volumes et qui depuis sont restés inédits, conservés avec cinq autres et l'ensemble du manuscrit au Fonds Gide de la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet par François Chapon. C'est, sous une forme précise, inventée au jour le jour, l'histoire de ce que Sainte-Beuve, dans son Portrait de Chateaubriand a nommé "l'accès au premier chef-d'oeuvre". Cette entrée en littérature, au prix de tant d'efforts heureux couronnés par l'oeuvre inaugurale de toute une production : Les Cahiers d'André Walter, (suivis bientôt par Les Poésies d'André Walter, jalon vers Paludes), nous fait assister à la naissance de ce que les Romantiques nommaient, dans leur enthousiasme, le "génie" et que notre temps a analysé comme le moi créateur d'un poète et écrivain. Synthèse d'autant plus féconde, dans le cas de Gide, qu'elle apportait une solution au problème de l'impasse poétique de la fin du XIXème siècle en France (Crise des valeurs symbolistes, analysée par Michel DECAUDIN à la suite de l'oeuvre de Mallarmé) et qu'elle constitue une contribution importante à la création de l'art littéraire moderne du roman. Car les problèmes du Moi gidien, qui sont en fait ceux de son

ouverture à un art littéraire original, doivent leur importance à ce qu'ils sont ceux de toute la génération qui eut vingt ans vers 1890 et concernent la création de l'oeuvre d'art du XXème siècle.

Le grand public imagine avec candeur que les chefs-d'oeuvre sortent tout armés de la tête des poètes ! En fait ils sont l'objet d'un travail secret mais d'autant plus improbable qu'ils sont affrontés esthétiquement à l'impossible. Avant, il n'y avait rien, l'horizon était bouché. Et voilà que, par un homme, miraculeusement, paraît ce qui apparaîtra rétrospectivement comme la Pierre angulaire d'une vaste production. C'est cette nuit native de l'oeuvre qu'éclairent, d'une lumière quasi expérimentale, les scrupuleux premiers Cahiers du futur André Gide. Nulle lecture n'est plus émouvante.

Le 1er Cahier, marqué dubitativement au crayon plus tard par Gide: 1887 ?, est longtemps resté vide, avant d'être réemployé lors du voyage poétique à Tunis en 1893: soit que le jeune poète, gêné par la rime, restât sec devant la page blanche, soit plutôt que sa production encore balbutiante, mêlée aux notes du Cahier 5, autobiographique, ne lui semblât pas mériter la transcription. De même pour le Cahier 2, consacré en projet à des essais de prose rythmée, et qui s'en tint à la dédicace à Madeleine. Le Cahier qui s'est développé le premier est le 5ème, cahier autobiographique, ancêtre du Journal 1889-1939, entrepris en Rhétorique à l'Ecole Alsacienne à la rentrée 1887. La première production personnelle qui s'y manifeste dès octobre 1887 aux premières pages du cahier - *Nascuntur poetae* ! - est celle de deux charades, petites pièces comiques à deux ou trois personnages, pour un public familial ou scolaire, ancêtres vraisemblable des "soties" de 1913. 1888 est l'époque d'une importante production de poèmes en vers, où se disent les émois et l'ironie et les ambitions d'un Rhétoricien assez bien doué. C'est en 1889 donc que se réalise le projet d'Alain ou Allain, mêlé à l'autobiographie d'abord, puis dans un cahier séparé: le Cahier 4, que nous présente Claude MARTIN. Ce Cahier du second Alain se développe surtout pendant les vacances, engendrant les deux cahiers du futur roman: le Cahier Blanc, et le Cahier Noir, qui se modélisent respectivement dans un Cahier 3, composé d'extraits recopiés du

Cahier autobiographique, puis dans le présent Cahier 4. Tandis que ce dernier, celui de la folie et de la mort, se développe à partir de juillet 1889 en poussant le roman, du moins son projet, à son terme, l'autre, celui de l'idylle vécue, constitué des moments tendrement passés dans la pensée de Madeleine depuis deux ans, est rapidement recopié du Cahier 5 autobiographique, réduit à sa dimension sentimentale. Ainsi, fin 1889, se présente le schéma d'Alain, conservé jusqu'à la retraite créatrice de Menthon Saint-Bernard en juin 1890. Courant 1889, Gide a réalisé avec Louis, le futur Pierre Louÿs, *Nous Deux*, publié par Alain Goulet dans *Les premiers vers d'André Gide*(1888-1891), *Cahiers André Gide* I, pp. 123-149, puis le *Subjectif*, pendant de l'*Objectif*, étudié par Jacques Cotnam dans: *Le Subjectif ou les lectures d'André Walter*(1889-1893). *Op.cit.*, pp. 15-113, moins directement impliqués dans la genèse du premier chef-d'oeuvre. En revanche le Cahier 6, recueil de pièces achevées contient plusieurs textes repris dans l'oeuvre, extraits du *Voyage en Bretagne*, *Val Richer*... A l'automne de 1889 s'ouvre un nouveau Cahier, le 7ème, qui, ultérieurement reclassé 1er Cahier, ouvrira l'édition du *Journal* 1889-1939 dans les *Oeuvres Complètes* et dans la *Bibliothèque de la Pléiade*. C'est lui qui conduit au titre définitif du roman: *Les Cahiers d'André Walter*, et au départ pour Menthon Saint-Bernard.

Daniel MOUTOTE/

BIBLIOGRAPHIE

André Gide - Francis Vielé Griffin, *Correspondance* (1891-1931). Edition établie, présentée et annotée par Henri de Paysac. Lyon, Presses Universitaires d" Lyon, 1986. XLII-118 pp., ill. h;t;, 98 F./ 87 lettres en majeure partie inédites; des extraits de celles de Gide avaient été publiés en 1957 dans une revue américaine. Ce nouveau volume de la collection gigienne des P.U.L. peut être obtenu au prix préférentiel de 80 F., franco de port, auprès du Directeur des publications de l'AAAG, 3 rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon, en joignant à la commande un chèque à l'ordre de l'AAAG./

Vu dans le catalogue: Livres anciens et modernes, de Bernard FRANCOIS, Ancey - BP 5 21410 Pont-de-Pany de mai-juin 1986:

355.GIDE André, Pages de Journal.1939-1942. New York(Edited by Jacques Schiffrin), Pantheon Books inc. 1944.(170 pp.. In-12, toile verte de l'éditeur,dos orné de filets dorés.Véritable édition originale(Achevé d'imprimer 15 juin 1944).L'édition parue à Alger chez Charlot porte comme Achevé d'imprimer la date du 30 septembre 1944.Exemplaire enrichi d'un envoi autographe de Gide à Florence Gould.

La neuvième édition du Gide de Claude MARTIN(Paris,Ed.du Seuil,coll."Ecrivains de toujours") est parue en juillet, portant le tirage du livre à 110 000 exemplaires.

Un livre paru il y a ...sept ans avait jusqu'ici échappé à la Chronique bibliographique du B.A.A.G.. Nous remercions notre ami Akio YOSHII de nous l'avoir fait remarquer et de nous permettre de réparer cet oubli:

Francis NEILSON, André Gide, Individualist, Brooklyn, Revisionalist Press, 1979 (ISBN 0 685 96608 9). Nous en donnerons une description plus complète quand nous l'aurons en mains.

Pierre MASSON, "Le Journal d'André Gide". L'Ecole des Lettres, n° 11, 1985-1986, pp.3_10.

Orienté vers le moi, son centre à la fois obsédant et problématique, ce journal entretient une déchirure intérieure qui interdit au scripteur de coïncider parfaitement avec lui-même et de "coller" pleinement à la réalité qu'il côtoie. Partout est présent un narrateur implicite, entité vigilante, mais à l'identité flottante. La sincérité conduit à une présentation sans apprêt, mais à des aveux sous le pasque. Fabrice est-il bien Gide, ou Edouard déjà, un des nombreux personnages dont se masque l'auteur. On assiste à la composition difficile de ces personnages, Gide étant incapable de composer dans l'existence le personnage que l'on attend de lui. Gide est obsédé par la déperdition de sa valeur, et le Journal se transforme en une longue comptabilité du moi. Si le Journal se

déroule, c'est moins parce que le temps s'accomplit que parceque le moi ne parvient pas à s'accomplir. Le Journal reste, non pas tombeau des jours enfuis, mais création, récupération, transformation de la fuite des heures:en besogne accomplie, et désormais, et pour toujours matériellement présente, au présent, re-présentation." En bref, "né du temps, le Journal enferme le temps et libère l'auteur; dans un texte condamné à l'inachèvement, c'est toujours Gide qui continue de tenir en suspens le dernier mot."

François-Paul Alibert, *En Italie avec André Gide*. Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1983, pp. XXII-94, ill. h.t..

C.R. par Lorenzo Cuccu dans le Bulletin du C.I.R.V.I., n°8, déc. 1983, Anno IV, Fascicolo II, pp.311-2.

Raphaël Sorin, "Le Souvenir d'Auguste Anglès". Le Matin des Livres, Mardi 22 avril 1986, p.24. Rappel de la thèse sur André Gide et le premier groupe de la "Nouvelle Revue Française", dont le second tome vient de paraître. Rappel de la carrière à l'étranger et de la collaboration à Confluences, Temps présent, Combat, Preuves, La Quinzaine littéraire. Les P.U.L. en publient une anthologie: Circumnavigations. "Ce bouquet de lectures anciennes n'a pas vieilli."

Peter Schnyder, "André Gide heute. Ein Literaturbericht." Neue Zürcher Zeitung, n° 56, 8/9 März 1986, p.68. Literatur und Kunst. Cet état présent abrégé de la recherche gidiennne dit l'essentiel de son propos en cinq chapitres. Un écrivain exigeant caractérise la personnalité littéraire de Gide. Première réception conduit jusqu'au renouveau des études gidiennes inaugurées par Claude Martin et le livre du Centenaire en 1969. Il serait bon de ne pas oublier que le Colloque du Centenaire au Collège de France avait été organisé par Georges Blin et Daniel Moutote.Voies nouvelles souligne le changement intervenu depuis fin 1983 avec la recherche de Pierre Masson et plus récemment avec celle d'Eric Marty.Le fait le plus important, et de loin, a été ces dernières années l'organisation par Claude Martin de la collecte des Correspondances de Gide, qui apparaît sans doute comme le plus fécond épistolier du XXème siècle et dont l'oeuvre classique se fonde sur la plus concrète humanité. Individu et société est consacré

à l'oeuvre d'Alain Goulet: Fictions gidiennes et vie sociale, qui doit paraître à la fin de l'année. Un art de la métamorphose est consacré à L'Univers ludique d'André Gide de Bertrand Fillaudeau, ainsi qu'aux récents colloque de Duisburg en septembre 1985, organisé par notre ami le Professeur Dr. Raymund Theis, sur Littérature et Intertextualité, de Londres organisé par Patrik Pollard, Professeur à Birkbeck College et Eric Marty, et annonce la publication incessante des Actes, ainsi que la tenue d'un prochain Colloque aux Etats-Unis en 1987.

Eric Marty, L'Ecriture du jour. Le "Journal" d'André Gide. Paris, Seuil, 1985.

Compte Rendu par Peter Schnyder dans Romanische Forschungen. 97. Band, Heft 4, 1958, pp.483-5. (Le livre est caractérisé comme une étude de phénoménologie. Texte en français.

Irène de Bonstetten, Collection Gide. Ville d'Uzès, Musée Municipal. Catalogue 1986. Avnt-Propos de G.A.Borlas. VI.Oeuvres d'André Gide (33 numéros). VII. Iconographie (29 numéros). VIII. Objets. Souvenirs (6 numéros).

Françoise Cotton, Lettres de Charles Gide à Michel et Jeanne Alexandre(1922-1931) Paris, Communautés, Archives de Sciences Sociales de la Coopération et du Développement,n° 63(janvier-mars 1983). Présentation par F.Cotton(Conservateur à la B.U. de Nice) et R.Huard(Université Paul Valéry, Montpellier). Publication des 28 lettres, pp.84-113. Deux de ces lettres font allusion à André Gide(pp.96-99) . Dans la lettre jointe de Mme.Cotton, cette question : Le P.S. de celle du 5 novembre/La lettre n° 13, p.97/ concerne une édition de Si le grain ne meurt dans une collection "Les auteurs vivants lus par les jeunes" que je n'ai pas réussi à identifier. Peut-être y réussirez-vous mieux par le Bulletin des Amis d'André Gide . Point n'est besoin de recourir à la sagacité toujours en éveil de nos lecteurs, car une bonne fortune m'a fait acheter en 1964 chez un bouquiniste de Montpellier, un exemplaire non coupé (Lafcadio pas mort !) de cet ouvrage: André Gide. Les auteurs vivants lus par les jeunes. Bibliothèque de l'adolescence. Paris, Les Editions G.Crès et

Cie (Achevé d'imprimer le 12 novembre 1921) Vol.br. de 18,5 x 12 cm 289 pp. + Extrait du Catalogue. Couv.ill.

C'est un livre de Morceaux choisis à l'usage de la jeunesse.

Table

De l'Influence(Prétextes)	p.1
Si le grain ne meurt (inédit en volume)	p.27
Voyages : Esopagne (Nouveaux Prétextes)	p.113
Marche Turque (inédit en volume)	p.152
Algérie (Amyntas)	p.152
Nourritures terrestres, extraits	p.173
Voyage d'Urien, extraits	p.195
Rencontres (inédit en volume/N.N.,Romans...Pléiade,164-6/	p.217
Les Caves du Vatican, extraits	p.225
Philoctète(Le retour de l'Enfant Prodigue)	p.237
La Porte Etroite, extraits	p.277
" Hymne en guise de conclusion"(Nourritures terrestres)	p.287
Rappelons qu'en 1921 parurent chez Gallimard:Morceaux choisis./D.M./	

La lettre de Mme Cotton se poursuit en ces termes:

" Par ailleurs, je me permets de vous signaler si vous ne la connaissez déjà, une lettre de Roger Martin du Gard à Michel Alexandre du 5 février 1923 dont un passage concerne un article de Charles Gide (" Une explication", dans "L'Emancipation", 36 ème année, n°12, déc.1922, p.137-140) opposé à la commémoration (monuments) des morts de la guerre:

" Ce que le vieux père Gide, comme vous dites (qui est un isolé mais aussi, je crois, un vieil insociable) ne soupçonne sans doute pas, c'est que l'article en question m'a été lu par André Gide avec une telle émotion que les sanglots l'ont littéralement interrompu."

L'original de cette lettre est conservé à la Bibliothèque Nationale(Dépt.des manuscrits, Fonds Martin du Gard); photocopie en figure à la Bibliothèque municipale de Nîmes(fonds Michel Alexandre) - qui conserve également la collection de la revue "L'Emancipation" - et à la Bibliothèque Universitaire de Nice(Section lettres, fonds Martin du Gard).

Nous remercions vivement Mme Cotton de ces intéressantes précisions.

Charles Du Bos. Inédits de Charles Du Bos et d'André Gide. Sous la direction de Dominique BOUREL et Hubert JUIN. Paris, Fac Editions / France - Culture, 1985. 175 pp., 100 F. (Pp. 111-72, prés. par Béatrice DIDIER, 36 lettres inédites de Gide, Du Bos et Juliette Ch. Du Bos.)

Marie-José TOSI, "André Gide e Angelo/sic, pour Angiolo/ Orvieto", Studi Francesi, n° 86, mai-août 1985 /paru en février 1986/, pp.303-9. /Avec sept lettres inédites de Gide à Orvieto./

Pierre RAGGI-PAGE, "André Gide et la préface d'"Armance"", Stendhal-Club, janvier 1986 p.170./Brève note à propos de la Correspondance Gide-Alibert./

John RUDLIN (Lecturer in Drama à l'Université d'Exeter), Jacques Copeau, Cambridge, Cambridge University Press (Coll. "Directors in Perspective"), 1986, un vol. 23 x 15 cm, de 189 pp., 30 ill., relié £ 22,50 (ISBN 0 521 25305 5), broché £ 7,95 (ISBN 0 521 27303 X) - Table des matières: Introduction. 1. Dramatic renovation; 2. The text; 3. The enemy of the theatre; 4. The naked stage; 5. Two presentations; 6. Retreat in Burgundy; 7. The new Commedia; 8. A popular theatre.

Notre ami Pierre BARDEL (maître de conférence honoraire à l'Université de Toulouse-Le Mirail) vient de publier aux Ed. du CNRS (Centre régional de publication de Toulouse) une magnifique édition de la Correspondance échangée de 1927 (date à laquelle Dabit entre en relations avec Roger Martin du Gard par l'intermédiaire de Gide) à 1936 par Eugène Dabit et Roger Martin du Gard: 253 lettres, très précisément annotées, précédées d'une introduction de 150 pp., accompagnées de nombreuses illustrations, suivies de plusieurs documents intéressants, de deux chronologies (celle de Dabit particulièrement neuve et développée), d'une bibliographie et d'index des noms et des titres. Une édition-modèle d'un échange important, d'autant mieux venue qu'on ne disposait à ce jour d'aucun ouvrage de référence sur Dabit, que ce livre nous offre. Et Gide y apparaît à presque toutes les pages. / Eugène DABIT - Roger MARTIN DU GARD, Correspondance (1927 - 1936). Edition présentée par Pierre Bardel. Paris,

Editions du C.N.R.S., 1986. (2 vol.br., 24 x 15,5 cm, 840 pp., nbrses III., 224 F ISBN 2 222 03880 4 et 5)/

Yves STALLONI, c.r. de: Pierre Masson, André Gide.Voyage et Ecriture. L'Ecole des Lettres (IInd cycle), 1985-1986, n° 10, 15 février 1986, p.26.

Georges CESBRON, c.r. d'Eric Marty, L'écriture du jour. L'Ecole des Lettres (IInd cycle), 1985 - 1986, n°11, 15 mars 1986,p.26.

Lise JULES-ROMAINS, Les Vies inimitables. Souvenirs. Paris, Flammarion, 1985 , 184 pp. , 120 F/plusieurs mentions de Gide, portraits, rencontres.../

Victor SERGE, Carnets. Préface de Régis Debray. Arles, Actes Sud, 1985, 384 pp., 120 F/Plusieurs pages avec et sur Gide./

Jean RIERE, "Victor Serge, l'anti-Malraux", Le Matin de Paris, 5 février 1986, p.25. / Texte intégral d'une lettre inéd. de Victor Serge à Gide du 14 nov. 1944./

Jean PAULHAN, Choix de Lettres. I.1917 1936. La Littérature est une fête, par Dominique AURY et Jean-Claude ZYLBERSTEIN, revu et annoté par Bernard LEUILLIOT. Paris, Gallimard, 1986, 509 pp., 150 F. / Premier vol. d'une série de trois, 353 lettres, dont 29 de Paulhan à Gide. Nombreuses autres mentions de Gide./

Pierre Klossowski . Présentation et bibliographie par Andreas PFERSMANN, Paris: Centre Georges Pompidou, coll."Cahiers pour un temps", 1985, 223 pp., 90 F. /Pp.79-844 lettres inéd. de Gide à Klossowski, reprod. en fac-similé./

D'une amitié. Correspondance Jean-Amrouche - Jules Roy(1937 1962). Avant-propos de Marc FAIGRE. Aix-en-Provence, Edisud, 1985. 119 PP., 75 F. /Nombreuses mentions de Gide./

Le "Centre d'Etude du Roman Français du XXème siècle", que dirige à l'Université de Bretagne Occidentale (Brest) notre ami Bernard Duchatelet, a commencé en juin 1985 la publication des Cahiers du CERF XX. Les deux premiers numéros (n° I, juin 1985, et n° 2, octobre 1986) ont pour thème l'inscription de l'histoire dans

quelques romans français(1930-1940)" et rassemble des articles sur Roger Martin du Gard, Romain Rolland, André Malraux, Jules Romains, Julien Gracq, Georges Bernanos, François Mauriac et Antoine de Saint-Exupéry.; le n° 3 sera consacré à "Trois femmes romancières": Marguerite Duras, Nathalie Sarraute et Marguerite Yourcenar. Renseignements et souscriptions: Cahiers du CERF XX, Département de Français, Faculté des Lettres de Brest, B.P. 860, 29279 Brest Cedex.

C'est aussi de Bretagne que nous vient un utile petit livre, paru en mars dernier: Petit Guide de l'éditeur de Correspondances(XIXe-XXe siècles), par Bernard Duchatelet et Louis Le Guillou(vol.br., 20,5 x 14,5 cm, 49 pp., Brest: Centre brestois du Greco 53 du CNRS, 1986): Introduction - Le statut de "lettre" - Collecte des documents - Etablissement du texte - Publication du texte - Bibliographie - Conclusion. Les nombreux chercheurs qui se partagent au fil des ans la charge d'éditer les correspondances gidiennes se féliciteront que ces deux spécialistes mettent ainsi à leur disposition le fruit de l'expérience que les correspondances de Lamennais et de Romain Rolland ont valu à nos amis L. Le Guillou et B.Duchatelet(dont le second vient de succéder au premier comme directeur du Greco du CNRS dont fait partie, depuis sa création en 1981, l'Equipe de recherche sur la Correspondance générale de Gide).

Le recueil composé en l'honneur de notre ami Michel Décaudin, qui a pris sa retraite en 1985, vient de paraître aux Lettres Modernes: L'Esprit nouveau en poésie(1850 - 1914). C'est un très bel ouvrage, noir et or, avec les traits esquissés de Michel Décaudin, papier teinté chamois clair, qui fait honneur à l'éditeur. Au cours d'une réunion amicale qui a eu lieu à la Sorbonne le 6 juin dernier, ces Mélanges ont été remis à Michel Décaudin, en présence de la plupart des quelque quarante-cinq auteurs du recueil (dont nos amis Daniel Moutote, Michel Raimond, Pierre-Olivier Walzer, Antoine Fongaro, Alain Mercier, René Garguilo et Victor-Martin Schmets) et d'une nombreuse et chaleureuse assistance.

Eva AHLSTEDT, La Pudeur en crise. Un aspect de l'accueil d' A la Recherche du Temps perdu de Marcel Proust - 1913-1930. Acta Univer-

sitatis Gothoburgensis. Jean Touzot - Libraire éditeur, Paris, Göteborg, 1985. Il s'agit d'une thèse de doctorat de 1983. L'auteur prépare un même travail sur l'oeuvre de Gide.

NOS AMIS PUBLIENT...

A la mémoire de Marcel Arland. Les Cahiers Haut-Marnais, 1er trimestre 1986. Michel Guyard, B.P. 565, 52012 Chaumont Cedex.

Belle présentation de Marcel Arland et de Varennes-sur-Amance, son village natal, avec de nombreuses photographies. Notre amie, Anne Poÿlo, dont le B.A.A.G. a publié Marcel Arland In Memoriam dans son numéro 70, pp.91-5, y contribue par "Je parviens mal à séparer les vivants des morts" (Terre natale), Présentation et choix de textes et de photographies du cimetière où a été inhumé Marcel Arland, ainsi que par un poème: MARCEL ARLAND, PELERIN DES CIMETIERES DE CAMPAGNE fort bien venu et émouvant, bien dans le ton.

André Suarès, Musiciens. Granit, 1986. Postface de Michel Drouin, "André Suarès et la musique", excellente et dense mise au point(pp.250-3), dont nous extrayons cette conclusion chaleureuse:

"Dans une existence aussi tourmentée, la musique a joué un rôle essentiel, car seule capable de vaincre la négation, le néant. La grande musique, art suprême, invite Suarès au rêve, à la mélancolie, à l'oubli, lui apportant même l'illusion de l'immortalité. Elle le console de toutes ses misères. La "divine musique" d'un Bach, d'un Mozart, celle de Tristan, Parsifal, Boris Godounov, Pelléas, donne au poète la nostalgie de la vie éternelle. Meurtri par la guerre et l'exil, marqué à jamais par Titurel et Amfortas, figures emblématiques et déchirantes de ses plus anciennes douleurs, Suarès, quêteur de beauté, mais aussi pèlerin mystique, se met en route, sentant sa fin prochaine, vers le Paraclet. Certes, "il n'est pas aisé d'entrer au Paraclet". Mais le désir du poète d'y accéder est d'autant plus insatiable et irrésistible qu'au royaume de l'Esprit Saint, tous les anges sont musiciens."

Il faudra revoir le cas Suarès !

Jean DELACOUR, Tout l'esprit de Jules Renard. Paris, Jacques Grancher, 1986. Vol. de 300 pp., Coll."Humour quand tu nous tiens".

4200 citations, 1052 thèmes, répartis en 92 rubriques majeures. Index des noms cités: écrivains, humoristes, acteurs, artistes, hommes politiques. Il doit bien y avoir une petite place pour Gide qui ne s'est pas gêné à l'égard de J. Renard. Notre ami Jean Delacour a publié par ailleurs un Dictionnaire des pensées les plus drôles (vol. de 192 pp. 13,5 x 20,5 cm avec deux index thématiques et un index des auteurs) Le Cherche Midi éditeur, ainsi que L'esprit des maux, dictionnaire humoristique de la médecine (vol. 14 x 220 pp. de 304 pp.) Balland éditeur. Du même auteur, Tout l'esprit français, ainsi que Dictionnaire des mots d'esprit chez Albin Michel. Ce qu'un humoriste de la Tribune Médicale commente en ces termes: "A côté du "Larousse" et du "Robert", chaque Français digne de ce nom devra désormais avoir son "Delacour". Ajoutons en épigraphe, citant les Maîtres: "Car l'acte de l'esprit est vie" (Aristote, Métaphysique, A 1027b, 26.27) ! Voir supra p.43: l'opinion de Gide !

André Suarès - Yves Le Febvre, Correspondance (1912-1939) Présentée et annotée par Bernard Duchatelet. Vol. de 256 pp., 24,5 x 16 cm. Ouvrage publié en collaboration avec le GRECO des "Correspondances" des XIXe et XXe siècles" du C.N.R.S.. Centre de Recherche bretonne et celtique - Faculté des Lettres B.P. 814 - 29285 Brest Cedex

Arthur Pellegri, Journal de guerre (nov 42 - juin 43) Présentation et notes Guy DUGAS. Cahiers de la Méditerranée. Publié par le Centre de la Méditerranée Moderne et contemporaine. B.P. 257 06036 Nice Cedex.

On nous signale enfin:

Philippe LOISEL, "Au hasard d'une enquête généalogique... La découverte du peintre Simon Bussy", BONONIA (Bulletin de l'Association des Amis des Musées de Boulogne-sur-Mer), n°8, 1er semestre 1986, pp.26-29 (avec quatre reproductions). Le Portrait de Simon Bussy par Jean Vanden Eeckhoudt a été décrit par François Walter dans le B.A.A.G., n° 70, p. 42.

LE GRAND MEAULNES

Pour marquer le centenaire de la naissance d'Alain-Fournier, les Editions Arthème Fayard vont rééditer *Le Grand Meaulnes*, sous une couverture ornée d'une illustration de Berthold Mahn (celle-même qui a été choisie pour figurer sur le timbre émis par le Musée Postal). D'autre part viennent de paraître à la même librairie, établies par notre ami Alain Rivière, des éditions "revues et augmentées" des *Lettres à sa famille* (vol. br., 21,5 x 13,5 cm, 351 pp., 120 F) et des *Lettres au petit B.* (vol. br., 21,5 x 13,5 cm, 351 pp., 120 F). Il s'agit de beaucoup, plus que de rééditions: par rapport aux ouvrages procurés en 1930 par Isabelle Rivière aux Editions Emile-Paul, *Les Lettres à sa famille* doublent de volume (le texte intégral des lettres de Fournier est rétabli, et y sont jointes toutes celles de sa soeur Isabelle), et les *Lettres au petit B.* ajoutent, aux 15 seules publiées en 1930, 14 autres lettres de Fournier à René Bichet et 45 lettres de Bichet à Fournier, à Jacques Rivière et à André Lhote, le volume étant encore enrichi de cinquante pages de textes divers (dont six textes de Bichet parus entre 1909 et 1911 dans la NRF). Les deux volumes, brièvement annotés (les *Lettres au petit B.* comportent un index), doivent naturellement entrer dans la bibliothèque de tous nos amis qui s'intéressent à la NRF, à Alain-Fournier et à Jacques Rivière. (Une quarantaine de mentions de Gide à l'index des *Lettres au petit B.*)

Signalons enfin que la Société des Amis des Musées (Musée des Beaux-Arts, 20 cours d'Albret, 33000 Bordeaux) propose en souscription (250 F franco) l'édition en deux volumes de la *Correspondance André Lhote - Jacques Rivière - Alain-Fournier*.

Après l'édition enfin intégrale, en 1984, de la *Correspondance Paul Claudel - Jacques Rivière* (Gallimard, "Cahiers Paul Claudel") et le réédition attendue de *Quelques progrès dans l'étude du coeur humain*, en 1985 (Gallimard, "Cahiers Marcel Proust"), et avec d'autres publications annoncées (éd. du Grand Meaulnes, annotée par Claude Sicard, Françoise Touzan et Daniel Leuwers, dans les "Classiques Garnier", éd. de la *Correspondance Gide-Rivière*, établie par Stuart Barr, chez Gallimard...), on voit que le centenaire de la naissance de

Fournier et de Rivière est dignement fêté...(Voir le dernier Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier, n°39, 1er trimestre 1986.)

MON ITINERAIRE, de Valery Larbaud

Nos amis des Editions des Cendres(8,rue des Cendriers,75020 Paris) viennent de publier en un élégant petit volume un précieux inédit: Mon Itinéraire, de Valery Larbaud(Paris,Ed.des Cendres, 1986, vol. br., 21,5 x 14 cm., 64 pp.,ISBN 2 86742 010 8,tir.limité à 25 ex. sur Ingres mbm arches et 850 ex. sur Conqueror chamois, 78 F). C'est une autobiographie(1881-1926) écrite en septembre 1926 par Larbaud à la demande du jeune éditeur hollandais Alexandre Stols qui projetait alors un ouvrage bio-bibliographique sur Larbaud:(l'éditeur annonce d'ailleurs la prochaine publication de l'importante correspondance Larbaud-Stols). "C'est bien, écrit Marc Kopylov dans sa préface à Mon Itinéraire, à un voyage dans sa vie, avec lui et après lui, que l'écrivain nous invite, nous assurant par là un accès privilégié à lui-même. Par bribes, omissions et insinuations, V.Larbaud accepte de nous dire beaucoup: ses parents, son enfance, son adolescence, ses "années d'exil", ses études, ses écrivains, ses amis..., et de nous parler, incidemment et malgré lui, de son "caractère": ses inquiétudes, ses obsessions, sa soif d'érudition jusqu'à celle de lui-même..."

TRADUCTIONS

Quatrième tirage (ach.d'impr. en avril 1986) de l'édition "de poche"(coll."dtv" n°1749) des Falschmünzer, traduction allemande des Faux-Monnayeurs par Ferdinand Hardekopf (Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, vol.br., 18 x 11 cm, 346 pp., couv.ill., DM 9,80). Les trois premiers tirages avaient paru en février 1970,mai 1982 et août 1983; ce quatrième, identique aux précédents, porte le tirage total de cette édition à 38.000 exemplaires.(V. B.A.A.G. n°56,oct.1982, p.515, et n° 61,janvier 1984, p.142.)

ANDRE GIDE,ISABELLE. Tradução de Tati de Moraes. Rio de Janeiro,Editora Nova Fronteira, 1985. Un vol. br., 21 x 14 cm, 103

pp. / Traduction portugaise. Couv.ill. par Victor Burton. Ach.d'impr. juillet 1985. Dans la même collection où ont déjà paru les trad. de Corydon, L'Immoraliste, La Porte étroite, Si le grain ne meurt..., Le Retour de l'Enfant prodigue et Les Nourritures terrestres. Texte de présentation sur les deux rabats de couv./

ANDRE GIDE, TRAVELS IN CONGO. Translated by Dorothy Bussy. Harmondsworth, Penguin Books, 1985("Penguin Travel Library"), £ 3,95, ISBN 0 14 009555 1. Vol.br., 20 x 30 cm, couv.ill., X-309 pp. / Première édition en collection de poche de la traduction Bussy de Voyage au Congo (To the Congo, pp.1-164) et du Retour du Tchad(Back from the Chad, pp.163-309). Initialement parue en 1929 chez Alfred A.Knopf à New York./

ANDRE GIDE, LOS ALIMENTOS TERRENALES seguido de LOS NUEVOS ALIMENTOS. Traducción de Maria-Concepción GARCIA-LOMAS. Madrid, Alianza Editorial / Buenos Aires, Editorial Losada, 1985. ISBN 84 206 3143 4. Vol.br., 20 X 12,5 cm, couv.ill., 178 pp.

/ Nouvelle traduction espagnole des Nourritures terrestres(pp.9-123) et des Nouvelles Nourritures(pp.126-178), remplaçant celle de Luis Echávarri parue en 1953 aux Ed.Losada (4ème éd. en 1979)./

LES CAHIERS DE LA PETITE DAME

Le second tome de la traduction allemande des Cahiers de la Petite Dame vient de paraître:

Maria van Rysselberghe, Das Tagebuch der Kleinen Dame. Auf den Spuren von André Gide(1934-1951). /.../ Übersetzung/.../ von Irène Kuhn und Ralf Stamm. S.l., Nymphenburger, 1986(vol.rel.toile rouge sous jaquette, 21 x 12,5 cm, 272 pp., ISBN 3 485 00511 8). Note en p.4:"Die Auswahl aus dem dreibändigen französischen Originalwerk und die Herausgabe besorgte Hans Grössel. Die Übersetzung nahmen vor Irène Kuhn und Ralf Stamm."

Ce second tome est précédé d'une brève "Vorbemerkung der Übersetzer" (p.5) et suivi, comme le tome I (paru en 1984, v.B.A.A.G. n°62, p.313), d'un "Personenregister"(pp.268-72). Rappelons que ces deux volumes(540 pp.) n'offrent en allemand qu'un choix du texte français des Cahiers (1650 pp.), sans annotation.

COLLOQUE

Organisé à l'Université de Picardie (Amiens) par le Centre d'Etudes du Roman et du Romanesque, un Colloque sur

L'ORDRE DU DESCRIPTIF

s'est tenu les 27 et 28 mai derniers, à la Maison de la Culture.

Notre ami David STEEL, de l'Université de Lancaster, y a présenté une communication sur:

Description et cécité chez André Gide

HENRI HEINEMANN

NOTRE SOUVENIR

Il y a dix ans exactement disparaissait tragiquement Jacques Chaine. Son épouse, propriétaire de la demeure de Cuverville, et adhérente de notre Association, a réservé, il y a quelques années, un accueil charmant à un groupe de nos amis conduit par Mme de Bonstetten. Au début de l'été, une messe anniversaire a été dite à la mémoire de Jacques Chaine. Nous aimerions exprimer ici à son épouse toute notre sympathie.

PRESQU'ILES, PRESQU'AMOURS, par Robert Mallet (N.R.F.)

Le titre choisi par Robert Mallet pour son dernier recueil de poèmes dessine en quelque sorte l'essentiel. Ce "presque" répété, cette espèce d'imparfait, d'inaccompli que porte en lui le mot, permet et limite à la fois l'espoir, magnifie en la relativisant la fragilité de l'aventure humaine, "donnant douceur à l'impossible". Il existe une splendeur douloureuse dans notre temporalité. Splendeur, à cause par exemple "d'amours de brume et de braise", douloureuse, parce qu'il y a " Le je / qu'aucun miroir / ne reflètera". Le langage de Robert Mallet traduit angoisse et sérénité avec l'égale sobriété des mots, un rare bonheur d'équilibres et de contrastes. L'élévation de la pensée tient quant à elle en une formule admirable: " Quatre horizons / murés / à ciel ouvert / Nous ne pouvons nous libérer / que par le haut ".

ENTRE NOUS:

Promenade à travers la généalogie de Gide.

par

Alain GOULET

Octobre 1985

Depuis plusieurs années, je savais qu'une Yvonne Gide résidait à Argentan, où elle enseignait l'anglais. Le hasard des vacances et des concerts de l'été m'a permis de faire sa connaissance. Car Yvonne Gide est passionnée d'orgue, de l'orgue ancien du XVème au XVIIIème siècle. Elle vient de prendre sa retraite de professeur d'anglais, et organise des cycles de concerts d'été en l'église Saint-Germain d'Argentan et surtout en l'église Notre-Dame-de-Guilbray, de Falaise, qui possède un des plus beaux orgues anciens de France. Elle ne se contente pas d'y accueillir les plus grands organistes, tel Willem Poot, d'Utrecht, que j'ai eu le plaisir d'entendre à Argentan le 3 juillet, mais elle donne elle-même d'intéressants concerts qui permettent au profane de découvrir bien des musiciens inconnus ou mal connus. C'est ainsi que, le 4 août dernier (1985), nous pouvions entendre à Notre-Dame-de-Guilbray des oeuvres de Paumann (XVème siècle) à André Raison (16??-1719), et le 7 août, à Saint-Germain, d'autres oeuvres des XVIème et XVIIème siècles, extraites du Manuscrit de Montréal, à quoi succédaient un choral de Scheidemann, un psaume de Van Noordt, une toccata de Muffat, une messe d'A. Raison, et surtout d'étonnantes et fraîches variations de Sweelinck, un des compositeurs préférés d'Yvonne Gide.

Mais, pensez-vous, qui est cette Yvonne Gide qui ne figure sur aucun arbre généalogique connu de la famille Gide ? Elle est une lointaine cousine d'André Gide, descendant comme lui d'Etienne Gide qui vécut au XVIIIème siècle. Dans ses archives, elle garde précieusement un arbre généalogique de la famille Gide qui remonte à l'ancêtre Théophile Gide, né à Lussan, non loin d'Uzès, le 11 octobre 1682, soit trois ans avant la Révocation de l'Edit de Nantes, et émigré à Berlin où, négociant en soie, il devint le fournisseur du Roi de Prusse. Mais, surprise, cette généalogie est sensiblement différente de celle qui a été établie par M. Roger Chastenier et qui a servi de base à l'arbre qui figure au Musée d'Uzès et à celui que Claude Martin a donné dans sa thèse.

Yvonne Gide m'apprit que son père, pour établir cette généalogie, avait bénéficié de renseignements provenant d'une autre branche Gide, établie dans le Mas Gide, de Nîmes, et qui avait hérité de papiers de famille. J'ai donc profité d'un circuit touristique dans le Midi pour faire connaissance de la famille Troupel. Madame Troupel, née Amy Flamant, est une des descendantes de Jean Gide(1723-1803), ancêtre également d'André Gide. Ses petits-enfants constituent la neuvième génération à habiter au Mas Gide, entré dans la famille Gide par Léonie Devillas-Foulc, épouse de Léonce Gide(1826-1894). Elle a eu la gentillesse de m'ouvrir ses archives familiales et de me montrer l'immense arbre généalogique établi par sa grand-mère, Marthe Gide épouse Ducamp, le cahier établi par son père qui le complète par des renseignements divers et des références à des actes notariés ou d'état-civil, et de feuilleter avec moi un album de famille où les photos jaunies révélaient le portrait d'une partie de ses ancêtres. J'ai pu voir aussi, dans le mas Gide, le portrait de Joseph Etienne Théophile Gide (1750-1835), Conseiller à la Cour Royale de Nîmes, imposant dans sa robe rouge, et une vieille et noble Bible familiale où était consignée, sur une feuille de garde, l'histoire de ce jeune homme qui prit la place de son père aux galères, après que ce dernier eut été surpris une Bible à la main par les dragons du Roi au temps des Camisards. Du temps des dragonnades, la famille Troupel conserve également divers objets, dont une de ces échelles creusées dans un tronc d'arbre, qui servait à gagner une issue de secours lorsqu'on risquait d'être surpris au cours de la célébration d'un culte.

Présentant ses propres recherches, Claude Martin écrivait: "Dans la généalogie d'André Gide, des recherches restent à entreprendre. Si l'histoire de sa famille maternelle a été très méticuleusement faite, celle de la lignée des Gide comporte encore plus d'ombre que de détails sérieusement établis. Il faut souhaiter que quelque amateur rompu à ce genre de recherches nous offre bientôt une véritable histoire de la famille Gide/.../."(La Maturité, p.539) Je ne suis nullement cet amateur que Claude Martin appelait de ses vœux, mais

comme le hasard m'a fait connaître l'arbre généalogique établi par les descendants de la famille Gide , et que ceux-ci ont bien voulu m'autoriser à le publier dans ce Bulletin, j'ai pensé que le mieux était d'en reproduire une version élaguée, de façon à faire apparaître la place d'Yvonne Gide et de la famille Troupel qui m'ont fourni ces renseignements, en dépit de questions qui demeurent et qui nécessiteraient des recherches ultérieures. Cet arbre généalogique a été établi par Marthe Gide(1855-1933), d'après l'arbre généalogique retrouvé au château familial de Fan, près d'Uzès, daté du 8 octobre 1826, et divers papiers et notes, fruits des recherches de Louis Sarrut, Premier Président de la Cour de Cassation, époux d'Armandine Gide(1848-1918). Que Madame Amy Troupel et Mademoiselle Yvonne Gide soient remerciées pour leur aimable autorisation de publication et pour leur collaboration si spontanée.

Je n'ai pas pu résoudre avec certitude le problème de l'ordre des sept enfants d'Etienne Gide. Certains papiers mentionnent dans l'ordre: Théophile, Etienne, Xavier, Anne, Jean, Marie, Lucrèce. Mais alors que Théophile serait né en 1731 à Uzès, Anne, Jean, Marie et Lucrèce sont nés à Lussan de 1721 à 1732. De son côté l'arbre de Fan ne donne aucune date, et sépare les quatre branches masculines et les trois branches féminines. Ce qui est établi, c'est donc l'ordre des quatre fils: Jean, Etienne, Théophile, Xavier, et celui des trois filles: Anne, Marie, Lucrèce. L'ordre que nous proposons est donc probable, mais non certain.

Enfin, pour compléter les données de l'arbre généalogique, ajoutons quelques précisions supplémentaires:

- On peut lire, dans les archives Ducamp-Flamant, cette note:

"André Gide, qui va souvent à Berlin, où il aurait même fait jouer une de ses pièces, Le Roi Candaule, possède à Paris, Villa Montporency, le portrait d'un de ses oncles, Théophile Gide, né à Lussan le 11 octobre 1682. Cet oncle résidait à Berlin en 1765. Il a alors envoyé ce portrait à son frère avec cette dédicace:

"A l'âge du vieillard qui vous offre ce tableau

Puissiez-vous, mon cher frère, être loin du tombeau

Berlin, 16 décembre 1765

J.P.Hackert pinxit"

Le fait est rapporté par Jean Delay (La Jeunesse d'André Gide, t.I, p.56). J'avoue que la lecture de cette note me rend perplexe. S'agit-il bien du Théophile Gide qui trône en haut de notre arbre, ou de son fils qui, sans enfant, aurait envoyé son portrait à son frère Etienne, retourné dans le Gard sous la Régence ? Toujours est-il que ce portrait appartenait bien à André Gide et qu'il a figuré à l'exposition Gide de la Bibliothèque Nationale en 1970.

- Parmi les enfants d'Etienne (l'Ancien), relevons que Théophile Gide, né à Uzès en 1731, graveur, et son frère Etienne, ingénieur en horlogerie, ont été reçus habitants de Genève, respectivement le 14 février 1758 et le 25 juin 1773. C'est le 28 mai 1758 que Théophile épousa Adrienne Cochin. Son frère Xavier a épousé Pernette Louise Gervais, à Tournay, le 9 septembre 1763. Outre Pierre-Xavier, ils ont eu une fille morte à 35 ans, célibataire.

- Jean Gide a épousé Marie Guiraud le 25 juin 1749.

- Son fils, Joseph Etienne Théophile, né à Lussan le 13 juin 1750, fut notaire royal à Uzès du 3 juillet 1773 au 4 ventôse an VIII, puis Conseiller à la Cour Royale de Nîmes. Il résidait au château de Fan (près d'Uzès). Son fils Jean Joseph Théophile Etienne (qui devait mourir aveugle) et son petit-fils Pierre Jean Théophile Edouard furent également notaires.

- L'existence mouvementée d'Héloïse Gide, baronne de Feuchères, dont Gide évoque le souvenir dans Si le grain ne meurt... (Pl., pp.527-9), a fourni la matière d'un livre de Louis André, La mystérieuse Baronne de Feuchères (Librairie Académique Perrin, 25 quai des Grands Augustins, 1925). Elle avait épousé Jean-Paul Foulc le 10 janvier 1824 et le baron de Feuchères, général, le 22 février 1851.

- Jean-Pierre Gide, arrière grand-père d'André, né à Lussan le 3 décembre 1754, fut officier d'Etat Civil et devint Conseiller Général le 17 janvier 1793. Il avait épousé Anne Guiraud à Lussan le 21 avril 1778 et épousa, en secondes noces, Anne Pagès, à Uzès, le 13 novembre 1791, qui fut donc l'arrière grand-mère d'André. C'est leur fils, Paul Tancred Gide, qui naquit le 18 germinal an VIII (8 avril 1800) à Lussan et qui fut Président du Tribunal Civil d'Uzès.

-La branche lorraine issue de Xavier Gide, et dont descend Yvonne Gide, est devenue majoritairement catholique, mais comporte cependant plusieurs familles protestantes, dont celle de Louis Sarrut, Premier Président de la Cour de Cassation, époux d'Armandine Gide. Les carrières juridiques ou liées au Droit l'emportent puisque Pierre-Xavier et son fils Georges Alexandre étaient avocats avoués à Sarrebourg, Aimée Gide a épousé François Louis, avocat à Sarrebourg, puis Juge de Paix à Pont-à-Mousson, son frère Hippolyte était huissier à Fénétrange, etc. Notons pour terminer qu'Auguste Louis, fils d'Aimée Gide et de François Louis, également avocats à Nancy, a été déporté pour ses idées libérales lors du coup d'Etat de Napoléon III.

Des Gide huguenots de Suisse

par

Alain Goulet

Janvier 1986

En guise d'apostille à la contribution d'Odile Jurbert (B.A.A.G. n° 69, janvier 1986, pp.61-8), qui commémorait à sa manière la Révocation de l'Edit de Nantes en évoquant le destin de quelques ancêtres huguenots et normands d'André Gide, de la lignée maternelle, - et à ma promenade généalogique ci-dessus qui n'a pu trouver place à son côté dans la livraison correspondante du Bulletin, je voudrais ajouter une mention spéciale concernant la branche des Gide qui a trouvé refuge au XVIIIème siècle, en Suisse romande. Les renseignements qui suivent sont extraits du remarquable livre-catalogue: Le refuge huguenot en Suisse/ Die Huguenotten in der Schweiz (Lausanne, Musée historique de l'Ancien-Evêché, 1985, 325 pp.).

A la page 188 de cet ouvrage, on trouve le portrait de Théophile Gide, graveur, né à Uzès en 1731, qui avait été reçu habitant de Genève en 1758. Ses enfants ont acquis, en Suisse, une renommée

GENEALOGIE GIDE

Théophile GIDE

(Lussan, 11.10.1682-Berlin, 176?)

=Jeanne VANNIER

Théophile GIDE

=Suzanne Anaïs MARTINENCHE

(Sans enfants)

Anne GIDE

Lussan 1721-18.1.17999 -17.7.1803

=1°) VEYRA

2°) Jean DENADE *1727 Lussan

MARIE GIDE

Lussan 1721-18.1.17999 -17.7.1803

=Marie GUIRAUD -Antoine PRADES

2°) Jean DENADE *1727 Lussan

Etienne GIDE

Uzès 1731-14.12.1789

=Adrienne COCHIN -Pierre BLANDIER

Lucrèce GIDE

Lussan 1732-18.4.1796

=Pernette Louise GERVAIS

Marie GIDE

=Daniel ROUX

(Sans enfants)

Xavier GIDE

Lussan 1732-18.4.1796

=Pernette Louise GERVAIS

Joseph Etienne Théophile GIDE

Lussan, 13.6.1750-

NIMES 23.12.1835

=Marie VERDIER

Jean-Pierre GIDE

Lussan, 8.4.1800-

Uzès, 31.12.1826.

=1°) Anne GUIRAUD

2°) Anne PAGES

Simon Daniel GIDE

*Lussan, 11.1.1757

=Marie Rose ROUSSEL

=Jacques BARROUSSIN JEURSANT

de VALLERARGUES

Pierre Xavier GIDE

*Lussan, 23.10.1771

=Marie Hyacinthe

=Jacques BARROUSSIN JEURSANT

de VALLERARGUES

Jean Joseph Théophile Etienne GIDE

Uzès, 22.11.1775-Uzès, 15.2.1857

=Magdelaine TUR

Paul Tancrède GIDE

Lussan, 8.4.1800

Uzès, 10.6.1867

=Anne Clémence Aglaë

Aimée Hippolyte Xavier Auguste

Georges Alexandre Hippolyte

Charles GIDE

Sarrebourg,

14.5.1816-

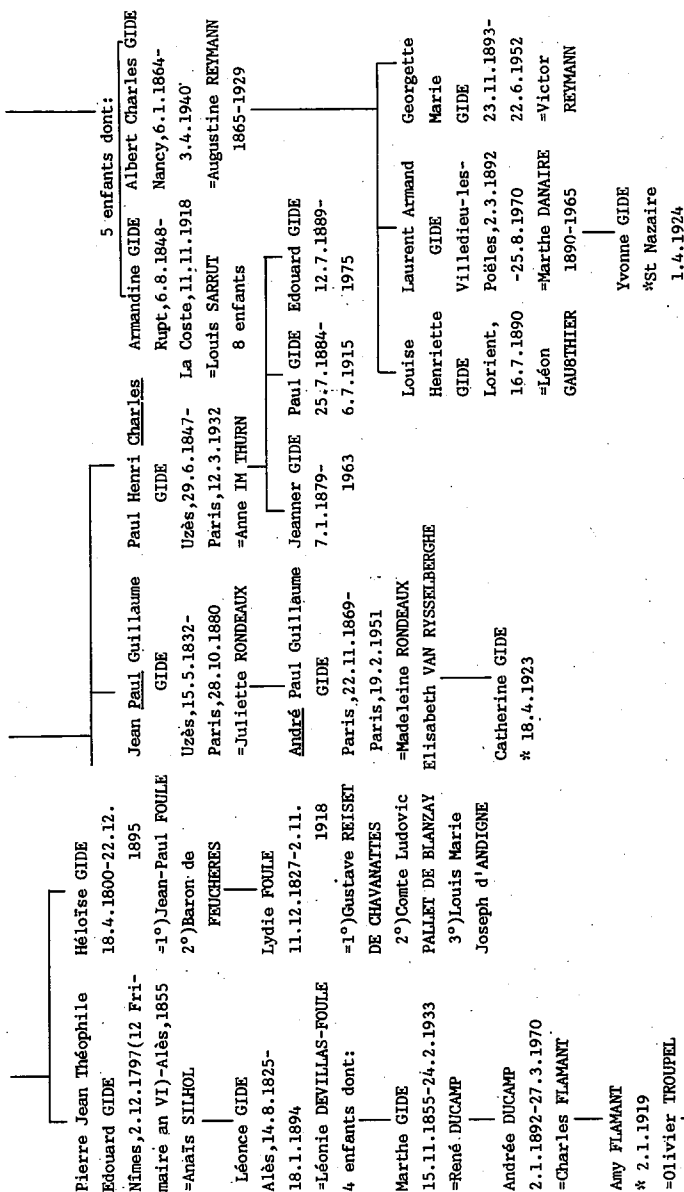
Levallois-Perret,

14.4.1884

=Marie -Antoinette

REMY

GRANIER



d'artistes. Sa fille Marie Gide(1762-1821) était peintre en émail, et le catalogue nous présente, p.222, un portrait de jeune femme qu'elle a réalisé vers 1790, en émail peint sur cuivre, signé: "Marie Gide pinx." (5,1 cm x 4,4 cm, Genève, Musée de l'horlogerie et de l'émaillerie, Inv. AD 2320).

Etienne Gide, fils de Théophile et frère de Marie, était également peintre en émail. Il a collaboré notamment avec le porcelainier Jacques Dortu, fils d'un huguenot champenois réfugié à Berlin. La page 188 du Refuge huguenot présente une porcelaine de Nyon, une trembleuse (tasse retenue dans sa soucoupe), ornée de scènes d'après des gravures de Debucourt et de Descourtis, signée: "Etienne Gide, 1796" (Genève, Musée Ariana, Inv. 5697). Enfin le même ouvrage nous signale que Marie et Etienne avaient un frère, David Gide, qui était orfèvre.

ANDRE GIDE ET L'ANGLETERRE

ANDRE GIDE AND ENGLAND

Le nom et la contribution de notre ami Alain GOULET ayant été omis par inadvertance dans le sommaire du colloque donné dans le dernier numéro du B.A.A.G. (Juillet 1986, p.90), nous redonnons ce sommaire corrigé en guise d'excuse:

- J. Cotnam : Premières lectures anglaises de Gide
- C. Bettinson : Gide, Swinburne et La Porte étroite
- P. Fawcett : Gide et Stevenson
- E. Smyth : Gide et Hogg: une lecture rétrospective
- S. Barr : Gide traduit Conrad
- J. Claude : Gide, traducteur d'Hamlet: histoire d'une traduction
- P. Pollard : Antoine et Cléopâtre: une belle infidèle
- P. Delaveau : André Gide et Oscar Wilde
- M. Tilby : Gide et Tagore
- D. Steel : Jacques Raverat et André Gide: une amitié
- E. Marty : Gide et Dorothy Bussy
- E. S. Apter : La nouvelle Nouvelle Héloïse d'André Gide: Geneviève et le féminisme anglais
- C. Courouve : L'uranisme entre la France et l'Angleterre
- D. Moutote : L'Angleterre émancipatrice dans l'oeuvre d'André Gide: Autobiography of Mark Rutherford, Deliverance, Catharine Furze
- A. Goulet : Horizons anglais: des fictions gidiennes
- J. Cotnam : Bibliographie: Gide et l'Angleterre

Sur Amédée Fleurissoire, "Les Caves du Vatican"
et "Les Faux-Monnayeurs"

par

PETER FAWCETT

J'ai trouvé d'un grand intérêt le compte rendu, par Pierre Masson, du livre de Bertrand Fillaudeau dans le B.A.A.G. n° 69, mais, tout en lui accordant qu'on a tort de présenter Amédée Fleurissoire simplement comme une victime de sa foi, j'avoue ne pas le suivre lorsqu'il dit qu'Amédée "est au contraire un véritable faux-monnayeur qui, pour ne pas donner l'argent qu'on lui demande, s'offre lui-même, transformant son avarice en héroïsme, et s'imaginant que son personnage en tire alors une plus-value flatteuse"(p.93). D'abord il n'est aucunement justifié de suggérer, à la suite de Valentine de Saint-Prix, que les Fleurissoire seraient "des faux pauvres, des avaricieux..."(Romans, Pléiade, p.765). Les précisions fournies à la fin du deuxième chapitre du livre III sur "la petite fortune d'Amédée"(p.764) sont là pour prouver que celui-ci a pleinement raison lorsqu'il déclare, en entendant la rumeur de l'emprisonnement du Pape: "D'abord, de l'argent, nous n'en avons pas..."(p.767). Il a été roulé par son ancien camarade d'école, Eudoxe Lévischon. Sa décision d'aller à la rescousse du Saint-Père constitue donc un véritable acte d'héroïsme, un don gratuit (soulignons le mot) de lui-même, tout comme celui de cet autre "preux chevalier", Don Quichotte, dont le souvenir est évoqué par la phrase "L'importance de sa mission lui surchauffait périlleusement la cervelle"(p.769). Comme Lafcadio sur le point de "launch the ship"(p.745), Amédée part à la recherche d'aventures dont sa vie retirée l'a toujours privé et qu'il racontera, croit-il, à Arnica lors de son retour.

On a trop tendance en effet à oublier que, à part Lafcadio, Amédée est le seul personnage important des Caves du Vatican dont l'enfance nous soit décrite en quelque détail (à la troisième personne dans le cas d'Amédée, à la première dans celui de Lafcadio). Cela, joint à l'évidente affection que ressent pour lui Carola, l'ex-maîtresse de Lafcadio, sert à le rendre plutôt sympathique malgré tout son

ridicule. De toute façon, il donne l'impression d'une authenticité beaucoup plus grande que celle de ses deux beaux-frères, représentants respectifs de la Loge et de l'Eglise, Anthime et Julius. En plus, comme d'autres héros privilégiés gidiens (El Hadj, Michel dans L'Immoraliste), c'est Amédée dans Les Caves du Vatican qui sent à un certain moment "le sol mouvoir et céder sous ses pieds" (p.804). Ici et quand, un peu plus tard, la vie devient "décidément trop compliquée pour Amédée" (p.809), le lecteur n'est pas loin de partager son émotion. On remarquera que Lafcadio subit le même genre de désarroi lorsqu'il dit dans le livre V: "Voici qui tourne au cauchemar..." (p.851).

Revenons, pour terminer, à la distinction entre subtils et crustacés dont on a, selon nous, l'habitude de surfaire l'importance et dans laquelle il faut voir le principal défaut du nietzschéisme tel qu'il est souvent mal interprété. Quand Protos rappelle ces catégories à Lafcadio et l'invite à faire partie de la bande du Mille-pattes, celui-ci refuse son offre; c'est qu'il ne veut plus retourner à de tels jeux enfantins, auxquels la Confrérie des Hommes forts dans Les Faux-Monnayeurs fera écho. Et, de même que le suicide du petit Boris mènera directement à la dissolution de la bande des jeunes lycéens, n'est-il pas significatif que c'est l'intervention d'un crustacé tel qu'Amédée qui déjoue à la longue les machinations d'un subtil tel que Protos ? D'un certain point de vue, on pourrait même dire que Lafcadio rend service à Amédée en mettant fin à son supplice, tout comme Boris semble presque heureux, rappelant en cela le jeune Emmanuel Faÿ, de sortir enfin d'un monde tricheur. Pour bien comprendre Les Caves du Vatican, et en même temps la fin des Faux-Monnayeurs, il faudrait à notre avis tenir surtout compte du "plus beau peut-être" des Chants d'innocence de William Blake, où, selon Gide dans son Dostoïevsky "il annonce et prédit le temps où la force du lion ne s'emploiera plus qu'à protéger la faiblesse de l'agneau et qu'à veiller sur le troupeau" (O.C., XI, p.287). Dans les Caves, Lafcadio est le lion qui se jette sur l'agneau qu'est Amédée avec "l'instinctive aversion qui, dans un troupeau, précipite le fort sur le faible", ainsi qu'il est dit de Ghéridanisol par rapport à Boris (Romans, p.1236). Mais pour Gide, comme pour Blake et Dostoïevsky, "cette férocité" n'est que "transitoire et le résultat passager d'une sorte d'aveuglement, c'est-à-dire appelée à disparaître" (Dost., *ibid.*). Elle disparaîtra quand le monde factice des faux-monnayeurs tels qu'Anthime et Julius aura été finalement "repouss(é) dans la pénombre" (Romans, p.873).

Gide, lecteur de Raymond Roussel

par

Alain GOULET

Après avoir connu une longue suite d'échecs littéraires, après avoir été alternativement ignoré et traité de fou, Raymond Roussel eut enfin la satisfaction d'être, après la Première Guerre Mondiale, reconnu -somme toute timidement d'abord, en tout cas avec moins d'enthousiasme et d'unanimité qu'on ne l'a dit - par le groupe des premiers - ou futurs - Surréalistes¹. La question que je voudrais ici poser, sans prétendre pouvoir la résoudre, est: dans quelle mesure André Gide a-t-il oeuvré pour faire lire, connaître, ou reconnaître Raymond Roussel, en particulier auprès d'André Breton et de ses amis ?

Question apparemment saugrenue. En effet, si l'on considère tout ce qui a été publié de Gide, si l'on compulse les index, répertoires et autres inventaires, jamais le nom de Raymond Roussel n'apparaît, pas plus dans le Journal que dans les Correspondances. Et pourtant ...

Pourtant François Caradec, dans sa Vie de Raymond Roussel, a publié des extraits d'une lettre de Gide à Roussel, avec pour toute référence: "Cahier de citations réunies par Roussel en 1927". Voici les éléments de cette lettre, corrigée et complétée selon les indications de François Caradec²:

"...j'ai donné lectures de longs passages d'Impressions d'Afrique et de Locus Solus... Vos Pages choisies étaient restées longtemps sur ma table... Certain jour de désœuvrement je feuilletai le livre au hasard... Puis aussitôt m'abandonnai, pied perdu, dans le Gulf Stream de votre rêve... Ma première lecture de vous, à voix haute, eut lieu ce dernier soir, en famille(j'étais alors à la campagne). Quelques mois plus tard, de retour à Paris, je racontais mon émerveillement à Mlle Monnier et au petit groupe de l'Odéon - émerveillement qu'ils ne tardèrent pas à partager. Puis à bien d'autres."³

La citation est suivie, dans le cahier de Roussel, par ces deux mentions:

"André GIDE

(Lettre à Raymond Roussel)"

Désirant en savoir davantage et retrouver, s'il était possible, l'intégralité de cette lettre, je me suis adressé à François Caradec qui

m'a fourni les précisions suivantes:

"Raymond Roussel avait pris l'habitude de faire encarter en tête de ses volumes un petit cahier d'extraits de presse sous le titre: "La critique et Raymond Roussel".

C'est dans l'un de ceux-ci que l'on trouve un extrait d'une lettre d'André Gide où il conta sa lecture de Roussel en famille et dans la boutique d'Adrienne Monnier.

Il est très difficile de dater ces encarts. La lettre de Gide ne semble pas apparaître avant 1927 (dépôt légal de La Poussière de Soleils, 21 mars 1927). Gide semble n'avoir lu que les Pages choisies de Raymond Roussel, qui parurent en 1918.

Je n'ai jamais retrouvé de lettres adressées à Raymond Roussel. Il est à craindre que tous ses papiers aient disparu après sa mort (certains livres à lui dédiés ont été bazarés dans des paniers à Drouot après 1933). Je n'ai jamais entendu dire non plus que l'on ait retrouvé de lettres de Roussel à André Gide; or il lui a certainement écrit; ce qui permettrait au moins de dater la lettre de Gide."⁴

Et après avoir signalé les deux erreurs de son texte, il ajoutait:

"Si l'on en croit Jacques-Emile Blanche, André Gide lui lisait bien le passage de Fogar avant le mois de mai 1924. Ce qui permet de situer la lettre de Gide entre 1918 et 1924."

Il se trouve en effet que dans l' "avant-première" (4 mai 1924 annonçant la représentation de L'Etoile au Front, nouvelle pièce de Raymond Roussel, le rédacteur anonyme - qui pourrait bien être Roussel lui-même - donnait pour ses Impressions d'Afrique les cautions de trois noms: Edmond Rostand, Robert de Montesquiou et Jacques-Emile Blanche, lequel "citait dernièrement, dans un de ses articles, le passage de Fogar, que lui avait lu André Gide"⁵. L'article en question de J.E. Blanche aurait paru dans La Revue Européenne, mais quand ?

Un autre témoignage, plus tardif, de Jean Cocteau, corrobore la teneur de la lettre. Dans Opium, Journal d'une désintoxication (Paris, Stock, 1930), il déclare: "C'est à Gide, qui généreusement nous lisait jadis Impressions d'Afrique que je dois la découverte de Locus Solus et la lecture récente de cette admirable Poussière de Soleils."⁶ Et comme dans ce même texte Cocteau précise: "En 1918 je repoussais R. Roussel comme propre à me mettre sous un charme dont je ne prévoyais pas l'antidote"⁷, il faudrait en conclure que c'est en 1918 que Gide fut, provisoirement, le zélé de Roussel.

Or rappelons quelques faits. C'est bien en 1918 que paraissent chez Lemerre les Pages choisies d'"Impressions d'Afrique" et de

"Locus Solus", du moins s'il faut en croire la page de titre, puisque l'ouvrage ne comporte pas d'achevé d'imprimer. Roussel a conçu cette édition "populaire" pour tenter de faire connaître ces deux romans parus respectivement en 1910 et 1914. Comment en a-t-il assuré la diffusion ? Il ne semble pas y avoir eu de dépôt légal, ni d'annonce dans la Bibliographie de la France, et Caradec affirme que "les ventes de cet ouvrage de "vulgarisation"/ont/ été, si possible, moins brillantes que celles de ses autres livres". Mais on peut penser que Roussel a adressé un exemplaire de ces Pages choisies à Gide, tout comme il l'a fait par exemple pour Pierre Loti. Gide revient d'Angleterre en septembre 1918 et séjourne à Cuverville l'automne et l'hiver, mis à part de brefs séjours à Paris. On sait qu'en février 1919, Gide et Marc Allegret ont assisté, à la librairie d'Adrienne Monnier, la "Maison des Amis des Livres", 7 rue de l'Odéon, à une lecture du Cap de Bonne Espérance par Jean Cocteau⁸. N'oublions pas que cette Maison des Amis des Livres assurera le dépôt et la vente des premiers numéros de la revue nouvelle, Littérature, dont les trois directeurs sont Louis Aragon, André Breton et Philippe Soupault. La première livraison paraît en mars 1919, avec, en tête, des fragments des Nouvelles Nourritures, signées d'André Gide.

Il paraît donc vraisemblable, et même probable, qu'au cours de l'hiver 1918-19, à Cuverville, Gide se soit emparé par "désœuvrement" des Pages choisies que Roussel lui aurait adressées, et qu'il se soit abandonné au charme de la curieuse exploration sous-marine du jeune Fogar, adolescent "à peine âgé de quinze ans", qui étonnait "par son étrangeté parfois terrifiante"⁹. On sait combien il aimait faire partager ses découvertes par des lectures à voix haute, ce qu'il fit à Cuverville, puis dans la Librairie d'Adrienne Monnier, au cours des nombreuses séances de lectures qui y étaient organisées, probablement en février ou mars 1919, au moment de sa lune de miel éphémère avec André Breton et ses amis. Sans doute était-ce sa contribution à la littérature nouvelle et insolite offerte au groupe épris de rupture et de nouveauté. On sait que cette entente fut bientôt mise à mal. Les numéros 8 et 10 de Littérature s'en prennent à la N.R.F., coupable du crime de lèse DADA. Gide donne encore dans le n° 11 (janvier 1920), des Pages du Journal de Lafcadio,

mais ce sera sa dernière collaboration. Dans le numéro de septembre-octobre 1920, Aragon éreintera La Symphonie pastorale, et dans le numéro 1 de la nouvelle série, le 1er mars 1922, Breton s'en prendra à ses Morceaux choisis ("André Gide nous parle de ses Morceaux choisis", pp.16-17).

C'est cependant peut-être sous le signe de Breton que fut écrite la lettre à Roussel. Dans Dada 4/5, ou Anthologie Dada, qui paraît à Zurich en mai 1919, Breton publie un étrange hommage "Pour Lafcadio", poème qui s'ouvrait ainsi:

"L'avenue en même temps le Gulf Stream
MAM VIVIER
Ma maîtresse
prend en bonne part
son diminutif/.../"

Y aurait-il un écho dans "le Gulf Stream de votre rêve" dont Gide loue Roussel ? Toujours est-il qu'au moment où les jeunes poètes comme Cocteau, Soupault, Vitrac, Aragon ou Eluard commencent à s'intéresser à Roussel, Gide a tenu à faire savoir à ce dernier que c'est lui qui leur avait ouvert son oeuvre.

Roussel a-t-il jamais répondu ? En 1920-1921, le milliardaire faisait le tour du monde.

Et Gide a-t-il vraiment lu de Roussel autre chose que le chapitre XV d'Impressions d'Afrique, du moins avant que Michel Leiris ne donne dans la N.R.F. d'avril 1935, quelques pages de Comment j'ai écrit certains de mes livres ?

NOTES:

1. Voir en particulier le classement des écrivains, artistes et valeurs auquel procèdent, en mars 1921 les jeunes émules de Dada, selon une échelle de notes qui va de -20 à 20. Alors que André Breton vient en tête avec une moyenne de 16,85, suivi de peu par Philippe Soupault avec 16,30 (on n'est jamais si bien servi que par ses fœux), que les grands intercesseurs Arthur Rimbaud et Isidore Ducasse obtiennent des moyennes de 15,95 et 14,27, Raymond Roussel ne recueille qu'une moyenne de 5,63. Quant à Gide, déjà discrédité aux yeux du groupe d'André Breton à l'époque, il recueille une moyenne de -0,81, bien au-dessus cependant du dernier de la longue liste, Henri de Régnier, qui fait l'unanimité contre lui avec une moyenne de -22,90 (Littérature, n° 18, mars 1921, pp.1-7).
2. Dans sa lettre du 18 février 1986 concernant la lettre de Gide, F. Caradec me précise: "La citation telle, qu'elle figure dans mon livre, est complète, avec deux erreurs. Page 174, ligne 1: il faut lire "à voix haute" et non ("à haute voix"); 5ème ligne: "gravitait" (et non "gravitaient"). La citation est suivie des deux lignes: André Gide/(Lettre à Raymond Roussel)."
3. F. Caradec, Vie de Raymond Roussel. Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1972, pp.173-4.
4. Lettre de F. Caradec à A. Goulet, 18 février 1986.
5. Cité par F. Caradec, op.cit., p.243.
6. Ibid., p.309.
7. Ibid., p.173.
8. Voir J.-J. Kihm, Jean Cocteau: Lettres à André Gide. Paris, La Table Ronde, 1970, p.77.
9. Roussel, Impressions d'Afrique, chapitre 15 (Livre de Poche, p.267). La citation faite par Gide: "Alors, pareil à un somnambule, Fogar se leva et pénétra dans la mer", se situe p.269.
10. Michel Leiris, "Documents sur Raymond Roussel", N.R.F., 1er avril 1935, pp.574-82, suivi de: Raymond Roussel, "Comment j'ai écrit certains de mes livres", ibid., pp.583-95.

Carol L. Kaplan

NARCISSE SE BIGNANT À LA PLAGE

ECHO DE MON PASSÉ,
FUSÉ DANS UN MOMENT BLANC,
ÉCLATANT DE SOLEIL,
NARCISSE, JE T'AI TROUVÉ
TE BIGNANT À LA PLAGE.

TU NE M'AS PAS REGARDÉ,
TOI, SI FIER, SI FERME
DANS TA PEAU,
NE TE RENDANT PAS COMPTE
DES ANNÉES DE MA SOUFFRANCE.

M'ESSOUFFLANT,
J'AI COURU POUR TE SAISIR,
POUR TOUCHER TON BRAS
QUI M'ATTIRAIT...
MAIS L'EAU NOUS SÉPARAIT
ET CRÉAIT UN MIRAGE
IMPOSSIBLE À FRANCHIR.

SEULE, JE T'AI QUITTÉ POUR TOUJOURS,
RETOURNANT SUR MES PAS TRACÉS DANS LE SABLE,
MES PROPRES LARMES ME FOURNISSANT UNE AUTRE MER,
MIROITANTE,
PERCÉE DE FLÈCHES JAUNES,
QUI TRANSFORMAIENT TON CORPS
EN UNE FLEUR MAGNIFIQUE ET DÉLICATE,
CHAQUE PÉTALE INCARNANT TA FRAGILITÉ.

ET TOI, NARCISSE,
TU RESTAIS LÀ...
INDIFFÉRENT DE MON RÊVE,
TE RÉGALANT DANS LA DOUCEUR
D'UNE BELLE JOURNÉE D'ÉTÉ.

Notre ami, M. Fred Leybold, que nous remercions vivement, a eu l'attention de nous adresser une note, intitulée: Pasternak et la campagne contre Gide, tirée d'une lettre de M. Aucouturier et parue dans Le Monde du 10 août dernier. Nous en extrayons les lignes suivantes qui précisent l'attitude de Pasternak envers Gide:

Pasternak se serait "joint au concert (...) d'injures" déversées sur Gide après son Retour de l'Urss./.../ Cette opinion prend certainement sa source dans une phrase du compte rendu de l'Assemblée plénière de la direction de l'Union des écrivains soviétiques du 22 février 1937: "A propos du répugnant pamphlet antisoviétique publié à l'étranger par André Gide, le camarade Pasternak a raconté avec colère et indignation avec quelle insistance Gide avait cherché à le rencontrer et comment, un soir, il était venu le voir chez lui, cherchant vainement à puiser du matériel pour sa future et malpropre cuisine antisoviétique." (Izvestia, n° 52, 28 février 1937.)

Il est évident qu'on ne peut imputer à Pasternak les qualificatifs stéréotypés d'un compte rendu officiel. Quant au sens réel de son intervention, il s'éclaire par le contexte. Le 16 décembre 1936, Pasternak a été publiquement accusé par l'apparatchik Stavski, secrétaire général de l'Union des écrivains, d' "aller, dans des conversations de couloir, jusqu'à se solidariser avec les basses calomnies manifestes proférées à l'étranger contre notre vie publique" (Literatournaia Gazeta, n° 71, 20 décembre 1936). Or cette accusation, qui est au centre d'une violente campagne contre Pasternak qui se déchaîne dans les semaines qui suivent, a précisément pour origine le refus de Pasternak de s'associer à la campagne contre Gide (cf Alexandre Gladkov, Rencontres avec Pasternak, Paris, 1973, p.11 (en russe); trad.anglaise Meetings with Pasternak, Londres, 1977, pp.34-5).

On peut ajouter que, d'après la témoignage recueilli auprès de Gide par le critique russe émigré Alexandre Bakhrakh, ce serait précisément Pasternak qui lui aurait "ouvert les yeux sur ce qui se passait", le "mettant en garde contre la séduction des "villages de Potemkine" et des kolkhoses modèles qu'on lui montrait" (Continent, n° 8, 1976). Son attitude est une défense, qui lui a peut-être été suggérée par le romancier Alexandre Fadaïev, dirigeant politiquement influent de l'Union des écrivains, dans le souci de le protéger.

GIDE ET LA JEUNESSE

A propos des "Caves du Vatican" et du séjour d'André Gide
à Lausanne, en novembre-décembre 1933

Jean-Pierre BORLE

SOUVENIRS

Lausanne, octobre 1985

L'ambiance dans laquelle s'est déroulé le séjour d'André Gide en terre romande et ses contacts avec la Société estudiantine de Belles-Lettres, qui montait sa pièce, ont été brillamment évoqués ici même par Madame de Bonstetten(Bulletin n°61, de janvier 1984). Fort aimablement, celle-ci demande aujourd'hui à celui qui incarnait Fleurissoire, d'ajouter encore quelques souvenirs à ceux qui ont été rappelés ci-dessus:

En entrant à Belles-Lettres, notre volée dut lire Les Faux-Monnayeurs. C'était deux ans avant notre rencontre avec André Gide. Etait-ce un signe du destin ? En fait notre aîné, Daniel Simond, rentrant de Paris, où il avait assisté à une représentation des Caves au Studio des Champs-Élysées, nous proposa de monter cette farce à Lausanne, sous la direction de Gide lui-même.

Mais cette première version des Caves adaptée et mise en scène par Mesdames Lartigaud et Lara en octobre 1933, pour la troupe "Art et Travail", faussait entièrement l'esprit de la Sotie. Gide en fut écoeuré et déclina toute responsabilité (Cahiers André Gide, tome V, pp.329-42).

Sans même connaître la pièce, séduits par la perspective de travailler avec l'auteur et point trop impressionnés par sa notoriété, nous fûmes vite d'accord. A nous de lui faire oublier au plus vite cet avatar parisien.

Comme j'assumais la présidence de la Société d'Etudiants pendant un semestre d'hiver - devant m'occuper de manifestations fort diverses, comme la première conférence d'Emmanuel Mounier à Lausanne, (à laquelle assista Gide),ou la réception du nouveau Président de la Confédération Suisse, Pilet-Golaz, parce qu'ancien Bellettrien -je voulus d'abord ne pas prendre de rôle... Enfin je me

présentai aussi: Gide nous donnait la réplique. Dans un court passage dialogué de la Sotie qu'il situa en quelques mots, m'échut le rôle de l'inénarrable Fleurissoire. Une fois les acteurs choisis, Gide nous fit venir à l'hôtel où il logeait, pour mettre au point les tirades essentielles et nous aider à comprendre en profondeur le personnage. C'était passionnant, d'autant plus qu'il se montrait d'une bienveillance paternelle envers les amateurs que nous étions.

Mais pour la mise en scène - dont il n'eut cure - force fut de faire appel au dernier moment à un routinier du théâtre qui nous laissa parfois pantois, car ses indications étaient souvent en opposition complète avec le vrai comportement du personnage. Notons que, pour accélérer les douze ou quinze changements de décors, chaque acteur, dès le rideau tombé, emportait le meuble le plus proche de lui !

Il n'empêche que pour nous tous - seize acteurs, dont deux jeunes filles et quatre travestis, plus deux lecteurs - ce fut une époque inoubliable...Et je vois encore Gide - lui qu'on nous avait dépeint comme un pontife cérémonieux et distant - assis au coin d'une table de café, nous aidant à corriger les épreuves du programme et riant de bon coeur à la lecture de quelques chansons satiriques du Prologue, par quoi débutait le spectacle.

LETTRE D'UN DES ACTEURS

présentée par Irène de Bonstetten

Tout emballés par l'aventure qu'ils vivaient, les jeunes Bellettriens ne manquèrent pas de faire connaître les épisodes cocasses ou émouvants du séjour lausannois de Gide à ceux qui ne les avaient pas vécus.

Ainsi Arthur Martin, étudiant en Droit, qui incarna avec sérieux et finesse le personnage de l'irrésistible Lafcadio, confia ses états d'âme et ses réflexions, dans une lettre à son camarade de volée et ami, Edouard Jequier. Celui-ci faisait alors un stage d'anatomie pathologique à Bonn, avant de poursuivre une brillante carrière de Professeur de Médecine à Lausanne. C'est grâce à l'obligeance de ce dernier et par l'entremise de Pierre Beausire, un des deux "Lecteurs" dans la pièce(qui plus tard enseigna la Littérature française à l'Université de Saint-Gall), que nous avons le plaisir d'offrir aux

lecteurs du Bulletin des Amis d'André Gide, ces lignes si fraîches et spontanées:

Lettre de Martin à Jéquier.

A son ami Jéquier alors en Allemagne.

Lausanne le 23 décembre 1933

Mon cher Jéquier,

...Je parle de Gide et de nos théâtrales...tout cela fut assez étonnant...Tout cela est entré tout simplement dans notre vie bellettrienne et en a accéléré le rythme d'une façon si subtile qu'on s'en est à peine aperçu. Je crois que Gide ne peut rien faire que subtilement. En tout cas, ce changement imperceptible qu'il a amené parmi nous a été si profond que Belles Lettres (la meilleure) a eu parfois des instants de vie, tout simplement ! Une sorte de légèreté nouvelle, si souvent souhaitée, était là, tout à coup, une sorte de ferveur si discrète - grâce à cet homme, ("ce vieillard", comme l'appelèrent avec insistance les journaux bourgeois) dont la présence est tellement "actuelle", tellement jeune et éloignée de toute pose, qu'on arrivait à le sentir des nôtres, en tout cas un maître tout proche par l'étonnante perception qu'il a d'une personnalité de jeune homme et le souci de n'en pas blesser, ni "comprimer" la moindre partie. On le sent en perpétuel éveil devant la vie et d'une curiosité sans bornes, un peu inquiétante par les formes de gentillesse, de discrétion qu'elle revêt.

Je suis content de ne lire les "Faux-Monnayeurs" que maintenant. Ils prennent depuis que je connais Gide, un sens extraordinairement vivant; c'est presque gênant par instants, tant je le vois, tant je le "ressens" dans le personnage d'Edouard.

Vraiment, c'est une chance merveilleuse que nous avons eue de pouvoir travailler avec lui pendant quelques semaines. On éprouve une émotion toute neuve devant un homme complet comme lui, et attentif, et vrai. Aussi toute la mesquinerie, toute la goujaterie

aussi, qui s'est manifestée contre lui, après notre représentation de Lausanne, l'incompréhension et la mauvaise foi - tant de belles qualités romandes - que la presse bien pensante de Lausanne a glorieusement étalées, m'ont-elles outré avant de me paraître d'un ridicule inexpiable.

Tu n'es peut-être pas au courant. Après une représentation à Montreux (1 h. 1/2 ! avec des tas de choses ratées) et une critique charmante (qui se perdait en compliments sur l'à-propos de mon jeu...) nous avons joué le 15 ici; représentation bonne, mais le découpage de la pièce n'est pas bon: trop de dialogues et trop longs; mouvement aussi peu théâtre que possible; mais en somme un tas de gens ont trouvé ça bien et au moins intéressant.

Le 16, protestation de deux pasteurs dans la "Gazette", parlant "au nom de pères et mères de famille", de jeunes aussi, qui "souffrent" en lisant des affiches où règne, en lettres très hautes, le nom d'André Gide.

La rédaction de la "Gazette de Lausanne" surenchérit, parle de la grave erreur commise; tu te rends compte ! Gaston Bridel fait un éreintage en règle, pas tant de notre représentation(pourtant, il l'exécute en vitesse) que du personnage intolérable de Gide . Une magnifique stupidité ! Vidoudey dans la "Tribune" dit des grossièretés à l'adresse de Gide (il a vu deux tableaux du spectacle sur dix-sept!);il tente de ridiculiser ce "pédagogâtre vieillissant/.../qui préfère aux pantoufles, les coulisses"; il admire Belles-Lettres d'avoir supporté avec "abnégation la tyrannique fantaisie d'un vieillard", etc.

Goujaterie sur toute la ligne. Tous ces gens crèvent de peur et de hargne devant ce satanique, ce communiste de pédéraste. C'est d'un drôle ! On excuse les: jeunes Bellettriens qui n'ont pas bien su ce qu'ils faisaient. - Lettre à la Gazette d'Elie Gagnebin(très bien, mais privée), réponse de Gavillet, signée par le Comité de Belles-Lettres. Conversation hier avec Rigassi * qui, en une heure et demie, tente de nous convaincre du danger pour nous et du tort qu'on fera à toute Belles-Lettres, tant vieille que jeune, en défendant publiquement Gide. Tous les arguments de ce monsieur étaient bêtes ou se retournaient contre lui sans peine. Nous nous sommes amusés.

Il publiera ça, ou nous le passerons au "Droit du Peuple"**. .

Nous avons joué le 18 à Genève. Accueil quelconque, plutôt sympathique. J'ai gagné à ces festivités de bons rhumes et dépensé pas mal d'argent; tant la caisse est parcimonieuse.

Tu sais que je jouais Lafcadio. Voici pourquoi: quand au bout d'une semaine de vains essais(une bonne partie de Belles-Lettres a tenté sans succès de personnifier notre héros) j'ai appris qu'aucun Lafcadio n'avait été agréé, je me suis dit: Allons voir ! Je n'avais pas lu les "Caves", mais je sentais que ce garçon ne m'était pas indifférent. Et je me suis orésenté, j'ai lu une scène, et j'ai été accepté. J'avoue que je ne me serais pas dérangé si l'idée de voir Gide de près ne m'avait singulièrement aiguillonné (tu penses !). Je ne crois pas avoir à le regretter. Je l'ai vu assez souvent en dehors des représentations, mais toujours en compagnie de deux ou trois autres camarades(Beausire et Simond surtout), sauf un après-midi, après Montreux, où je l'avais rencontré au Petit-Chêne et où il m'a invité à prendre quelque chose au Buffet. J'y ai passé une heure épatante, qui valait surtout par ce que nous n'avons pas dit...; il est si difficile de dire des choses importantes à moins d'un concours de circonstances spécialement heureux. Il était très content de moi en Lafcadio et vraiment je me mettais dans la peau de ce "subtil" avec grand plaisir; je devais dire des choses dont certaines exprimaient si bien ma pensée.

Gide est reparti le lendemain de Genève, et voilà, nous nous sommes retrouvés dans la vie de tous les jours. Il n'y a pas grand chose de changé...On le voyait tous les jours, on lui disait bonjour comme à n'importe qui... Mais il en est peu, je crois, qu'il n'ait pas fait vivre plus intensément. En effet, la "Gazette" a raison: André Gide est un danger, un danger inouï contre le mal; il n'y a pas grand chose à faire, tant il est séduisant.

.....
Crois à la vieille amitié

de ton Martin

*Rédacteur en chef de la Gazette de Lausanne, journal libéral de droite. Il finit par passer notre article de défense d'André Gide, sous menace d'invoquer le droit de réponse. (Un ancien Bellettrien).

** Journal de la gauche d'alors.

Pour Belles-Lettres, voir André Gide et "Belles-Lettres", par I. de Bonstetten, B.A.A.G., n°61, Janvier 1984, pp.47-55.

Auguste Martin, décédé malheureusement en 1979, se trouva longtemps tout auréolé du prestige élégant et sombre de Lafcadio. A-t-il été marqué plus qu'on ne le croirait par ce personnage, où son tempérament l'inclinait-il à ressentir tout naturellement la séduction de ce rôle ? N'écrivait-il pas dans sa lettre: "Je devais dire des choses dont quelques-unes exprimaient si bien ma pensée" ? Poète, à ses heures et auteur de recueils de poèmes remarqués(par Gide notamment), il est regrettable que Martin n'ait pas choisi d'écrire plus souvent et se soit détaché du mouvement des lettres françaises, en raison de circonstances familiales, mais aussi peut-être du fait d'une humeur trop critique, voire sceptique... Ecoutons la "Petite Dame", présente à Lausanne lors de la représentation des Caves, en 1933:

"Lafcadio, avec qui je parle un peu, est violemment sympathique, il ne fait pas une faute de goût, pas une faute de compréhension, son jeu est intelligent, mais trop intérieur, trop gris; il est racé, mais n'a rien du charme triomphant de Lafcadio; nature mélancolique, je pense, où l'amertume noie trop souvent le plaisir/.../". (Cahiers André Gide, tome V, p.360).

I. de Bonstetten

Pierre BEAUSIRE

SCENE XIII

ou "Le point de vue du speaker"

1934

à Arthur MARTIN(Lafcadio)

Sur la quelconque banquette où médite son oisiveté, ce n'est pas au passé qu'il songe, celui dont l'âge à peine signifie virilité. L'étrangeté de son origine ne le surprend pas plus que l'irrégulier plaisir d'exister - et d'exister sous les espèces de cette revendication musclée d'un droit quand même sur l'infini, que représente enfin l'homme. Mais en Lafcadio, du moins, s'avère, souple et simple, avec une franchise sans éclat, avec une allègre puissance juvénile, et comme jointe à l'inconnu qu'il se sent pressé de libérer, cette fraîche

et fondamentale ici exigence de vivre et de vivre de toutes ses forces, sans égard et sans ennui. Car le solitaire problème, qui trop longuement déchira Hamlet dans son doute, le requiert tout entier: être ou n'être pas. Telle est bien l'unique question qui, dans la ténèbre des conjurations économiques et des temples de la crainte, fulgure et, contre elle, tourne l'âme élue pour être autre chose qu'une ambiguïté spécialisée ou le monsieur très rationnel qu'il est vain de nier que nous ne soyons pas.

Mais l'insolite prétention d'être singulièrement, irrémédiablement, totalement, implique, plus encore qu'une violation péremptoire du Code, une violence toute personnelle faite à la verticale monotonie du moi. Car somptueusement elle fait passer de l'état de légitime défense contre autrui à celui d'illégitime offense contre soi: ne commande-t-elle pas de céder sans réserve à l'intacte plénitude spontanée de l'élan, à l'illogique soit première - donc de préférer à la flasque réalité du pire l'orientale possibilité du meilleur et du majeur ? C'est dire qu'elle appelle dans l'ombre la luisante perversité de l'action mûre - qu'elle provoque et convoque les couteaux immodérés du crime.

Qu'importe au prince danois son fantôme de père ! Voyez-le aux prises avec la maladie d'une logique qui passe prophétiquement la nôtre, ou s'égarer dans la trouble stagnance d'une pensée qu'il prend pour masque et choisir pour méthode les fastueux détours d'une folie plus sensée que lui-même - alors que, pour devenir celui en qui il pourrait reconnaître un peu plus que le quotidien complément d'une toujours semblable à elle-même épouse, il lui suffirait d'obéir à la blanche voix de sa conscience filiale ! S'il, soudain, saisit l'épée de la résolution, ce n'est point l'ennemi dévoilé par le doigt suspect de la vengeance qu'il transperce, mais bien l'obésité vacante d'une destinée furieusement ordinaire.

Or, sans qu'il y ait la moindre velléité tragique dans l'immotivation de sa démarche, tout identiquement procède Lafcadio: il tue par jeu le même personnage que Hamlet tue par hasard. Car, là, jeu et hasard sont les deux faces de la même et hagarde fatalité: celle qui, je le révèle, veut absolument que chaque fois qu'en l'homme jaillisse le

limpide désir d'un acte par quoi il se puisse pleinement, radieusement affirmer, il y ait toujours une victime. Toute la difficulté pour nous consiste à ne point nous méprendre sur le sens d'une opération, dont le caractère théâtral jusqu'à l'éblouissement, offusque aux yeux mêmes de l'écrivain - qui en est l'auteur irresponsable - la valeur purement symbolique. En effet, quand d'un geste net et nu, sans le moindre tremblement sacré, Lafcadio, dans la nuit où conspire sans effet le souvenir épais de Polonius, précipite par la portière ce monument de désuétude conjugale qui se nomme Fleurissoire, il fait bien plus qu'éliminer du wagon de son aventure une trop implorante absence d'esprit: il tue du même coup en soi la possibilité de devenir lui-même cette solennité pieuse à visage dérisoire.

Mais à visage universel ! En chacun de nous sourdement s'agite et rampe le fidèle et confiant esclave des certitudes fixes, le neutre éternel, qui, dans la matinale répétition et la très personnelle imitation de ce qu'il est, cultive obstinément sa ressemblance avec la médiocrité d'autrui et consume la petite passion de son identité citoyenne à travers cette loquace incohérence commerciale des siècles qu'on appelle la raison. Sans doute, il triompherait encore dans l'orbe des terres avares et parmi la tendre gémflexion des foules devant la grâce des profits et la permanence des principes, si Belles-Lettres n'avait, à maintes reprises, tenté de renverser la dictature des causes et le marchandage des scrupules, pour permettre à ceux que l'indignité du sort éloigne de la botanique, de perdre le sentiment de ce qu'ils ne sont peut-être pas, dans la précieuse gratuité de leurs actes et l'inutilité puissante de leur âme.

C'est pourquoi il a suffi que l'un d'entre nous, sans l'artifice d'aucune sincérité et la coloration muette d'aucune vertu, se présentât calmement aux peuples tel qu'il est tous les jours dans la spacieuse originalité de son démenti poétique et la fougue éparse de sa liberté - pour que le drame aux puissances mythiques pût éclater. Personne, il est vrai, n'a compris. Mais Fleurissoire est mort.

VARIA

HENRI LEVESQUE(1910-1985) Une Madeleine Gide(on sait que Mathilde triste nouvelle: nous avons de Rondeaux,née Pochet et Richard appris le décès subit de notre Latham avaient en effet pour sociétaire M. Henri Levesque mères deux soeurs,Mathilde et survenu chez lui à Tamaris - Elise Delaroche).

sur - Mer , le 21 novembre dernier.Né le 8 février 1910,il n'était que d'un an le cadet de Robert Levesque.Ancien Conseil pour le Commerce extérieur,il avait rejoint l'AAAG en 1978. Nous partageons avec émotion la peine de toute sa famille.

HELENE RUFENACHT(1901-1986)

Nous avons appris avec tristesse le décès,survenu le 16 avril dernier, d'Hélène Rufenacht qui fut un membre fidèle de l'AAAG depuis 1970 . Nous n'oublierons pas sa participation discrète mais assidue,souriante et chaleureuse,à nos Assemblées générales.Née le 23 octobre 1901,elle était dans sa quatre-vingt-cinquième année et a été inhumée au Havre le 21 avril dernier . Un de ses oncles, Edouard Rufenacht (1862 -1924.), avait épousé Mary Latham, dont le père , Richard Latham (1837 - 1923),était le cousin germain de Mathilde Rondeaux,la mère de

Colloque:

PARIS 1900-1914:RENAISSANCE OU RUPTURE ?

A la différence de Berlin,Moscou et même Vienne, Paris est une capitale des arts et des lettres depuis le Moyen Age.Elle a été le lieu d'un nombre impressionnant de "renaissances".Elle a aussi quelque expérience des "ruptures", et le concept même de "moderne" y a conquis son sens plénier dès la fin du XVIIème siècle.Ce colloque vise à évaluer,dans la fièvre inventive des années 1900-1914,ce qui relève d'une "renaissance",ce qui relève de ruptures modernes analogues à celles que l'on a mises en évidence dans d'autres capitales. Adresser demande de participation et proposition d'intervention à M.Pierre Brunel,Directeur de l'Institut de littérature française de Paris IV,1 rue Victor Cousin,75230 Paris Cedex 05.

PRESENCE D'AUGUSTE ANGLES HENRI HEINEMANN nous
Le Secrétariat de l'Association signale:"La bonne place tenue
nous communique en date du 23 par Gide dans l'Anthologie 1986
décembre 1985: de la Quinzaine de la

"Après la subite et cruelle Pléiade,consacrée cette année à
disparition de Monsieur Jean Malraux;il y a d'ailleurs une
Riboud, il incombait au Conseil photo de la couverture du Cahier
d'Administration d'élire un 4(Petite Dame)." Consulter: Album
nouveau président.A la demande Malraux,p.317:Cahier André Gide.
du Bureau , Madame Krishnâ 4.Les Cahiers de la Petite Dame.
Riboud a bien voulu accepter, en Préface d'André Malraux.
succédant à son mari,de

poursuivre son action à la tête De Monsieur Jean-Pierre VANDEN
de notre association.C'est avec EECKHOUDT, en date du 17
satisfaction que le Conseil a février 1986,deux informations:en
entériné cette décision." écho au B.A.A.G. n°67 (juillet
1985), p.148, la vente d'une

A QUI LE THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES ?

On l'attribue généralement à
l'architecte Auguste Perret.En
réalité les plans du Théâtre des
Champs-Élysées ont été dressés
par Henry Van de Velde,qui,sur
les conseils de Théo Van
Rysselberghe,a fait appel à
l'entreprise Perret,spécialiste du
ciment armé , pour réaliser
l'ossature.Si l'ossature est bien
de ce dernier,le théâtre est bien
de Van de Velde,comme le
prouve l'examen de ses plans et
du théâtre finalement construit.
(Le Monde)

autre oeuvre de Théo Van
Rysselberghe,datée de 1901,"Jeune
Femme au bord de la grève",100
x 80 cm , le 16 mai 1985, par
Christie's à New-York; le don
qu'il vient de faire au Musée
d'Uzès,pour la Salle André
Gide, du portrait de JANIE
BUSSY par Jean VANDEN
EECKHOUDT', portrait dont une
reproduction en noir et blanc a
figuré dans le B.A.A.G. n°46 de
1980,à propos de "L'oasis
artistique de Roquebrune",comme
l'appelait Gide.On pourra se
reporter à divers n° du B.A.A.G.
n°71,p.103;n°70,p.41:F.WALTER,
(suite de VARIA,ci-après,p.98)

IN MEMORIAM

RENE CHEVAL

J'ai la douleur d'annoncer le décès, survenu le 31 juillet 1986, à Besançon, sa ville natale, de mon vieil ami, René Cheval, un des plus anciens membres de l'Association des Amis d'André Gide (n°500) et mon ancien condisciple de Première Supérieure au Lycée du Parc à Lyon, en 1936.

Germaniste éminent, d'ailleurs "Cacique" d'Agrégation, il occupa dès la fin de la guerre, d'importantes fonctions comme Chargé des questions universitaires au cabinet du Gouverneur du Wurtemberg, puis comme Directeur du Centre d'Etudes Françaises de Tübingen et, de 1951 à 1954, comme Fondateur et Directeur de l'Institut Français de Stuttgart. De 1954 à 1963, il est successivement Adjoint au Conseiller Culturel de l'Ambassade de France aux U.S.A., Conseiller Culturel de l'Ambassade de France à Stockholm, puis à Varsovie.

Après avoir soutenu sa thèse de Doctorat d'Etat sur Romain Rolland, l'Allemagne et la Guerre, il est Maître de Conférences, puis Professeur titulaire à la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes. Il terminera sa carrière comme Conseiller Culturel de l'Ambassade de France à Bonn jusqu'en 1973, puis comme Conseiller Culturel de l'Ambassade de France à Vienne. Pays aimé, patrie de Mozart, dont il m'écrivait alors avec son enthousiasme familial: "C'est le plus beau pays du monde ! "

Depuis sa retraite en 1978, à Besançon, il consacrait son talent à l'animation culturelle régionale, comme Président du Livre comtois.

Sa vocation était celle d'un grand germaniste. C'est à elle qu'il revint après son passage dans l'Enseignement Supérieur. Il fut un artisan convaincu du rapprochement franco-allemand. Sa solide pensée s'ancrait dans les réalités concrètes de la Région. "Plus que des Français et des Allemands, me disait-il, je vois des Wurtembergeois et des Francs-Comtois." C'est sur la cellule de la Région qu'il fondait l'entente européenne. Comme Gide, il était attentif aux vertus de la particularité.

Son oeuvre compte une quarantaine de publications, dont:
Romain Rolland, l'Allemagne et la guerre. P.U.F., 1963, 769 pages;
Nous partons pour...l'Allemagne. P.U.F., 1972, 332 pages;
La vie allemande. P.U.F., 1974, 127 pages;
Visages de l'Allemagne(en collaboration). 1979, 288 pages;

G.Oudot. Peintre et Sculpteur. Editions d'Art A.P.Barthelemy, Paris;
A paraître: La Franche-Comté, aux éditions Arthaud, Besançon.

Nous perdons en René Cheval un grand humaniste et un grand Européen, et plus que tout peut-être, un esprit libre au service d'une pensée généreuse.

A Madame René Cheval et à sa famille, nous présentons nos bien triste condoléances.

D.MOUTOTE.

VARIA (suite):

"Sur trois tableaux";et surtout à ASSOCIATION DES AMIS DE l'excellent article de Claude JEAN GIRAUDOUX s'est fixé Martin, intitulé: "Cette oasis de pour but de favoriser le Roquebrune."André Gide, „Simon rayonnement de l'oeuvre de JEAN Bussy,Jean Vanden Eeckhoudt et GIRAUDOUX et de montrer Zoum Walter,dans le n°46,d'avril l'extraordinaire créativité de cet 1980,pp.158-194.

M.-F. VAUQUELIN-KLINCKSIECK cinéma,urbaniste et passionné de a relevé dans Le Monde du 4 sport !...

juillet dernier,l'entrefilet suivant Créée sous l'impulsion d'artistes, concernant deux de nos Membres d'universitaires,d'admirateurs, et d'Honneur: de contemporains qui avaient

"ETIEMBLE a été désigné lauréat connu et aimé l'écrivain,et avec du PEN Club Français.Auguste le concours de Jean-Pierre ANGLES a également été Giraudoux,cette Association qui distingué à titre posthume,pour réunit des hommes et des femmes son livre sur le premier groupe de tous les pays,a son siège à de la N.R.F.(deux volumes Bellac,ville natale de Giraudoux. parus chez Gallimard).C'est la CENTRE CULTUREL

première année depuis sa fonda- JEAN GIRAUDOUX
tion en 1921 que le PEN Club dé- (Maison natale de l'écrivain)
signe des lauréats. 4,rue Jean-Jaurès 87300 BELLAC

dans

La Liberté

du 20 janvier 1922

par Jacques COTNAM

Miettes d'histoire
LA VILLA MONTMORENCY
Le domaine de Boufflers

".../ cette grande villa que je ne
serais peut-être pas si fou d'avoir
fait construire, si seulement je la pou-
vais habiter."

A.Gide, Journal 1889-1939, p.684(1920)

/Epigraphe ajoutée par nous.N.D.L.R./

Ce coin verdoyant d'Auteuil , si apprécié des amateurs de beaux ombrages, occupe une partie de l'emplacement d'un domaine, jadis propriété de la comtesse de Boufflers que Mme du Deffand appelait si dédaigneusement l'Idole du Temple et le plus souvent même l'Idole tout court. C'est là dans son château de style modeste, mais auquel était attaché un délicieux parc que cette grande dame reçut Marie-Antoinette, la famille royale, l'héritier présomptif de la couronne de Suède et tous les beaux esprits du XVIIIème siècle.. On se représente aisément ces hôtes illustres se rendant en compagnie de la maîtresse du logis à ce pavillon "formant un petit salon tendu en papier bleu de ciel", d'où l'on découvrait le château de la Muette, Passy, le bois de Boulogne, la campagne environnante parsemée de charmantes villas, Meudon et ses riants coteaux. Enfin, si l'on tournait les regards vers la gauche, les tours de Notre-Dame, celles de Saint-Sulpice, les dômes des Invalides et du Val-de-Grâce se présentaient aux yeux des spectateurs charmés par ce superbe panorama.

Et quelles délicieuses promenades ne pouvait-on pas faire en ces allées sinueuses, embaumées par les effluves des fleurs dont les

bosquets étaient garnis. On comprend que ce lieu, si calme, si reposant, convenait à merveille à celle qui souffrit cruellement d'être traitée de savante ridicule par Walpole et qui, après la mort du prince de Conti dont elle avait espéré un instant devenir la femme ne songea plus qu'à vivre loin du monde et des intrigues de la cour en compagnie de sa belle-fille, la jolie comtesse Amélie de Boufflers, objet également des sarcasmes de Mme Du Deffand qui ne pouvait supporter "cette petite Lauzun".

Mais hélas ce calme auquel Mme de Boufflers avait tant aspiré ne devait pas durer longtemps. Le vent de la Révolution se mit en effet bientôt à souffler avec violence, la Bastille fut prise et le roi arrêté à Varennes, ramené à Paris. La comtesse de Boufflers et la duchesse de Lauzun incarcérées par ordre du Comité de Sûreté Générale allaient être envoyées à la guillotine lorsqu'elle furent sauvées par un ami fidèle et dévoué, l'abbé Chevalier, ancien précepteur du jeune Boufflers, qui n'hésita pas à aller trouver Fouquier-Tinville et obtint du farouche accusateur public que les papiers concernant les "citoyennes Boufflers" restassent au fond d'un carton.

L'idole devait décéder à Rouen, rue du Faucon, n° 6, le 4 décembre 1800. Quant à sa belle-fille, la comtesse Amélie, celle-ci, réduite à la misère, se retira chez son ancien cuisinier, Grande-Rue d'Auteuil, n° 14, où la mort mit un terme à sa cruelle infortune.

Acquis d'abord par M. de Rayneval, Ministre des Affaires étrangères, puis ensuite par la duchesse Anne de Montmorency-Luxembourg, le domaine devint la propriété de la Compagnie du chemin de fer de Paris à Saint-Germain, moyennant la somme de 400.000 francs. Une part des terrains servit à la construction de la gare et de ses abords, et le reste forma la Villa Montmorency, ce délicieux "hameau" qui ajoute encore aujourd'hui un tel charme à cet Auteuil jadis si cher à Boileau et Molière.

Fernand de l'EGLISE

/ La rime n'est pas riche et le style en est vieux, comme n'eût pas manqué de remarquer Alceste. Mais enfin...!

D.M. /

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1986

Cotisation de Membre fondateur	220F
Cotisation de Membre titulaire	170F
Cotisation de Membre étudiant	120F
Abonnement au <u>Bulletin des Amis d'André Gide</u>	120F
B.A.A.G., prix du numéro courant	35F
Les cotisations donnent droit au service du <u>Bulletin</u> trimestriel et du <u>Cahier</u> annuel en exemplaire numéroté(exemplaire de tête,nominatif, pour les Membres fondateurs).Pour l'envoi outre-mer <u>par avion</u> , ajouter 30F à la somme indiquée ci-dessus.	

Règlements

- > par virement ou versement au CCP PARIS 25.172.76 A, ou au compte bancaire ouvert à la Banque Nationale de Paris de Cayeux-sur-Mer sous le n° 00006059022, de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRE GIDE
 - > par chèque bancaire à l'ordre de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRE GIDE, envoyé à l'adresse(ci-dessous) du Trésorier.
 - > exceptionnellement par mandat envoyé aux nom et adresse(ci-dessous) du Trésorier de l'A.A.A.G.
- Tous paiements en FRANCS FRANCAIS et stipulés SANS FRAIS.

La date tardive de l'Assemblée Générale 1985 n'a pas permis de faire figurer dans le Bulletin n°69 ces nouveaux taux. Ceux de nos adhérents qui ont déjà versé leur cotisation 1986, ce dont nous les remercions, peuvent soit compléter leur versement, soit le faire à l'occasion de leur cotisation de 1987.

Marie-Françoise VAUQUELIN-
KLINCKSIECK Secrétaire Gle
15, rue d'Armenonville
92220 NEUILLY SUR SEINE
Tél. 16(1) 30 93 52 22

Henri HEINEMANN
Trésorier
59, avenue Carnot
80410 CAYEUX SUR MER
Tél. 22 26 66 58

Irène de BONSTETTEN
Antenne renseignements
14, rue de la Cure
75016 PARIS
Tél. 16(1) 45 27 33 79

Daniel MOUTOTE
Rédaction du BAAG
307, rue de la Croix de Figuierolles
34100 MONTPELLIER
Tél. 67 75 57 66

Claude MARTIN
Directeur du CENTRE D'ETUDES GIDIENNES
3, rue Alexis Carrel 69110 SAINTE FOY LES LYON
Tél. 78 59 16 05

Rédaction, composition, mise en page de Daniel MOUTOTE

Publication trimestrielle. Directeur responsable D. MOUTOTE
Comm. parit. 52103. ISSN 0044-8133. Dépôt légal avril 1986



Achévé d'imprimer sur les PresSES de
l'imprimerie de Recherche - Université Paul Valéry
Montpellier

ISSN 0044 – 8133
Comm. parit. 52103

SECTION ANDRE GIDE
Centre d'Etudes Littéraires du XX^e Siècle
UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER III
B.P. 5043 34032 MONTPELLIER CEDEX

PRIX DU NUMÉRO : 35 F